

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et récits**

Christian Léourier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHRISTIAN
LÉOURIER

HIPPOLYTE

CONTES ET RÉCITS DES HÉROS DE LA MONTAGNE



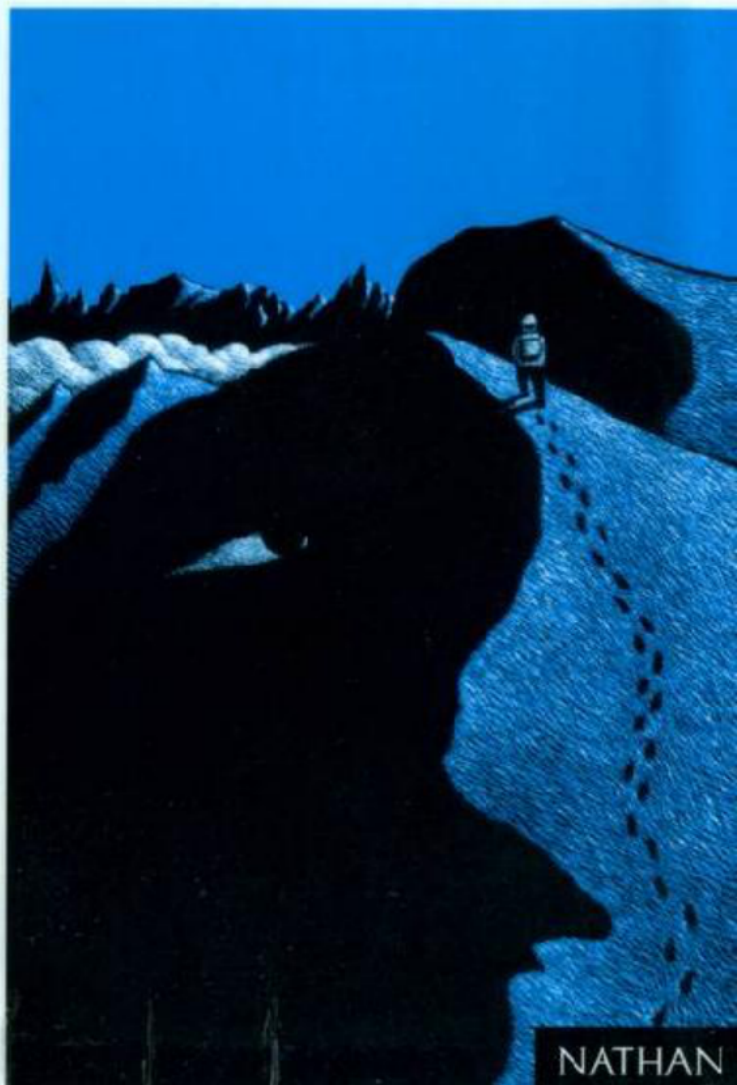
Bonatti



Un piolet



Gaspard



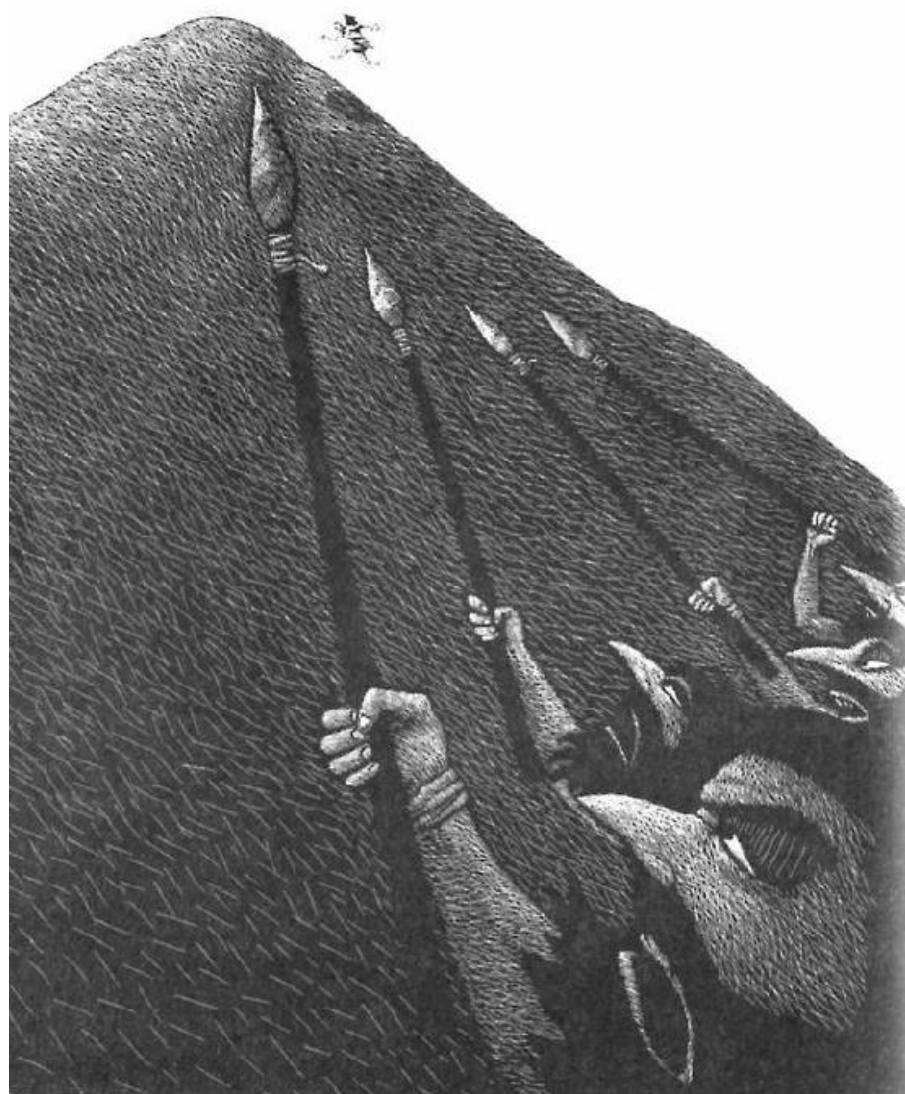
NATHAN

Contes et Légendes de tous pays

**CONTES ET RÉCITS
DES HÉROS
DE LA MONTAGNE**

*par
Christian Léourier*

*Illustrations de Hippolyte
Éditeur : Nathan
ISBN : 209282489-9*



I

LE FUGITIF

Un glossaire est disponible à la fin de l'e-book.

L'HOMME se retourne, essoufflé, attentif au moindre bruit de la forêt. Le sang martèle ses tempes à chaque battement de son cœur. Il se laisse tomber au pied d'un arbre, pour reprendre haleine. Ses doigts rencontrent une croûte de sang séché. Son nez, brisé, est enflé, sa lèvre fendue. Mais c'est surtout la douleur de sa poitrine qui le préoccupe. Sans doute a-t-il des côtes cassées.

La colère l'envahit. La rage, mais aussi la tristesse. Il est descendu vers les hommes de cette vallée le cœur plein d'espoir, heureux à l'idée de revoir la jeune fille. Il l'avait rencontrée au printemps dernier, quand il était venu échanger la laine de ses moutons contre des pointes de flèche et du beau silex blond, dans lequel il voulait tailler la lame d'un couteau. Dans le regard qu'ils avaient échangé, il avait lu une promesse. Elle lui avait dit son nom : Lana.

Il a songé à elle tout l'été, en soignant son troupeau. À présent que, l'automne venu, on avait rentré le bétail, il espérait l'emmener dans son village. Mais elle était la fille du chef. Les hommes de la vallée ont considéré comme une offense qu'un berger, un étranger, ose formuler une telle demande. Ils l'ont chassé. Quelques jeunes gens, après s'être excités les uns les autres, l'ont poursuivi pour le battre à mort. Il se demande encore comment il a réussi à leur échapper !

Il est parvenu à les distancer en se précipitant dans la forêt qui couvre la pente de la montagne. Dans son dos, des trompes ont résonné, donnant l'alerte à toute la vallée. Sa route est désormais surveillée : s'il cherche à franchir le col qui permet de rentrer chez lui, ses ennemis l'attraperont.

Sa seule chance est donc de rejoindre son village en coupant tout droit à travers la montagne, même si cela l'oblige à grimper à des hauteurs où nul homme n'a jamais osé s'aventurer, surtout en cette saison : la neige peut tomber d'un jour à l'autre. Et les vieux racontent

que des démons hantent les plus hauts sommets.

Le ciel est bas. Une bruine têtue masque le faîte des arbres. Il s'en réjouit. Ce brouillard lui est favorable, à présent qu'il doit quitter le couvert de la forêt : il le dissimulera aux yeux d'éventuels poursuivants. Peu importe qu'il soit glacial. Au contraire : l'eau rafraîchit son front brûlant de fièvre.

Il hésite pourtant à s'élancer sur la pente. Il repense aux récits des vieillards, à la méchanceté des esprits de la montagne envers ceux qui les dérangent. Ne devrait-il pas plutôt rester caché dans la forêt, le temps que ses ennemis renoncent à la poursuite ? Il fait l'inventaire de ses ressources : quelques fruits, deux poignées de grains, une galette de seigle, un peu de viande séchée... Les braises, protégées par un lit de feuilles, bien à l'abri dans leur étui d'écorce, lui permettront d'allumer un feu. Dans la lutte, son arc a été brisé. Probablement quand il s'en est servi en guise de massue, pour se dégager. Ce n'est pas très grave : le sac pendu à sa ceinture contient tous les outils qui lui sont nécessaires pour le réparer.

Dans le lointain, en contrebas, des aboiements furieux retentissent : ils ont retrouvé sa trace ! Plus question d'hésiter sur la conduite à tenir. Il prend une profonde inspiration et s'élance, aussi rapidement qu'il le peut, dans la montée. Très vite, cependant, il doit ralentir l'allure. Ses côtes meurtries gênent sa respiration. Il passe la langue sur ses lèvres pour y recueillir un peu de l'humidité ambiante. D'insupportables crampes nouent ses muscles. Il serre les dents. Plus haut ! Il s'arrêtera plus haut. Chaque pas est une petite victoire.

Enfin, un amas de rochers couverts de lichens lui offre un repaire. Il se faufile sous un bloc. Dans peu de temps, l'obscurité noiera le flanc de la montagne. La nuit, si riche en frayeurs, est aussi l'amie de ceux qui se cachent.

Quand il repense aux sentiments joyeux qui l'agitaient deux jours auparavant, comme il s'en veut de sa candeur ! Son tort, se répète-t-il avec fureur, c'est d'avoir agi avec franchise. Eh bien ! Au printemps, il reviendra, accompagné de quelques amis. Ils enlèveront Lana. Ils l'emmèneront là-haut, dans les pâturages. Et bien malin qui les attrapera ! Malgré la douleur, malgré la fatigue, malgré le froid qui s'insinue dans son corps, l'homme sourit en songeant à la jeune fille. L'an prochain, au printemps...

Du sac de peau qu'il porte sur le dos, il extrait une ultime galette qu'il mâche avec application. Il ramène ses cuisses contre son ventre, pour garder en lui un maximum de chaleur. L'an prochain au printemps... Le sommeil finit par l'emporter sur la douleur.

Il reprend sa marche aux premières lueurs du jour. La pluie continue de tomber, plus serrée. L'épaisse cape d'herbe tressée qui recouvre sa camisole de peau de chèvre l'en protège efficacement. Pourtant, il

grelotte. La fièvre. Il s'essouffle, incapable de respirer correctement à cause de la douleur qui déchire sa poitrine. Sa vue se brouille, ses jambes sont de plus en plus lourdes. Les pierriers blessent ses chevilles.

Il ne regarde plus en arrière. Les hommes de la vallée ont sans doute abandonné la poursuite, car il n'entend plus les chiens. C'est contre sa fatigue qu'il doit lutter, à présent. Si au moins il pouvait franchir la crête avant la nuit et commencer à redescendre sur l'autre versant, vers son village ! Elle ne paraît plus très éloignée, mais comme la pente est raide ! Comme il avance lentement ! La fièvre consume ses forces.

Enfin, il y est !

Hélas ! Le fugitif ne reconnaît pas le paysage qui s'étend à ses pieds. Il cherche en vain un point de repère : vues d'en haut, les cimes familières sont méconnaissables. La peur le saisit au ventre. Il a entendu tant de récits sur des bergers égarés, qu'on ne retrouvait jamais. Ses doigts se crispent sur l'étui d'écorce dans lequel repose son unique allié : le feu qui éloignera les esprits ; mais pour cela, il doit trouver du bois. Sur la crête où il se dresse, rien ne pousse.

Il se dirige vers le couchant – pour autant qu'il puisse en juger, sous ce plafond bas et neigeux qui masque le soleil.

Combien de temps marche-t-il, courbé sous les rafales qui lui assènent des gifles glacées ? La paille de ses souliers ne réchauffe plus ses pieds. La fièvre le secoue. Souvent, une quinte de toux le plie en deux, l'obligeant à s'arrêter ; il crache du sang. Comme il aimerait se reposer ! Mais il sait qu'il ne faut pas s'arrêter, surtout, ne pas laisser le froid l'engourdir ! Courageusement, il se remet en route, un peu plus affaibli chaque fois. Jusqu'au moment où ses jambes refusent de le porter. Alors, il se laisse lourdement tomber sur une pierre.

Le soir vient. Dans un dernier réflexe, il cherche un abri. Il aperçoit une brèche, entre deux rochers. Il s'y traîne à quatre pattes. C'est un bien piètre refuge, mais au moins sera-t-il protégé du vent. Il fouille dans son sac, en extrait son ultime réserve : un peu de viande de bouquetin séchée, une prune...

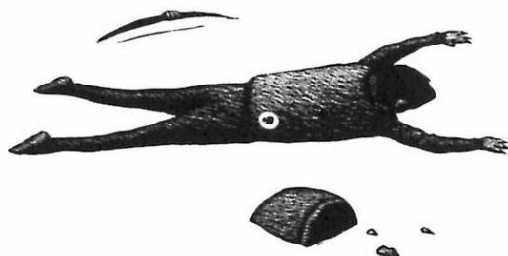
La nuit est interminable. Le sommeil le fuit. Il veut penser à Lana, échafauder un plan pour son enlèvement. Il ne parvient pas à se concentrer sur cette idée. Il a trop mal. Trop peur, également. Un peu avant l'aube, le vent tombe. Le beau temps reviendrait-il ? se demande-t-il avec espoir. Les premières lueurs du jour dissipent cette illusion : les nuages roulent toujours bas. Des flocons commencent à tomber. Il n'a pas dormi. Il est épuisé. Le froid a pénétré au plus profond de ses os.

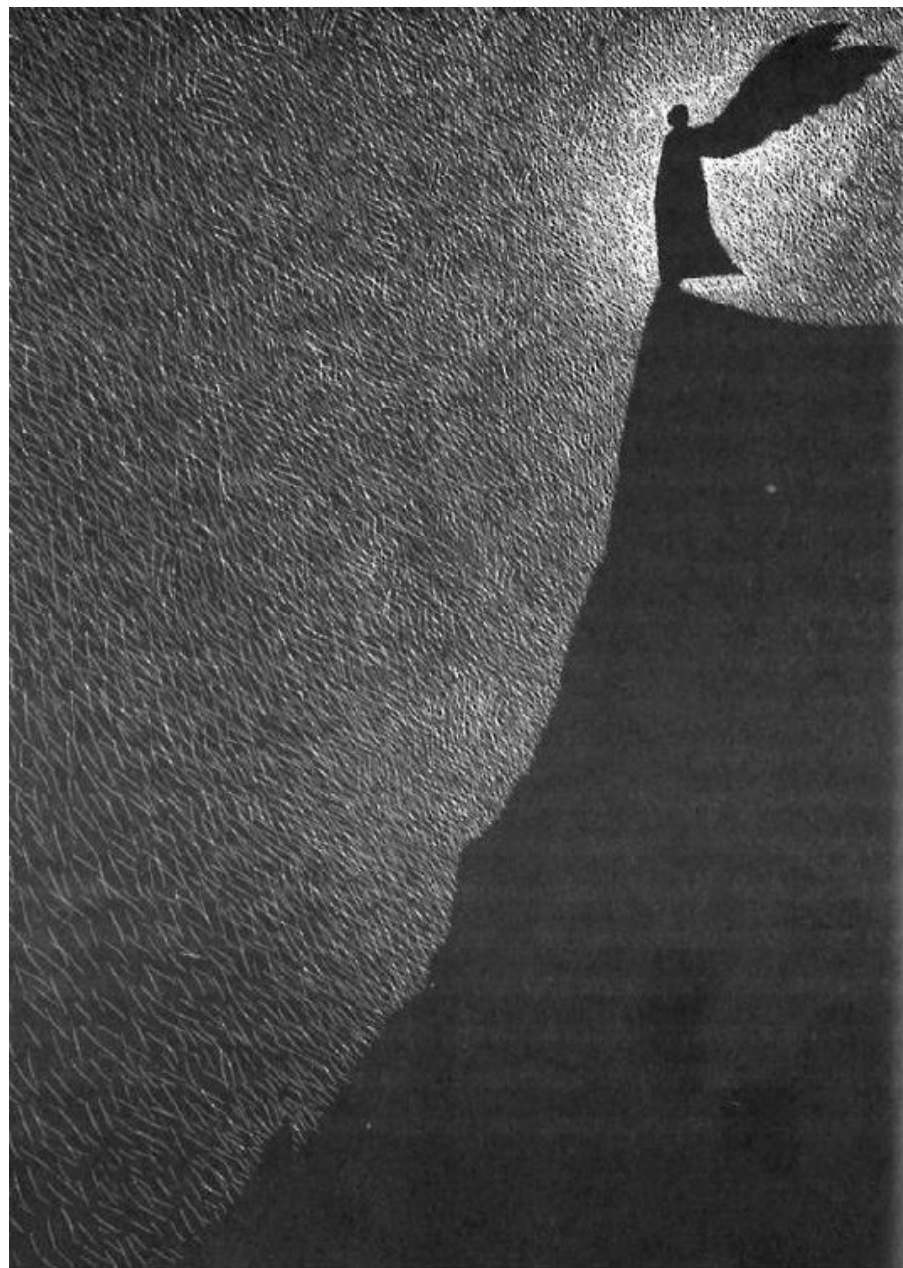
Il doit descendre à tout prix, trouver de quoi allumer un feu, sinon il va mourir. Il se débarrasse de tout ce qui l'alourdit : son carquois, son

arc, sa hache, le sac qu'il portait sur le dos, inutile puisque vide. De son armement, il ne garde que le couteau de silex dans son fourreau d'herbe tressée. Il serre les doigts sur son pot d'écorce. Il n'a pas osé vérifier que les braises sont toujours chaudes. Un entonnoir plein de neige coupe son chemin. Il fait quelques pas sur le névé mais, à bout de forces, il trébuche.

Il est allongé, la face contre le sol. Il a lâché le récipient de bouleau. Les braises se sont répandues sur la neige ; avec indifférence, il constate qu'elles étaient déjà éteintes. Les flocons, silencieux, le recouvrent. Un dernier mot franchit ses lèvres : Lana.

Il s'endort en rêvant, enfin, au printemps.





II

AU BAL DES ANGES

CERTES, le mont Aiguille n'est pas le sommet le plus élevé des Alpes. Mais sa position isolée, ses parois verticales, son aspect de gigantesque ruine frappent les imaginations. Il jouit d'une telle réputation qu'en cette année 1489, le roi Charles VIII, se rendant en pèlerinage, n'hésite pas à faire un détour pour l'admirer.

Avec un émerveillement mêlé de crainte, les gens du pays lui révèlent que, « là-haut », se déroulent des événements bien étranges. On y aperçoit des lueurs surnaturelles, de nuit comme de jour, et le soleil y brille parfois par temps de pluie : c'est signe que les anges viennent y étendre leurs toges après les avoir lavées dans un arc-en-ciel.

Le roi Charles est vif, ardent. Son père, Louis XI, lui a enseigné que rien ne doit échapper à l'autorité royale. Peut-il tolérer que des créatures célestes descendent sur ses terres sans l'en aviser ? Il convoque aussitôt Antoine de Ville, capitaine dont il a eu l'occasion d'apprécier le courage au combat.

— Savez-vous comment on appelle cette éminence ?

— Oui, Sire, le mont Aiguille.

— Certes, mais aussi le mont Inaccessible. En grim pant tout en haut, vous démontrerez qu'il ne l'est pas pour les armées du roi.

Aux yeux du capitaine, le paysage revêt soudain un tout autre aspect. À l'admiration succède l'inquiétude : comment escalader une paroi aussi raide, quand on n'est pas une mouche ? Personne n'a jamais eu la folie de s'y risquer. Mais un ordre est un ordre, et l'honneur du capitaine dépend désormais de son succès.

Retenu loin des Alpes par d'autres missions, Monsieur de Ville doit toutefois attendre plus de deux ans avant d'exécuter la volonté du roi. Deux années pendant lesquelles il a le temps de réfléchir au meilleur moyen de relever le défi. Homme de guerre, c'est en militaire qu'il traite le problème. La paroi du mont Aiguille ressemble à la muraille d'une citadelle. Or un rempart s'emporte au moyen d'échelles, de cordes et de grappins. Il se renseigne pour savoir quel est le meilleur

spécialiste en la matière. On lui désigne Reynaud Jubié. Il le recrute. Parmi ses soldats, il choisit les plus grands, les plus agiles, les plus audacieux. Pour aborder les anges, en cas de rencontre, il vaut mieux s'adjoindre un prêtre : ce sera l'aumônier de son régiment, François de Bosco.

Enfin, le grand jour arrive : par un chaud matin de juin 1492, la petite troupe se dirige vers le mont Aiguille.

Plus on approche, plus l'entreprise paraît irréalisable. Mais ce n'est pas seulement la difficulté de l'ascension qui rebute les soldats. Au silence qui pèse sur ses hommes, de Ville devine quel malaise s'insinue dans les esprits. Les soldats s'inquiètent à l'idée de rencontrer des créatures de l'au-delà que seuls, d'habitude, les morts sont autorisés à contempler. N'est-ce pas un grave péché de les déranger ? Ceux qui sont désignés pour grimper considèrent avec un peu d'envie les compagnons qui resteront au pied du mont. Insensiblement, ils ralentissent le pas, et le capitaine doit à plusieurs reprises réchauffer leur ardeur par des encouragements.

Il autorise pourtant une brève halte, pour permettre à maître Jubié d'observer la paroi et de préciser l'itinéraire à emprunter :

— Selon moi, annonce gravement ce dernier, le mieux serait d'utiliser la grande faille que l'on aperçoit sur la droite. Si nous la remontons jusqu'au bout, nous pourrions ensuite suivre sans trop de mal le balcon qui mène au sommet.

— C'est bien ce que je pensais, réplique l'officier.

À vrai dire, il n'avait guère d'idée sur le chemin à suivre, mais il importe de donner confiance à ses hommes en leur laissant croire le contraire.

— En route ! s'écrie-t-il.

Une demi-heure plus tard, ils commencent à grimper. Le choix de Jubié se révèle heureux. Au début de l'ascension, le calcaire offre aux grimpeurs des prises nombreuses et larges. Cependant, à mi-chemin, elles font défaut. Ils utilisent alors les échelles, que Jubié installe avec l'aide du tailleur de pierre Servet et du charpentier Arnaud. Quelquefois, ceux-ci se contentent d'enfoncer une barre métallique dans une fissure pour créer une prise, accrocher une corde. Certains passages ne permettent même pas ces commodités. Il faut poser la moitié d'une semelle sur un rebord étroit, conserver son équilibre en enfonçant les doigts dans des fentes minuscules. Des pierres, déchaussées, se détachent sous les pieds des grimpeurs. On les entend rouler longtemps en contrebas, puis éclater sur le sol. Déjà, Antoine de Ville imagine ce qu'il écrira dans son rapport : *C'est le plus horrible et épouvantable passage que je vis jamais, ni homme de la compagnie*. Mais, malgré les doutes que Jubié exprime, le capitaine refuse d'envisager une retraite. Il a tenu à passer en premier, juste après les ouvriers. En

serviteur dévoué, son laquais Guillaume Sauvage le suit immédiatement.

Il n'est pas à son aise, Guillaume. Contrairement aux soldats, il n'a aucune raison de vouloir paraître brave. Et tout, dans cette expédition, l'éprouve : la nausée qui le saisit quand il aperçoit le vide ouvert sous ses pas, l'effort inhumain qu'il doit consentir pour hisser le sac qui pèse sur son dos, et surtout la peur de l'inconnu qui les attend au sommet. Mais il n'a pas eu le choix. Un homme de la condition de Monsieur de Ville ne saurait voyager sans au moins un domestique.

— Plus qu'une longueur d'échelles, et nous atteindrons le replat, annonce enfin Jubié.

— Très bien, se réjouit de Ville, désormais certain du succès de l'entreprise. Sitôt que nous y prendrons pied, je passerai devant vous.

Un dernier effort, et les voilà sur la saillie qui les conduira au sommet. Elle est plus étroite qu'ils ne l'espéraient. Par endroits, il y a tout juste la place de poser le pied. Guillaume évite de regarder vers le bas. La chaleur et la fatigue alourdissent ses membres. Il a la gorge sèche. Certes, il emporte, entre autres provisions, quelques bouteilles qu'il ne serait pas fâché d'alléger en les vidant. Mais il n'a pas trop de ses deux mains pour s'agripper à la paroi. De temps en temps, il jette un coup d'œil vers le haut. Il ne sait plus désormais s'il doit craindre de voir le sommet se rapprocher ou au contraire s'en féliciter. Et soudain, alors qu'ils sont presque arrivés, une vision d'horreur surgit. Même si l'apparition a été fugitive, il est certain d'avoir aperçu un visage penché sur les grimpeurs, un visage atroce, velu, surmonté de deux cornes. Monsieur de Ville a pris de l'avance. Comment l'avertir ? Guillaume n'ose pas crier, de peur de provoquer une réaction du monstre. Dans un effort surhumain, il se presse de rejoindre son maître.

— Monsieur, dit-il d'une voix étouffée, il faut repartir, en fait d'anges, ce sont des démons qui habitent là-haut !

— Que dis-tu ? Je ne t'entends pas.

— Des diables cornus...

Monsieur de Ville jette un regard méprisant à son valet. Guillaume n'insiste pas. Le capitaine foncerait tout droit en enfer, s'il pensait y trouver la gloire. Il ne reste plus au valet qu'à prier.

Ils débouchent presque simultanément sur le plateau, provoquant une belle panique chez un couple de chamois et ses petits. Guillaume comprend que c'est l'un de ces animaux qu'il a aperçu. De soulagement, il éclate de rire.

— Qu'est-ce qui t'amuse ? s'indigne de Ville. Nous avons fait peur à ces pauvres bêtes...

Pendant ce temps, les autres membres de l'expédition les ont rejoints. Devant eux s'étale un plateau herbeux, d'un quart de lieue(1)

de longueur. Les chamois les observent de loin.

Rassurés à leur tour, les soldats se roulent dans l'herbe odorante.

— Mon Dieu, s'extasie le prêtre, voyez les couleurs de ces fleurs ! Et ces oiseaux ! En avez-vous déjà vu d'aussi gracieux ? C'est un morceau du paradis terrestre !

— Si tel était le cas, ces bêtes ne nous auraient pas fuis, le modère Antoine de Ville.

Lui aussi est bien heureux de son succès. Mais il s'efforce de garder un visage impassible, car un chef doit rester digne en toutes circonstances. Contrarié dans son enthousiasme, François de Bosco hausse les épaules.

— Mon fils, puisque nous venons d'accomplir ce qu'aucun homme n'avait fait avant nous, rendons grâce au Seigneur.

Dans sa besace, le père François a emporté tout ce qu'il faut pour dire la messe. Malgré la remarque du capitaine, il songe que personne n'a célébré l'office dans un lieu plus magnifique – ni aussi près du ciel.

Ensuite ils se rendent au bord du plateau, pour y planter trois croix. Elles se verront de loin. Mais cela semble insuffisant à Monsieur de Ville pour prouver son exploit. Il connaît trop la malveillance qui règne dans l'entourage du roi. Il se trouvera bien quelque médisant assez perfide pour jeter le doute sur son succès et insinuer que les croix ont pu être dressées par les anges supposés fréquenter le plateau.

Il écrit donc une lettre au président du parlement de Grenoble, dans laquelle il raconte son ascension et lui demande d'envoyer un huissier pour constater sa présence au sommet du mont Aiguille.

— Va vite, dit-il à Guillaume en lui confiant le billet. Nous camperons ici tant que tu ne seras pas revenu.

Guillaume est partagé : il répugne à abandonner son maître mais, en même temps, n'est pas mécontent de redescendre avant la nuit. L'ombre des croix et le ravissement du père Bosco n'ont pas suffi à dissiper toutes ses appréhensions.

En attendant le retour du messenger, on s'organise. Avec des cordages, les soldats hissent les matériaux nécessaires à la construction d'une cabane. Une fois celle-ci bâtie, il n'y a plus grand-chose à faire sur ce plateau, sinon attendre le retour du messenger. Tous les matins, les hommes se relaient pour monter le ravitaillement : lentilles, haricots, gros pain et laid. Certains ont suggéré d'améliorer l'ordinaire par un cuissot de chamois, mais Antoine de Ville a interdit qu'on touche à ces animaux, dont la présence en un lieu aussi inaccessible demeure à ses yeux un mystère. Un jour, un soldat apporte un couple de lapins vivants, qu'on lâche pour le plaisir de les voir gambader.

Enfin, un guetteur signale l'approche d'une petite troupe. L'heure de la délivrance sonnerait-elle ? Tout le monde se précipite. Les arrivants

sont trop éloignés pour qu'on distingue qui ils sont. C'est exaspérant, comme ils avancent lentement ! On dirait... Mais oui, l'homme de tête porte les couleurs de la maison de Ville : plus de doute, il s'agit bien de Guillaume Sauvage.

— Ohé, de la montagne ! crie-t-il, arrivé au pied de la paroi.

Malgré la distance, sa voix, répercutée par le rocher, est parfaitement audible.

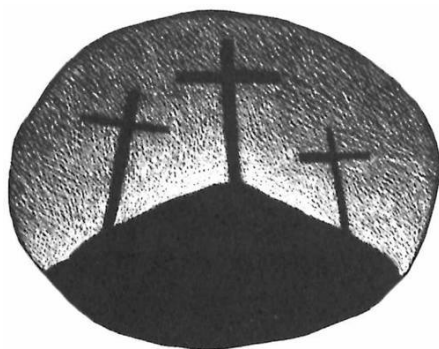
— Eh bien ? interroge Monsieur de Ville. T'es-tu bien acquitté de ta mission ?

— Voici maître Yves Lévy, huissier assermenté auprès du parlement de Grenoble !

— Qu'il monte !

Mais l'huissier considère avec effroi l'enchaînement des cordes et des échelles qui se perd dans les hauteurs. Pourquoi risquer de se casser le cou, quand il peut très bien observer d'en bas la silhouette des soldats qui se détache nettement au bord du plateau, et entendre leurs voix ? Si les jeunes gens qui l'accompagnent, dans leur enthousiasme puéril, veulent se casser le cou, libre à eux. Lui-même en voit assez pour authentifier l'exploit.

Le procès-verbal est bientôt dressé. Monsieur de Ville peut enfin descendre de sa montagne. Désormais, l'Histoire retiendra son nom comme celui du premier homme à avoir escaladé un sommet alpin.





III

LA VOIE

LE DOCTEUR PACCARD remonte la couverture sur le corps brûlant de la fillette. Une fois de plus, on l'a appelé trop tard. En cette fin du XVIII^e siècle, les paysans préfèrent encore se fier aux sorciers plutôt qu'aux médecins. D'ailleurs, le docteur Paccard est le premier à s'être installé dans la sauvage vallée de Chamonix, et la maigreur de sa clientèle lui permet de s'adonner souvent à sa passion pour les sciences naturelles.

Il distribue un remède, prodigue quelques encouragements à la mère, promet de revenir le lendemain. Comme il s'éloigne, le père le raccompagne à l'extérieur de la maison.

— Docteur, pour vos honoraires...

Le médecin est habitué à de telles entrées en matière. La terre n'est pas généreuse dans cette vallée trop froide. Et même quand un paysan a gagné quelques sous supplémentaires en vendant un chamois à un aubergiste ou de beaux cristaux de quartz aux joailliers de Genève, il ne s'en vante pas, par égard pour les voisins moins chanceux, ou pour ne pas susciter leur envie.

— Ne t'inquiète pas, Balmat. Tu me paieras quand tu pourras.

— C'est que... je n'aime pas devoir, répond le paysan.

Un sacré gaillard, que ce Jacques Balmat. Plutôt grand, pour un Savoyard. Même ceux qui ne l'aiment pas – et ils sont nombreux – lui reconnaissent une force et une énergie peu ordinaires. On le dit sauvage, et même hargneux. Mais il est loin d'être sot. En fait, on est jaloux. Ses fréquentes expéditions dans la montagne donnent lieu à bien des commentaires. Il est tellement convaincu d'y trouver de l'or un jour que plus d'un le soupçonne d'avoir déjà découvert un filon.

Le docteur allume sa pipe – une de ces longues pipes au fourneau minuscule qu'on trouve en ville.

— Dis-moi, Balmat. On raconte de drôles de choses sur ton compte, ces jours-ci. Tu aurais passé toute une nuit sur la glacière⁽²⁾ ?

Il lit de l'indécision dans le regard de son interlocuteur.

— C'est vrai, répond enfin celui-ci.

Balmat marque un temps d'arrêt, avant d'ajouter :

— Mais ce n'est pas tout.

Le docteur sursaute :

— Comment, ce n'est pas tout ? Tu veux dire que tu es allé au sommet du mont Blanc ?

— Pas tout à fait, le brouillard m'a arrêté. Mais je connais le chemin.

Le mont Blanc ! Il est devenu la grande affaire des habitants de la vallée depuis que Monsieur de Saussure, un savant de Genève, a promis une grosse somme d'argent à celui qui le guidera jusqu'au sommet. Vu de la vallée, celui-ci semble proche ; mais dès qu'on s'élève jusqu'aux neiges éternelles, les distances deviennent énormes, les obstacles infranchissables. On ne sait même pas si un être humain peut survivre à pareille hauteur. Cela ne décourage pas quelques audacieux d'essayer d'empocher la récompense. En ce début de l'été 1786, les tentatives se multiplient, facilitées par une exceptionnelle période de beau temps.

Paccard imagine déjà quelle serait sa gloire dans le milieu scientifique s'il pouvait le premier publier une communication sur la température et la pression atmosphérique qui règnent sur le plus haut sommet d'Europe.

— M'y emmènerais-tu ?

Balmat se renfrogne. Déjà il regrette ses confidences.

— Réfléchis, insiste Paccard. Monsieur de Saussure, que je connais bien, exigera une preuve : si je viens avec toi, je pourrai témoigner. Je te laisserai toute la récompense. Et même, je te paierai, comme guide.

Les trois arguments sont de nature à ébranler Balmat. Néanmoins, il marchandé :

— Et... vous reviendrez soigner gratis ma petite Judith ?

— D'accord, s'impatiente le médecin. Maintenant, raconte-moi.

— Eh bien, voilà. C'était il y a de cela trois jours. J'avais essayé de passer par le dôme du Goûter, mais la neige était trop molle. J'avancais trop lentement. Je m'en retournais donc chez moi. Arrivé presque en bas, je croise Joseph Carrier, et deux autres avec lui. Joseph, je savais qu'il cherchait le passage, lui aussi. Moi, la neige m'avait arrêté. Mais à trois, en se relayant pour la tasser, ils avaient une chance de passer. "Je vais chercher des provisions, et je vous rejoins", je leur dis. Je redescends à la ferme en courant, mange un morceau sur le pouce, remplis ma musette, et me voilà reparti. Ils ne m'avaient pas attendu, bien sûr : ils ne voulaient pas partager la prime. Mais en haut de la Côte, là où commence la neige, je les aperçois qui se dirigent vers l'aiguille du Goûter. Je perds un peu de temps. Vous qui fréquentez la montagne, à ce qu'on dit, vous connaissez sans doute cet endroit qu'on appelle la Jonction : les

crevasses forment un vrai labyrinthe. Mais après, ce fut un jeu pour moi de les rattraper en suivant la belle trace qu'ils avaient laissée derrière eux.

« On arrive au sommet de l'aiguille. De là, une arête mène tout droit au mont Blanc. Mais, comme vous le savez, personne n'a encore réussi à la suivre jusqu'au bout. Nous essayons. Il y a trop de vent. Et puis la neige est molle. Bref, on n'avance pas. Carrier se décourage et donne le signal du retour. Moi, ça me crevait le cœur d'être venu jusqu'ici pour rien. On n'était pas très loin des Rochers Foudroyés. Pourquoi ne pas aller voir si on ne trouve pas des cristaux ? Mais Carrier s'entêtait. Maintenant que la décision était prise, il avait hâte de redescendre. Je dis : "Puisque c'est comme ça, j'y vais tout seul. Gardez mon sac !" Et avant qu'ils me répondent, je m'élance. J'aurais pu m'épargner cette peine, car je n'en ai pas trouvé.

« Revenu sur mes pas, je m'aperçois qu'ils ne m'ont pas attendu. J'étais furieux. Et puis, je me suis dit que c'était peut-être une chance. Depuis l'arête, j'avais bien observé le plateau, en contrebas. Il m'avait semblé qu'on pouvait passer par là, pour peu que la neige ne soit pas trop molle. Je comptais en parler aux autres, mais puisqu'ils m'avaient abandonné, tant pis pour eux. J'essaierais tout seul.

« Je suis passé, mais le temps a tourné. Le grésil me cachait les sommets, et je n'ai pas pu aller jusqu'en haut. Pourtant je suis sûr qu'on peut y arriver par ce chemin. »

Le docteur Paccard fait un rapide calcul mental. Lui aussi a tenté de trouver le passage vers le mont Blanc. Il est donc à même de porter un jugement sur l'itinéraire décrit par Balmat. Et, à vrai dire, il a du mal à croire que le paysan a parcouru une telle distance en une journée. Pourtant, il a terriblement envie de lui faire confiance.

— Et cette fameuse nuit ? demande-t-il.

— Je suis revenu sur mes pas, en suivant les empreintes que j'avais laissées dans la neige. L'obscurité est venue rapidement, à cause des nuages. Mais j'avais vite. Je comptais être de retour à la ferme avant minuit. Et puis voilà que d'un seul coup, une crevasse me coupe la route. Sur le coup, j'ai cru m'être égaré. Pourtant, j'avais suivi mes traces. Alors, j'ai compris. À l'aller, j'étais passé sur un pont de neige, mais celui-ci s'était écroulé. Il faisait si sombre que je ne voyais pas l'autre bord. Je n'ai pas osé sauter. Quant à la contourner, j'avais trop peur de me perdre dans le labyrinthe.

La détresse que le paysan a dû éprouver à ce moment-là, Paccard n'a aucun mal à l'imaginer. Chacun sait, dans le pays, qu'on ne survit pas à une nuit sur la glacière. Il y fait trop froid. Et surtout, on raconte que des démons, surgis des crevasses, entraînent les imprudents jusqu'au fond des enfers.

Pourtant, Balmat a survécu.

Le docteur sent croître son émotion : si le paysan ne ment pas, toutes les données du problème sont changées. Jusqu'à présent, les tentatives les plus prometteuses ont échoué parce que, chaque fois, il avait fallu faire demi-tour pour rentrer avant la nuit. Ce que la mésaventure de Balmat démontre, c'est que pour gagner il suffisait simplement d'envisager avec sérénité un bivouac sur la glace. Seulement, pour s'y résoudre, il fallait vaincre un adversaire encore plus coriace que la montagne : la peur. S'il n'y avait pas été contraint par les circonstances, Balmat lui-même n'aurait sans doute jamais osé tenter l'épreuve.

— Et ensuite ? le presse Paccard.

— Je n'ai pas dormi, vous pensez bien. Pour me réchauffer, je tapais mes pieds l'un contre l'autre, comme ça.

Il mime le geste. La nuit a dû lui paraître bien longue, songe Paccard, impressionné par le calme avec lequel son interlocuteur raconte son aventure. Puis le médecin, en lui, reprend le dessus :

— Dis-moi... Lorsque tu es monté vers le sommet, n'as-tu pas éprouvé de la difficulté à respirer ?

— J'avais le souffle court, reconnaît Balmat, et bien mal à la tête. Mais ça passe...

— J'ai pu observer que, plus on s'élève, plus vite on ressent les effets de la fatigue.

— Si l'on s'arrête, les forces reviennent aussitôt.

Balmat dit vrai : cela aussi, le médecin l'a constaté.

— C'est entendu, s'écrie Paccard. Au premier grand beau, tu m'y amènes !

Voilà pourquoi, dans l'après-midi du 7 août 1786, avec une discrétion de conspirateurs, les deux hommes se dirigent vers la montagne de la Côte. Au sommet de cette moraine qui pénètre haut entre le glacier des Bossons et celui du Taconaz, trois blocs de granit leur offrent un gîte pour la nuit(3). Et le lendemain, à quatre heures du matin, éclairés par la pleine lune, ils prennent pied sur la glace. Dès que le soleil se lève, la chaleur les indispose. Ils s'enfoncent jusqu'aux genoux dans la neige. Ils doivent s'arrêter souvent, pour reprendre leur souffle, et le paysan maudit le lourd baromètre qui l'encombre, mais le docteur ne peut concevoir une telle expédition sans relevés de mesures.

Dans la vallée, la nouvelle se répand que le baron von Gersdorf a installé une lunette dans son jardin et observe les pentes du mont Blanc depuis le matin. On le sait ami du docteur Paccard, on connaît la passion de ce dernier pour ce sommet. Bientôt, plus personne ne doute que le jeune médecin s'est lancé dans une nouvelle tentative d'y accéder. Tous les notables de la ville se rendent chez le baron.

Hélas, celui-ci a beau explorer du regard les pentes neigeuses, il n'aperçoit pas les deux grimpeurs. Une fois de plus, on croit à un échec. L'assemblée se prépare à prendre congé, quand le baron s'écrie :

— Attendez ! Je les vois ! Je les cherchais bien trop bas. Mes amis, mes amis, c'est incroyable, c'est merveilleux, je n'en crois pas mes yeux, ils sont presque arrivés tout en haut du mont Blanc !

On se bouscule autour de la lunette pour avoir la chance d'assister à cet événement historique. Les plus pressés sont ceux qui, quelques instants plus tôt, se déclaraient certains de l'impossibilité d'une telle entreprise.

— Qui marche en tête ? Le docteur, ou son guide ?

— Je ne saurais le dire, ils sont trop loin.

Dans la lunette, on ne distingue en effet que deux silhouettes qui se détachent sur la neige.

Deux silhouettes courbées par le vent. Deux silhouettes qui progressent très lentement.

— Que font-ils ? Ils s'arrêtent ?

— Non, ils repartent.

— Quelle heure est-il ?

— Plus de cinq heures du soir.

— Oh ! Je ne les vois plus.

— Si, les revoilà !

Les deux grimpeurs sont loin d'imaginer que leur exploit a tant de témoins. Ils s'encouragent mutuellement, se relayant pour porter les instruments. Il n'y a plus d'obstacle devant eux. Seules leurs forces peuvent les trahir. Le vent, s'il facilite leur marche en durcissant la neige, les déséquilibre à chaque pas et les glace jusqu'aux os. Ils avancent d'un pas mécanique, le regard tendu vers la pente de neige. Et voilà que celle-ci s'adoucit. Il n'y a plus rien autour d'eux, que le vide et, à perte de vue, les sommets des montagnes qu'ils dominent.

Le sommet ! Ils sont au sommet !

Ils en oublient la fatigue, le froid, expriment leur joie en poussant de grands cris qu'eux seuls, bien sûr, peuvent entendre.

Vite, le docteur Paccard installe son baromètre, tandis que Balmat, assis pour donner moins de prise au vent, rêve à ce qu'il fera de la prime.





IV

POUR LES BEAUX YEUX D'ISABELLE

— META BREVOORT est arrivée hier à Chamonix, dit miss Stratton. Et elle répète à qui veut l'entendre qu'elle sera la première à gravir le mont Blanc en hiver.

Malgré toute la candeur avec laquelle s'exprime sa cliente, Jean Charlet la connaît depuis maintenant assez longtemps pour comprendre où elle veut en venir. Avec un peu de malice, il constate :

— Pourquoi pas ? Madame Brevoort a déjà démontré d'excellentes qualités de grimpeuse.

Il est sincère : contrairement à la plupart des guides, Jean Charlet juge les femmes tout aussi capables que les hommes d'accomplir des exploits en montagne. Et, il faut le reconnaître, l'Américaine est un personnage hors du commun, qui compte déjà à son actif des ascensions aussi impressionnantes que celles des Grandes Jorasses et, en Suisse, de la Jungfrau et du Weissdom.

Mais miss Stratton, sujet britannique, a un caractère tout aussi trempé. Charlet a eu maintes occasions de s'en rendre compte depuis cinq ans qu'il la retrouve pour des escalades de plus en plus hardies.

— Vous estimez donc qu'elle peut réussir ? insiste-t-elle.

— Difficile de l'affirmer. Le mont Blanc, l'hiver, personne n'y est encore allé. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle rencontrera des conditions exceptionnelles !

Jamais, en effet, le mois de décembre n'a été aussi clément qu'en cette année 1875. À Chamonix, ce soir de Noël, la couche de neige ne dépasse pas cinq centimètres d'épaisseur.

— Le mont Blanc, reprend miss Stratton, songeuse, vous m'y avez déjà amenée deux fois...

Comment Charlet pourrait-il l'oublier ? La deuxième ascension a failli lui coûter sa licence de guide. Des membres de la Compagnie lui avaient reproché d'avoir enfreint le règlement en ne recrutant pas assez de porteurs pour une telle course. Heureusement, l'enquêteur

envoyé par le sous-préfet estima que la plainte était dictée par la jalousie : les plaignants ne pardonnaient pas à Charlet de bénéficier depuis plusieurs années de la clientèle assidue de la Britannique.

— Si je vous comprends à demi-mot, dit Charlet, vous voulez tenter votre chance, vous aussi.

— Oh ! J'étais sûre que vous accepteriez ! s'écrie miss Stratton en tapant des mains, ce qui, pour une Anglaise, est la limite de l'exubérance autorisée.

— Attendez, je n'ai pas encore dit oui ! se défend Charlet.

Mais il sait qu'il ne refusera pas. Le sourire de sa cliente, son enthousiasme juvénile, l'importance du défi, tout plaide pour qu'il cède.

— Eh bien... Ce n'est peut-être pas très raisonnable, mais si vous êtes certaine de vouloir tenter l'aventure...

Voilà pourquoi, le 27 décembre, miss Stratton, encordée à son guide favori, se lance à l'assaut de la montagne. Ils atteignent sans mal la cabane des Grands-Mulets, un refuge érigé à mi-chemin du sommet. Là, miss Stratton est suffisamment éloignée du monde civilisé pour se débarrasser de la robe ample sous laquelle, par décence, elle dissimule ses pantalons aux gens de la vallée.

Hélas, ils n'iront pas beaucoup plus loin. Quand ils repartent vers le sommet, ils ne tardent pas à s'enfoncer jusqu'à la taille dans la neige trop molle. Au bout d'une heure d'un effort harassant, ils n'ont avancé que de quelques dizaines de mètres.

Charlet enrage d'avoir sous-estimé la difficulté :

— Le mont Blanc, en hiver, est décidément impossible, peste-t-il. Quand il ne fait pas trop froid pour s'y risquer, la neige est mauvaise...

Il est surtout vexé de décevoir sa cliente. La mort dans l'âme, miss Stratton se résigne à redescendre dans la vallée. À leur dépit s'ajoute bientôt l'inquiétude : sur le chemin du retour, ils croisent Mrs. Brevoort et ses guides, qui montent passer la nuit aux Grands-Mulets.

Les deux femmes se saluent. Par convenance, miss Stratton souhaite bonne chance à sa rivale. Mais le ton manque de cordialité. Pour un peu, elle ferait demi-tour. Charlet la dissuade : ils sont trop fatigués, et puis, si la neige les a arrêtés, elle s'opposera tout aussi bien à l'Américaine. Néanmoins, de retour à son hôtel, miss Stratton, en dépit de sa fatigue, ne peut fermer l'œil. Dès que le jour se lève, elle observe la pente du mont Blanc à la lunette, redoutant d'apercevoir sa rivale. Mais bientôt elle se rassure : elle repère bien Mrs. Brevoort, mais très bas. Comme l'a prédit Charlet, l'Américaine a dû rebrousser chemin.

Isabella Stratton doit maintenant convaincre son guide de faire une nouvelle tentative. En réalité, elle n'a pas à se montrer trop persuasive. Charlet ne supporte pas de rester sur un échec. En outre, il

lui semble que depuis leur malheureux essai, miss Stratton se montre moins cordiale avec lui. Peut-être se fait-il des idées... En tout cas, il la sent de plus en plus nerveuse, d'autant que de nouveaux prétendants se lancent dans la course. Le jeune Coolidge, tout d'abord, qui n'est autre que le neveu de Mrs. Brevoort. Puis deux habitués du mont Blanc, le Britannique James Eccles et son beau-frère, le peintre Gabriel Loppé.

Miss Stratton insiste pour repartir au plus vite. Charlet, qui consulte le thermomètre plusieurs fois par jour, modère son ardeur : tant que la température demeurera aussi élevée, ils se heurteront au même obstacle. Les échecs successifs de leurs concurrents lui donnent raison, mais lui aussi vit à présent dans la crainte que l'un d'eux bénéficie d'un heureux concours de circonstances. Il suffirait d'un bon coup de gelée dans la nuit, suivie d'une matinée de grand beau temps...

Enfin, le 28 janvier, le guide donne le signal : le ciel est bien dégagé, le froid vivifiant, c'est l'occasion !

Charlet et miss Isabelle, accompagnés par le guide Sylvain Couttet et deux porteurs, reprennent donc le chemin des Grands-Mulets.

La cabane est sommairement meublée : une table, deux bancs, et pour dormir, quelques banquettes, sans matelas. Mais miss Stratton ne se plaint pas de l'absence de confort. Afin de préserver son intimité, les guides improvisent un paravent en tendant une couverture sur une corde.

— Bonne nuit, messieurs.

— Bonne nuit, miss...

Les porteurs s'endorment. Charlet s'agite sur sa couchette : pourvu que la chance dure !

Cinq heures du matin. Charlet consulte le thermomètre à la lueur de sa lampe tempête : -11 °C, la température idéale ! La neige sera bien gelée. Seul motif d'inquiétude : le vent s'est levé.

Miss Stratton n'a pas attendu qu'on la réveille. Elle le rejoint sur le seuil de la cabane. Au sourire du guide, elle comprend qu'il est optimiste sur leurs chances de réussite.

— Alors ? demande-t-elle. Quel chemin suivrons-nous ?

Des Grands-Mulets, en effet, deux itinéraires mènent au sommet du mont Blanc : l'arête des Bosses ou, en contrebas, le classique trajet par les Rochers Rouges, celui-là même qu'emprunta Balmat un siècle plus tôt. Le second est mieux protégé du vent, mais plus dangereux, car dominé par d'énormes blocs de glace qui peuvent s'écrouler à tout moment sur les alpinistes. Le guide n'est pas disposé à laisser sa cliente courir un tel risque : il choisit les Bosses.

Comme il le craignait, la bise se renforce. Penché en avant pour résister aux bourrasques, Charlet s'efforce de couper le vent à miss

Stratton, en même temps qu'il cherche le meilleur itinéraire. En cette saison, la neige bouche les crevasses ; il peut arriver qu'elle s'écroule sous le poids d'un alpiniste et l'entraîne dans l'abîme. Aussi avance-t-il avec prudence. De temps en temps, il se retourne pour prodiguer un encouragement à la jeune femme. Mais celle-ci n'en a guère besoin. Malgré le vent, malgré le froid, elle garde son sourire et sa bonne humeur.

Vers la fin de la matinée, ils abordent la pente qui mène à l'arête des Bosses. Charlet redouble de précautions, testant la neige de la pointe de son piolet.

— Restez bien dans mes pas, miss ! prévient-il.

À peine a-t-il prononcé ces paroles qu'un craquement sinistre se fait entendre sous leurs pieds. Miss Stratton se jette en avant, aidée par une vigoureuse traction exercée sur la corde qui la relie à Charlet. Dans son dos, un cri : la crevasse s'est ouverte sous le porteur Jean Simond. Charlet et Couttet se précipitent. Le malheureux pend dans le vide, accroché au bâton ferré qu'il a réussi à coincer au dernier moment en travers de la crevasse.

— Tiens bon !

Charlet, retenu par Couttet, descend passer une corde autour de la poitrine du porteur. Il faut ensuite le hisser. Simond, affolé, n'aide pas beaucoup ses sauveteurs, qui doivent le tirer à la force des bras. Miss Stratton est impressionnée par la maîtrise dont le guide fait preuve tout au long de la délicate manœuvre. Combien elle a raison d'accorder toute sa confiance à un tel homme ! se dit-elle, avec un soupçon d'attendrissement qui, en d'autres circonstances, serait sans doute inconvenant.

Simond a repris pied à la surface. Un coup de gnôle pour le réconforter, et ils repartent. Mais l'accident les a retardés, et l'émotion leur a un peu coupé les jambes. Quand, enfin, ils se dressent sur l'arête, la journée est bien trop entamée : ils ne peuvent plus espérer atteindre le sommet et redescendre au refuge avant la nuit.

— Ça ne fait rien, déclare miss Isabelle, retournons aux Grands-Mulets, nous recommencerons demain !

— Oui, nous partirons plus tôt.

Cette nuit-là, personne ne dort. À plusieurs reprises, Charlet se glisse hors de la cabane pour observer le ciel. Les étoiles brillent de tout leur éclat. On dirait que le beau temps se maintient ! À trois heures, il donne le signal. Le vent souffle toujours et la température a encore baissé. Mais, bénéficiant de la trace qu'ils ont ouverte la veille, ils marchent d'un pas plus assuré. Aussi, cette fois, ils atteignent l'arête assez tôt pour espérer réussir.

— Comment vous sentez-vous, miss ? Nous n'avons pas marché trop vite ?

— Tout va bien, assure-t-elle.

Exposée au plein vent, elle tremble de tout son corps. Mais elle est trop fière pour avouer qu'elle souffre du froid.

Alors le guide l'entoure de ses grands bras et, sans plus de manières, la frictionne vigoureusement à travers ses vêtements. Miss Stratton ne s'offusque pas de cette familiarité. Et même, elle s'étonne de la rapidité avec laquelle elle se réchauffe. Elle aimerait que l'intermède dure un peu plus, mais il n'y a pas de temps à perdre. Avec une énergie renouvelée, elle donne elle-même le signal du départ.

Aucun obstacle ne les sépare plus du sommet : il suffit de remonter l'arête. Mais la pente est raide et, avec ce vent glacé, on a bien du mal à respirer. Charlet se retourne fréquemment pour observer sa cliente. Celle-ci ne faiblit pas. Quelle énergie, dans ce bout de femme ! songe-t-il. Puis il reporte son attention sur le sommet. Il est à portée de main. Incroyable ! exulte-t-il intérieurement. Nous sommes en train de réussir la première ascension hivernale du mont Blanc. Et c'est avec une femme qu'il aura réalisé cela !

— Ça y est ! Nous y sommes.

— Ah, Jean ! Merci ! C'est merveilleux ! Laissez-moi vous embrasser !

À perte de vue moutonne une mer de sommets : l'Oberland, le Cervin, le mont Rose... mais miss Isabelle s'intéresse surtout à des reliefs plus proches, ceux qu'elle a parcourus ces dernières années en compagnie de Charlet. Le guide pense la même chose car, tendant le doigt, il indique :

— Là-bas, voyez-vous l'aiguille du Moine ?

Ils en ont réalisé la première ascension. C'était aussi la première fois qu'ils grimpaient ensemble. Il y eut, ensuite, bien d'autres courses dont ils gardent un doux souvenir. Dommage que, d'ici, elle ne puisse apercevoir cette aiguille proche du Triolet que le guide a fait baptiser la Pointe Isabelle en son honneur. Quelle charmante attention ! Charmante, mais pas surprenante : malgré des dehors un peu frustes, Jean Charlet a toujours manifesté la plus grande délicatesse envers elle.

Les porteurs sont un peu redescendus, pour s'accroupir à l'abri d'un muret de neige. Couttet les rejoint. Maintenant Charlet et miss Isabelle restent seuls au sommet car, malgré le vent, elle ne se décide pas à redescendre. Pour la protéger de ses attaques, Jean Charlet s'est approché de la jeune femme.

La joie de miss Isabelle se teinte d'un léger regret : il va être difficile, à présent, de faire mieux. Avec son charmant accent anglais, elle demande :

— Dites-moi, Jean, quelle sera notre prochaine course ?

Charlet respire à fond, deux ou trois fois, s'éclaircit la voix. Cette

timidité inhabituelle intrigue miss Stratton : que va-t-il proposer de si extraordinaire ? Elle se retourne vers lui, l'œil interrogateur.

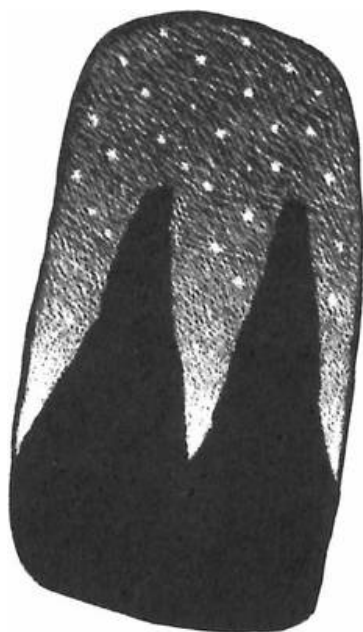
Se décidant, Charlet lâche d'un coup :

— Que diriez-vous de l'église d'Argentièrre, en passant par la mairie ?

Surprise, miss Stratton l'est assurément. Mais pas désagréablement, au contraire.

— Eh bien... répond-elle en souriant. Ce n'est peut-être pas très raisonnable, mais si vous êtes certain de vouloir tenter l'aventure...

C'est ainsi que miss Isabella Stratton, sujette de Sa Gracieuse Majesté, devint l'été suivant Mme Isabelle Charlet. Ou, pour dire la chose autrement, c'est ainsi que Jean Estéril Charlet, premier guide à épouser une de ses clientes, s'acquit le surnom de Charlet-Stratton.





V

LE SECRET

DE LA BEAUTÉ PARFAITE

LE BATTEMENT régulier d'un mécanisme de bambou mû par l'eau d'un ruisseau cadence le crissement des insectes. L'été s'appesantit sur le petit jardin, dans la banlieue d'Edo(4).

Perdu dans ses pensées, un vieil homme est assis sur la terrasse de sa maison, indifférent à la chaleur comme au spectacle offert par le subtil mariage des rochers et des buissons. Il est le plus connu des peintres du Japon, en ce début de l'ère Tempo(5). Les amateurs s'arrachent ses estampes. Les jeunes artistes le vénèrent : les recueils de ses œuvres sont utilisés par leurs professeurs pour leur enseigner la voie à suivre. Mais lui n'est pas satisfait. Tout ce qu'il a produit dans les cinquante premières années de sa vie lui paraît bon à brûler. S'il se montre un peu moins sévère pour ses œuvres plus récentes, il sait qu'il n'a pas encore atteint l'excellence dans la forme, l'harmonie et le fondu des couleurs. Et, à soixante-dix ans, le temps lui est désormais compté.

Il a tout essayé. Il a imité la technique des anciens maîtres. Il a cherché dans la peinture des Occidentaux un moyen nouveau de rendre la perspective. Son pinceau rapide a brossé des paysages fantastiques ou réalistes, tracé le portrait de célébrités, saisi les gestes quotidiens des petites gens d'Edo. Pourtant, il demeure insatisfait. Ses dessins ne lui procurent pas la joie qu'il en attend. Ils ne sont à ses yeux qu'un pâle reflet de cette perfection à laquelle il aspire. Car un artiste ne doit pas se contenter de montrer le spectacle du monde, il doit en faire comprendre le principe secret.

Les feuilles des bambous frémissent sous la caresse du vent venu de la mer. Des oiseaux jouent à se poursuivre en pépant. Le cerisier a perdu ses fleurs et se couvre de verdure. Le temps s'enfuit. Tout est mouvement, transformation. Seul, à l'horizon, le Fuji est éternel.

Le Fuji !

Bien que le volcan soit éloigné d'Edo de plus de 25 ris(6), on peut voir, par temps clair, son cône enneigé. Toujours semblable à lui-

même, quel que soit l'angle sous lequel on l'aborde, tellement sa forme est parfaite. Si parfaite que les Japonais reconnaissent en lui un dieu. Seuls les hommes purs sont autorisés à gravir ses pentes jusqu'au sommet, au cours d'un pèlerinage qui se déroule chaque année depuis plus de mille deux cents ans. Les pèlerins finissent par mourir un jour, le volcan, lui, demeure.

Le Fuji !

Il est l'axe autour duquel le monde s'organise. Il est le modèle de la force et de la sérénité. Ses colères pourraient être terrifiantes, car en lui bouillonne le feu de la terre. Pourtant, il a donné la prospérité à la région en répandant ses cendres fertiles, avant de laisser la neige parer son cratère.

Le Fuji !

Il est immobile, quand tout s'agite autour de lui : la mer, quelquefois si terrible quand les grandes vagues noir et bleu, frangées d'écume, s'élèvent pour tout engloutir. Le ciel, quand l'orage le transforme en tumulte. Les bambous, qui s'affolent au moindre souffle. Et bien sûr les hommes, sans cesse affairés, courant dans tous les sens pour un peu de nourriture, un peu d'argent ou un peu d'honneur. Quelle folie, alors qu'il leur suffit de lever la tête, de contempler le cône parfait du volcan, pour mesurer combien toute cette agitation est vaine !

Bien sûr, le vieux peintre a déjà représenté la montagne dans ses estampes. Mais elle n'était qu'un décor. Comment n'a-t-il pas compris plus tôt qu'elle doit en être l'âme ? Vite, du papier ! De l'encre ! Des pinceaux !

Quelques semaines plus tard, il se fait une grande agitation chez l'éditeur d'estampes Nishimuraya Yohachi. Pour que celui-ci soit allé en personne chercher des dessins chez un artiste, il faut que ces œuvres soient d'une importance exceptionnelle. Aussi Jôji, l'apprenti, tout en procédant au ménage de l'atelier, attend-il avec impatience le retour de son maître.

Sitôt qu'il l'aperçoit, il lâche le balai pour venir le saluer. Tout en s'inclinant, l'apprenti lorgne vers les rouleaux. L'éditeur n'a voulu confier à personne le soin de les porter.

Maître Nishimuraya surprend le regard curieux du garçon.

— Regarde, Jôji ! dit-il en étalant le premier rouleau.

D'abord, Jôji ne voit qu'une vague prête à s'écraser sur un bateau. Les marins font le gros dos ; ils prient. Puis un détail attire son regard : dans le fond, au centre du dessin, le Fuji se dresse. Et toute la scène s'articule autour de lui.

— Et cela !

Cette fois, le Fuji est le seul motif. Il se détache sur un ciel clair. Mais en dessous, sur ses pentes, l'obscurité règne, juste zébrée par un

éclair qui menace le monde d'en bas.

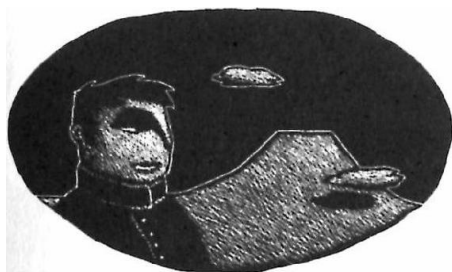
— Et ceci !

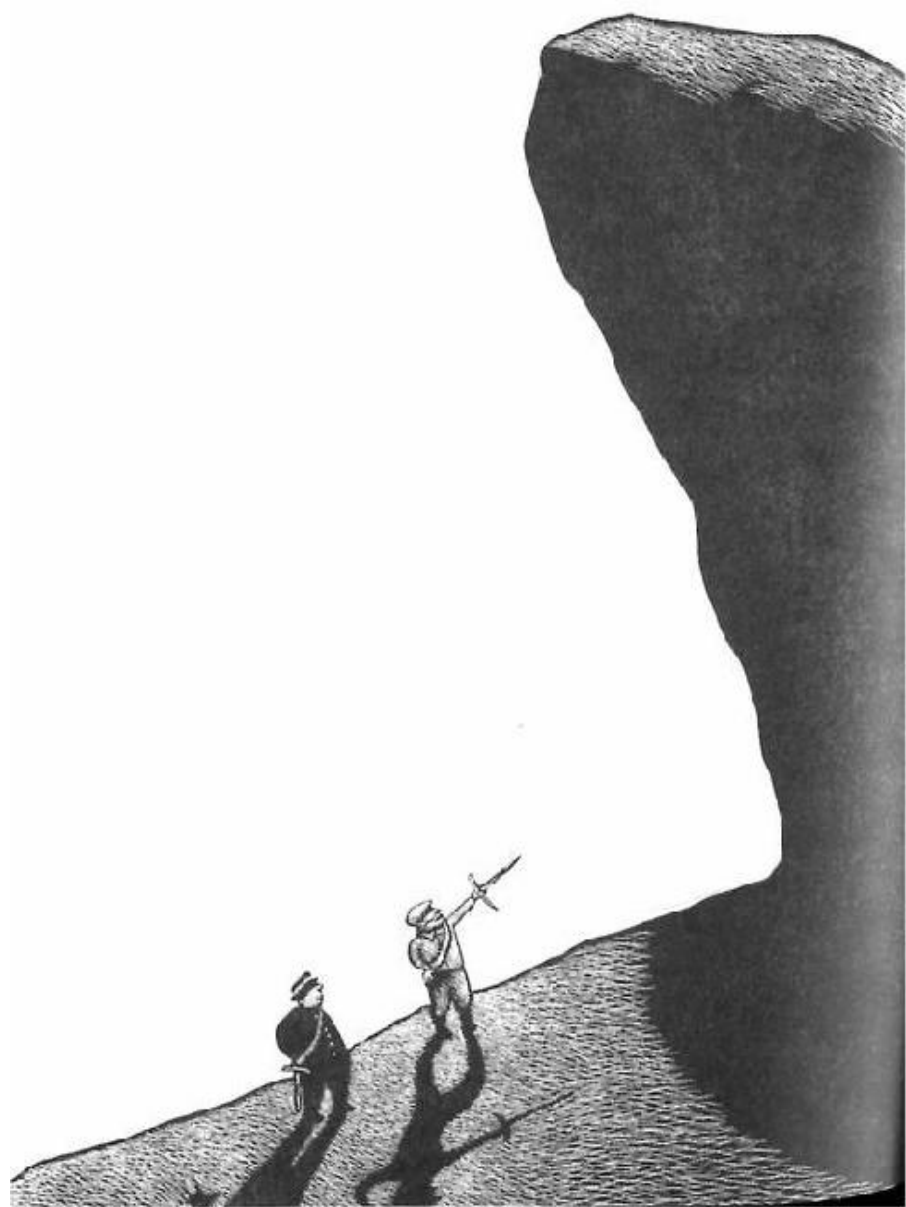
Au premier plan, au pied d'un cèdre, si énorme qu'on aperçoit à peine les premières branches, tout en haut du dessin ; de leurs bras tendus, trois hommes cherchent en vain à l'entourer. À l'arrière-plan, un peu estompé par la brume, le Fuji.

Enfin, cette dernière œuvre, que l'éditeur déroule avec des doigts un peu tremblants : le Fuji occupe toute la surface de la feuille. Sur ses flancs, la lumière déploie toutes les nuances d'un matin paisible.

— Le maître m'en a promis d'autres, affirme l'éditeur avec émotion. Beaucoup d'autres.

Jôji ne comprend pas pourquoi lui aussi se sent à ce point ému par la contemplation des dessins. Il soupçonne seulement qu'ils expriment davantage que tous les mots, et que plus jamais il ne verra le Fuji de la même façon. Et c'est avec un infini respect qu'il déchiffre la signature : Hokusai litsu Hisu.





VI

L'IMPRUDENCE

DE MONSIEUR DUHAMEL

— C'EST LÀ que nous avons campé l'an dernier avec Monsieur Duhamel, annonce Pierre Gaspard, au pied de ce rocher. Le lendemain matin, nous avons grimpé le long de cette cheminée(7), à gauche du grand pilier. Son idée, c'était de monter jusqu'au glacier carré pour contourner le sommet de la Meije et l'aborder par un versant moins difficile.

Aujourd'hui appelée Couloir Duhamel.

En ce mois d'août 1877, le client de Gaspard, Emmanuel Boileau de Castelnau, est à peine âgé de vingt ans. Il peut néanmoins se flatter d'une solide expérience de la montagne, acquise tant dans les Pyrénées que dans les Alpes. Aussi est-ce en connaisseur qu'il apprécie l'ingéniosité de cet itinéraire, bien qu'il sache que la tentative menée l'été précédent a échoué.

Henri Duhamel est son ami. Il a fait sa connaissance trois ans plus tôt, un jour que le mauvais temps les avait tous deux retenus dans la cabane des Grands-Mulets. Bientôt la conversation avait roulé sur l'obsession de Duhamel : la Meije.

Henri Duhamel, grimpeur émérite, cofondateur du Club alpin français et patriote convaincu, redoutait que ce dernier sommet inviolé des Alpes françaises fût un jour conquis par un étranger. Le risque était grand. Depuis qu'en 1870 Meta Brevoort, cette diablesse d'Américaine, avait appelé l'attention sur ce magnifique sommet qui domine de ses 3 982 mètres le massif de l'Oisans, les plus prestigieux des grimpeurs anglais et germaniques tentaient d'en réaliser l'ascension. Jusqu'à présent, nul n'avait pu se hisser plus haut que sur le pic central, qu'on appelle le Doigt de Dieu.

Or, le véritable sommet, c'est le pic occidental. Entre les deux promontoires s'étire une arête coupée par des brèches profondes. La parcourir pour atteindre le point culminant ? « *Unmöglich* » : impossible, avait jugé le guide helvétique de Mrs. Brevoort, Christian

Aimer. Exactement le même terme qu'employa – mais en anglais – le célèbre alpiniste britannique Whymper après sa tentative d'aborder le pic occidental par le versant opposé. Les alpinistes français ne furent pas plus heureux. Si bien que la Meije devint rapidement l'objet de toutes les convoitises.

Si Castelnau a choisi Pierre Gaspard pour guide, c'est que ce gaillard de quarante ans, qui s'est forgé une excellente connaissance du massif en y chassant le chamois, a déjà participé à plusieurs tentatives au cours des dernières années.

— Donc, on a commencé l'ascension de la cheminée, poursuit Gaspard, Monsieur Duhamel, moi, et deux guides qu'il avait amenés de Chamonix. Au début, pas de problème, le rocher est bon, les clous des semelles mordent bien dedans. Mais bientôt, nous avons rencontré un schiste lisse et glissant. On a continué tout de même, au risque de se rompre les os. Et voilà qu'on bute sur une dalle haute d'une vingtaine de mètres, un vrai toboggan. Pas moyen de passer. On a construit une petite pyramide avec des pierres, pour marquer l'endroit, puis on est redescendus. Ah ! Il était bien déçu, Monsieur Duhamel.

Tellement déçu que, le soir même, il reprenait la diligence pour rentrer chez lui, à Grenoble. Là, il écrivit à Adolphe Joanne, le président du Club alpin français, une lettre dans laquelle il exprimait une conviction qui rejoignait celle d'Aimer et de Whymper : *« Je me permets de le dire avec assurance, la Meije ne peut être gravie, et je peux dire que plusieurs siècles devront s'écouler avant qu'on puisse dépasser l'endroit où mes braves guides ont établi une pyramide. »*

Pourtant, l'itinéraire décrit par Henri Duhamel séduit vraiment Castelnau par son originalité. Jusqu'à présent, nul ne s'est beaucoup intéressé à la face sud de la Meije, plus longue à approcher et plus abrupte.

— Cette pyramide, à quelle hauteur l'avez-vous érigée ?

Le jeune homme suit la direction que lui indique le doigt tendu de Gaspard. La surprise le fait sursauter.

— Mais, vous étiez presque arrivés !

En fait, Castelnau, se trompant sur l'endroit que lui désigne Gaspard, sous-estime la distance qui le séparait du haut de la cheminée. Cela renforce en lui la tentation d'essayer à son tour.

Gaspard se fait prier. Il ne garde pas un bon souvenir de l'ascension. La roche est trop lisse, trop glissante. Et la descente est encore pire. Combien de fois ont-ils failli tomber ! D'ailleurs, ce n'est pas la course pour laquelle Castelnau l'a engagé.

Le jeune homme insiste :

— Au moins, montre-moi la pyramide.

Gaspard finit par céder. Il enroule une corde autour de sa poitrine,

et bientôt ils entament l'ascension. Gaspard la trouve plus facile que la première fois. Est-ce que, dans son souvenir, il se serait exagéré les difficultés ? Ou l'agilité de son client lui permet-elle de tenir un meilleur rythme ? Quoi qu'il en soit, ils atteignent rapidement le repère. Le jeune homme observe la dalle qui a découragé Duhamel. C'est vrai qu'elle paraît infranchissable. Mais tout s'est si bien passé jusqu'ici, et l'après-midi n'est pas trop entamé.

— Alors, on continue ? s'écrie-t-il avec hardiesse.

Gaspard se renfrogne :

— Vous avez voulu voir la pyramide, je vous y ai conduit. Mais je ne monte pas plus haut, tranche-t-il.

— Très bien, je poursuis donc seul, lance Castelnau.

Gaspard étouffe un juron. Il aurait bonne mine, tiens, de revenir au village sans son client ! Mais tous ses arguments se heurtent à l'insouciance de la jeunesse. Castelnau est déterminé et rien ne le convaincra, surtout pas la raison.

— Ça va, vous ne vous casserez pas la tête tout seul, grommelle le guide. Nous monterons, puisque vous le voulez. Mais je vous préviens, nous ne redescendrons plus.

Sur cette sinistre prédiction, il se déchausse, car les clous de ses chaussures glisseraient sur une roche aussi lisse. Tandis que Castelnau l'imité, le guide commence à progresser lentement sur la dalle, se faisant le plus léger possible, accrochant les orteils à la moindre aspérité, se tirant du bout des doigts. Un premier essai échoue, puis un deuxième. La sueur inonde son front, son dos. « Jamais on ne redescendra par là », continue-t-il à bougonner dans sa barbe. Toutefois, il finit par découvrir quelques prises, certes peu confortables, mais qui lui permettent de s'élever, centimètre par centimètre. Faisant preuve d'un stupéfiant sens de l'itinéraire, il colle au rocher, trouve le bon enchaînement. Ses doigts rencontrent des prises plus larges, l'ascension devient plus aisée : la dalle est franchie(8) !

— Cette fois, nous tenons la Meije ! exulte-t-il.

À présent, c'est Castelnau qui, après l'avoir rejoint, doit modérer l'ardeur de son guide. La journée est trop avancée : même si le principal obstacle est franchi, on ne sait pas quelles difficultés peuvent encore se présenter. D'ailleurs, le temps se gâte et, ainsi que Gaspard l'a lui-même fait remarquer, il reste à redescendre par une voie difficile.

— Nous reviendrons bientôt, promet Castelnau.

Le retour se révèle moins ardu qu'ils le craignaient, car Gaspard a réussi à coincer une corde au-dessus de la dalle, le long de laquelle ils se laissent couler.

Contrairement à ce qu'ils espéraient, ils ne peuvent remonter le

lendemain, ni le surlendemain, ni le jour d'après... Il leur faut attendre dix jours que le beau temps revienne. Dix interminables journées à se morfondre, tout en fabriquant des cartouches pour laisser les curieux croire qu'ils préparent une partie de chasse. Car une voie amorcée demeure un secret que nul ne doit soupçonner tant qu'elle n'est pas parcourue jusqu'au bout. Un homme est cependant mis dans la confidence : Henri Duhamel. Castelnau l'invite en effet à le rejoindre. Mais Duhamel décline cette offre : il doit préparer le congrès du Club alpin français qui se tiendra bientôt à Vallouise. En réalité, ainsi qu'il l'a écrit, il ne croit plus au succès d'une telle entreprise.

Enfin le grand jour est arrivé. Au premier rayon de soleil, Castelnau et Gaspard se précipitent. La dalle est franchie rapidement, grâce à la corde qu'ils ont laissée en place. La traversée du glacier ne pose aucun problème. Ils le remontent et entament l'ascension du pic occidental. Cependant, la Meije leur réserve une dernière difficulté. Cinquante mètres sous le sommet, alors que le temps se couvre, Gaspard se heurte de nouveau à une dalle sans aspérités. Il doit une fois de plus faire appel à toute son intuition pour trouver le bon passage, en suivant une vire de plus en plus étroite. Quand celle-ci n'est plus qu'une étroite fissure, il craint de ne pas aboutir. Mais il passe.

— À vous, maintenant, dit-il en donnant une secousse à la corde. Prenez votre temps, c'est tout bon.

Quand Castelnau le rejoint, il constate avec joie que seuls quelques mètres d'une escalade facile les séparent désormais du sommet !

Enfin, ils y sont ! Castelnau consulte sa montre et proclame :

— 16 août 1877, 15 h 30, la Meije est vaincue !

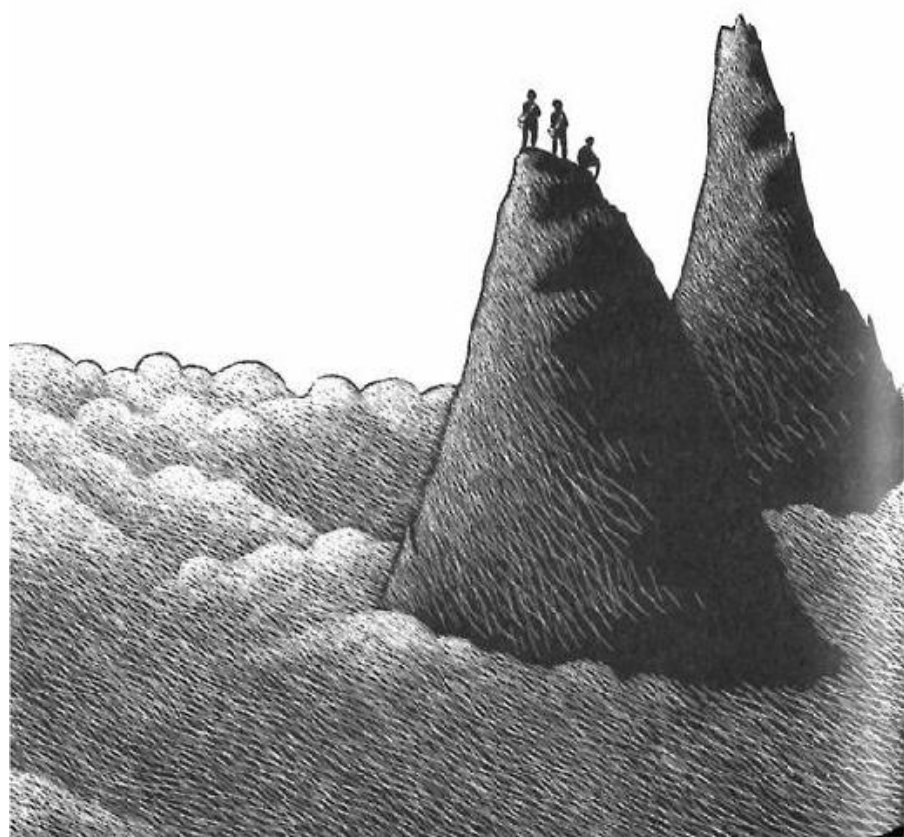
Se souvenant de la préoccupation d'Henri Duhamel, Gaspard surenchérit en bombant le torse :

— Et pas par un guide étranger !

Revenus le 17 août dans la vallée, après avoir dû passer la nuit sur le flanc de la Meije, les deux hommes se rendent dès le lendemain à Vallouise, où se tient le congrès du CAF. Un tonnerre d'applaudissements accueille l'annonce de leur victoire. Duhamel dissimule mal son embarras : pourquoi diable s'est-il montré aussi affirmatif, surtout dans un courrier susceptible d'être rendu public ? Il aurait pourtant dû savoir qu'impossible n'est pas français !

Confus, il est aussi chagriné d'avoir échoué si près du but. Sa seule consolation est de songer qu'en mettant Gaspard sur la piste du bon itinéraire, il a contribué à ravir aux grimpeurs étrangers une victoire si importante qu'aussitôt le Club alpin français adopte pour insigne le profil de la Meije, sous la fière devise : *Pour la patrie, par la montagne.*





VII

LE PIOLET

DE MILORD ALFRED

LA MELJE, le dernier des grands sommets des Alpes, a été conquise en 1877. Est-ce à dire qu'on se désintéresse ensuite de l'alpinisme ? Non : il reste une multitude de sommets secondaires, qui séduisent les sportifs non plus par leur hauteur, mais par les difficultés qu'ils présentent.

C'est à l'un d'eux qu'Albert Frederick Mummery, plus connu dans le milieu montagnard sous le nom de Milord Alfred, a décidé de s'attaquer en cette belle matinée du 4 août 1881 : le Grépon, la dernière des aiguilles de Chamonix à rester inviolée. Voilà un an qu'il y pense. Exactement depuis le jour où, contemplant cette lame altière, verticale et compacte depuis le sommet jumeau des Charmoz, il est tombé sous son charme sauvage.

Qui imaginerait, à voir passer cet Anglais malingre de vingt-six ans, au dos déformé, qui cache sa myopie derrière d'épaisses lunettes rondes, qu'il s'agit de celui qu'on surnomme le roi du rocher ? À sa suite marche son guide habituel, le géant helvétique Alexandre Burgener, ainsi qu'un autre Suisse, Benedikte Venetz, auquel une légendaire agilité a valu d'être surnommé l'Indien.

Le Grépon est une montagne non seulement difficile, mais aussi malicieuse. Mummery en a fait l'amère expérience deux jours plus tôt. Il croyait bien, en débouchant au sommet de l'arête nord, être arrivé au sommet. Mais en se redressant, il eut la désagréable surprise de constater qu'un peu plus au sud, une grande tour se dressait.

— Est-ce que ce bloc ne nous domine pas ?

Burgener, pressé de fêter la victoire au champagne, se hâta de le déromper :

— Mais non, c'est seulement un effet d'optique.

« Milord » Alfred, malgré son scepticisme, sortit donc une bouteille de son sac et fit sauter le bouchon.

Pourtant, le soir, les félicitations de Couttet, l'aubergiste, le

gènèrent. Il ne s'attarda pas dans la grande salle de l'hôtellerie, redoutant les questions des clients. Malgré sa fatigue, il eut du mal à trouver le sommeil, tel un homme rongé par le remords. Dans ses rêves, la grande tour carrée revêtit des proportions gigantesques. Il s'éveilla en sursaut, bien certain de ne plus connaître le repos de la conscience avant d'avoir escaladé ce qui, il en était désormais persuadé, constituait le véritable point culminant du Grépon(9). Car pour Mummery, la montagne ne souffre pas la moindre inélégance, et un alpiniste manque à l'honneur s'il se satisfait d'un à-peu-près.

Voilà pourquoi il revient à la charge. L'ascension de l'avant-veille évite aux trois hommes de perdre du temps à chercher la voie. Aussi se retrouvent-ils assez rapidement sur la plate-forme où ils ont prématurément sablé le champagne. Grâce à une vire si large que Milord Alfred affirme qu'on pourrait la parcourir en vélo(10), il n'est pas difficile de rejoindre la base de la tour. Là, ils comprennent vite que le Grépon ne se laissera pas vaincre sans résistance : il n'y a plus que quelques mètres à escalader, mais le granit, compact, ne présente aucune prise. Pour comble de difficulté, la roche s'incline au sommet pour former un surplomb.

— C'est sans nul doute le plus formidable rocher qu'il m'ait été donné de contempler, souffle Mummery, qui pourtant en a vu bien d'autres.

Burgener fait un gros nœud à l'extrémité d'une corde et la jette par-dessus le rocher : avec un peu de chance, elle se coincera dans une fissure et il n'y aura plus qu'à se hisser à la force des bras. D'ordinaire, ce procédé ne plaît guère à Mummery, qui le considère comme un « *unfair mecin* », un procédé déloyal envers la montagne. Mais cette fois, il ne soulève aucune objection : il n'a pas d'autre solution à proposer.

Venetz s'écarte pour observer d'un œil goguenard, en tirant sur sa pipe, les vaines tentatives de son camarade. Une fois, dix fois, vingt fois, la corde passe par-dessus le sommet. Chaque fois, elle retombe en sifflant. Bientôt, le spectacle, par sa monotonie, ennuie Venetz, qui préfère entamer une sieste, calé contre un rocher.

Mummery essaye à son tour de lancer la corde, sans plus de succès. Du bout de son piolet, il secoue Venetz.

— Réveillez-vous ! Le moment est venu de nous montrer votre virtuosité.

Burgener, le dos appuyé à la paroi, fait la courte échelle à l'Indien. Venetz explore la paroi du bout des doigts. Aucune prise. Alors il monte sur les épaules de son compagnon. Toujours rien. Sur sa tête. Rien encore. Burgener pousse le fer de son piolet sous les semelles de Venetz et le soulève en équilibre.

— Eh bien ? Dépêche-toi, tu es lourd !

— Lève encore un peu, il me semble que j'aperçois quelque chose. Plus haut ! Voilà !

Venetz a trouvé une prise de main. Il se hausse, suspendu par un bras. Les clous de ses chaussures raclent le rocher. Il gagne quelques centimètres. Trouve une nouvelle aspérité. Se tire. La pointe de sa semelle rencontre une toute petite saillie. Cela lui permet de monter encore un peu. En bas, Burgener, les doigts crispés sur la corde qui le relie à Venetz, suit avec inquiétude l'ascension de son compagnon. Si celui-ci venait à tomber, pourrait-il le retenir, ou serait-il précipité dans sa chute avec lui ? Mummery, le souffle court, se demande si toute sa science du rocher lui permettra de renouveler l'exploit du guide.

Venetz atteint le passage le plus délicat : le surplomb. C'est là qu'il peut donner toute la mesure de son talent. Il ne touche à la paroi que du bout des doigts et des semelles. Néanmoins il passe ! Désormais, ses compagnons ne peuvent plus le voir, car le surplomb le dissimule. Mais il s'agissait du dernier obstacle. Bientôt, un cri joyeux retentit :

— J'y suis ! À toi, Alexandre !

Quand un passe, tout passe, affirme un dicton montagnard. Pourtant, Burgener marque un instant d'hésitation : s'il est plus fort, il est bien plus lourd et bien moins souple que l'Indien.

— Alors, il faut que je vienne te chercher ?

Burgener se lance sur la trace de son compagnon. Encouragé par Venetz qui lui indique où se trouvent les prises, il parvient sans dommage au sommet. C'est maintenant au tour de Mummery, auquel Burgener envoie la corde.

— Assure sec ! recommande l'Anglais, une fois celle-ci nouée autour de sa taille.

— Vous pouvez venir, je suis solide ! lui crie Burgener.

Mummery, malgré son habitude du rocher, n'est pas à l'aise sur celui-ci. À mi-hauteur, le pied lui manque. Heureusement, Burgener tient bon, et c'est vigoureusement halé par le colosse que Milord Alfred parvient au sommet.

Bien entendu, ce succès se célèbre au champagne. Puis Mummery rassemble quelques pierres : il a pour habitude de signer ses succès en laissant sur place son piolet dressé.

De retour dans la vallée, Mummery peut cette fois s'abandonner sans scrupules à l'admiration des indigènes rassemblés dans la grande salle de l'auberge Couttet. Admiration ? Bien sûr, on peut en lire dans le regard des Chamoniards, car l'exploit est de taille. Mais quelques-uns trahissent aussi de l'agacement, et pour tout dire une certaine rancœur. Ils en ont un peu assez de voir tous les sommets du massif tomber sous les assauts des Anglais – surtout quand ces étrangers

préfèrent employer des guides suisses au lieu de les recruter dans la vallée.

Le mécontentement est d'autant plus vif que Mummery se montre plutôt arrogant. Ainsi, que signifie cette manière d'affirmer qu'on n'est pas près de renouveler l'ascension du Grépon ?

Une voix s'élève :

— Le Grépon, ce n'est jamais qu'une aiguille comme une autre ! C'est bien d'y avoir ouvert une voie, mais là où un est passé...

Le héros du jour l'interrompt d'un geste de la main.

— Tout passe, je sais, Monsieur... ?

— Henri Dunod.

— Eh bien, ne vous gênez pas. Il y a cent francs pour celui qui me rapportera mon piolet avant qu'il ait eu le temps de rouiller !

Cent francs, c'est une somme ! L'enjeu devient sérieux. Dans les jours qui suivent, les candidats ne manquent pas. Mais le formidable monolithe repousse toutes les tentatives, au point que certains murmurent que Mummery s'est vanté. Dunod, lui, ne le pense pas. Il s'acharne, pas seulement pour l'argent : il en fait un point d'honneur.

Malgré son obstination, ce n'est que quatre ans plus tard, en 1885, que, guidé par Auguste Tairraz et les frères Simond, il parvient à renouveler l'exploit, après avoir franchi le dernier obstacle grâce à une échelle – moyen propre à faire frémir l'Anglais d'horreur.

Mummery n'avait pas menti : le piolet se dresse toujours au sommet. Mais quand Dunod rapporte fièrement son trophée à son légitime propriétaire, celui-ci observe avec dédain les traces de rouille sur l'acier et laisse tomber un méprisant : « *Sony, it's too late !* » Désolé, c'est trop tard.

Il ne va tout de même pas récompenser un homme qui a osé souiller sa montagne avec une échelle !

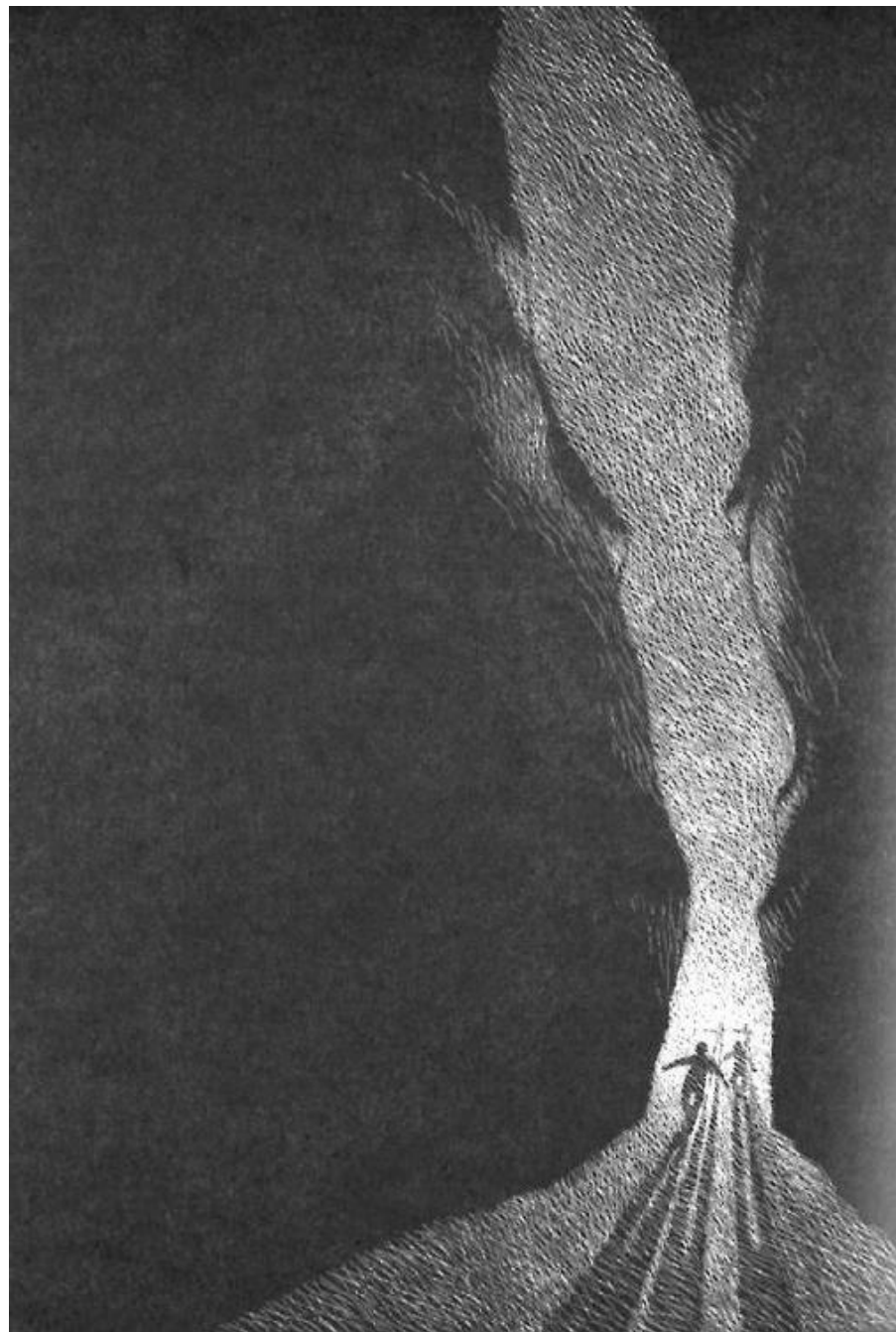
Un demi-siècle plus tard, les gentlemen de l'Alpine Club de Londres, désireux de rendre hommage à leur illustre compatriote emporté en 1895 par une avalanche dans l'Himalaya, écrivirent une lettre fort courtoise au fils aîné d'Henri Dunod, héritier du trophée. Rien ne saurait les satisfaire davantage, expliquaient-ils, que de pouvoir exposer dans leurs locaux le piolet qui signa l'une des plus belles ascensions de leur grand homme.

François Dunod retourna longtemps la lettre entre ses doigts, regardant le piolet que son père avait cloué au mur de la salle à manger familiale après en avoir soigneusement nettoyé la rouille. Enfin, il prit la plume, pour répondre de sa plus belle écriture :

« *Il n'entrait pas dans l'intention de mon père de conserver le piolet de Mummery et c'est pourquoi il le lui a rapporté. Cependant, celui-ci n'a pas souhaité le récupérer.* »

Désolé, aujourd'hui, c'est trop tard. »





VIII

LE PASSAGE

ILS SONT ARRIVÉS, une dizaine en tout, par le train de 6 heures 17, celui qui vient de Lourdes. L'un portait un sac à dos, l'autre une petite valise. Un troisième venait sans bagages, mais avec une musette et un bâton de marche... Ils tenaient tant à passer pour des touristes qu'ils en faisaient un peu trop. Il y en avait même un qui arborait une canne à pêche et une épuisette, alors qu'on n'a jamais vu la moindre truite dans le gave(11) qui traverse le village. Les gendarmes en faction sur le quai, apparemment, l'ignoraient, puisqu'ils n'ont pas contrôlé l'identité du prétendu pêcheur. À moins qu'ils aient préféré ne rien voir.

En sortant de la gare, les voyageurs ont levé les yeux vers les Pyrénées. Comme elles leur semblaient hautes, compactes, infranchissables ! Pourtant, quelque part, un chemin les traverse, pour conduire en Espagne, là où la guerre s'est arrêtée.

Vite, ils se sont dispersés par les ruelles du village. Les voilà qui reviennent, maintenant que la nuit est tombée. Un à un, ils se glissent dans l'auberge dont on leur a indiqué l'enseigne avec maintes précautions. Certains adressent un salut assuré aux rares clients qui jouent aux cartes. D'autres restent gauchement sur le seuil, hésitant à pénétrer dans ce qui pourrait se révéler un piège. Le patron les tire par la manche, les entraîne jusqu'à l'arrière-salle, dont il referme aussitôt la porte à clé.

Alors, le nouveau venu sent se poser sur lui le regard de ceux qui l'ont précédé, et que lui-même » dévisage.

— Bonsoir !

— Bonsoir.

On n'est guère bavard. On ne se présente pas. Plus tard, peut-être, on donnera son prénom, juste pour la commodité. Pour l'instant, on se méfie trop des indicateurs de la police.

Le voyageur va s'asseoir près des autres, sur un des bancs disposés le long du mur. Une ampoule pend au plafond, dispensant une maigre lumière. Les murs à la peinture défraîchie sont nus, à l'exception d'une

réclame pour un apéritif et du calendrier des postes où, sous la date, 1943, une gravure représente des moissonneurs en plein effort.

Sans en avoir l'air, le voyageur observe ses compagnons. Il cherche à deviner ce qui les a poussés jusqu'ici. Ce gaillard un peu roux, au teint pâle, paraît très britannique : ne serait-ce pas un pilote abattu ? Cet autre, au regard de bête traquée, depuis combien de temps est-il un fugitif ?

Le silence est pesant. Chaque fois que la clé cliquette dans la serrure, on sursaute, on se dit : cette fois, c'est le passeur. Et puis non. Il s'agit seulement de nouveaux voyageurs. En voilà trois de plus. Des regards hostiles les accueillent. Quoi, une femme et un enfant ! Ils se croient donc en promenade ? L'homme soulève son chapeau pour saluer l'assistance, mais la femme se redresse, le regard dur, en poussant devant elle son gamin d'une dizaine d'années.

Elle n'a pas le temps de s'asseoir que la porte s'ouvre de nouveau.

— Je vous présente Jean, votre guide, annonce le patron.

Il s'efface pour laisser passer un petit homme râblé, au teint hâlé. Il porte une veste en peau de mouton, un béret et un foulard qui, jadis, fut rouge.

Un des voyageurs se précipite sur lui.

— Je tiens à vous le dire, il n'a jamais été convenu que nous nous encombrerions d'un marmot, et vous serez responsable si...

— Et alors ? l'interrompt le passeur. Il était prévu que vous viendriez en chaussures de ville ? Équipé comme ça, vous risquez de nous retarder davantage que le gosse ! Asseyez-vous, j'ai des choses à vous dire.

Mais, auparavant, il prend le temps d'examiner tous ses « clients ». S'il y avait un traître, parmi eux ? Cela s'est vu, plus d'une fois. Comme on a vu des fugitifs, rattrapés par une patrouille allemande, dénoncer leur passeur dans l'espoir d'être mieux traités.

— Vous avez de la chance, annonce-t-il enfin. Cette nuit, nous aurons juste ce qu'il faut de lune pour nous éclairer, sans plus. Et il ne pleuvra pas. Malgré tout, le chemin est difficile, surtout pour des gens de la ville. Je vous préviens, je n'attendrai pas les retardataires. Il est encore temps de renoncer. Non ? Bon, pour commencer, nous devons traverser tout le village. Au trot, et en silence, surtout. Pas de questions ? Alors en route !

Ils sortent par une porte dérobée, derrière l'auberge. En file indienne, ils suivent leur guide, rasant les murs. Passé la dernière ferme, ils franchissent un vieux pont de pierre.

— Continuez sur le chemin, je vous rejoins, dit Jean. Je vais répandre du poivre pour égarer les chiens en cas de poursuite.

Essoufflés, ils en profitent pour ralentir un peu l'allure.

— Qu'est-ce qu'il fait noir ! chuchote quelqu'un. On ne voit même

plus la montagne.

— Si, répond une voix à l'accent prononcé, elle est ce lambeau de nuit dépourvu d'étoiles.

Jean les rattrape bientôt, remonte la colonne.

— Taisez-vous, grommelle-t-il, et pressez le pas. On est encore trop près des maisons pour flâner ! Plus vite, allons, plus vite !

L'homme aux chaussures de ville étouffe un juron chaque fois qu'il bute sur une pierre du chemin. Pour le moment, le gamin se comporte plutôt bien. Plus inquiétant est cet homme aux cheveux déjà blancs, qui souffle bruyamment.

On fait un détour à travers champs pour éviter un village qui abrite un poste de garde. Et l'on aborde les premières pentes.

Soudain, Jean donne le signal d'une halte.

— Attendez-moi là, dit-il simplement, avant de disparaître, avalé par la nuit.

Est-ce la sensation de liberté qu'apporte l'air de la montagne, ou le besoin de se rassurer ? Toujours est-il que, pour la première fois, des conversations s'engagent.

— Pourquoi tu passes, toi ?

— Les Boches me voulaient pour le STO(12). J'ai sauté du train. Et toi ?

— Je vais essayer de rejoindre l'Angleterre. Je suis aviateur.

On apprend encore que l'homme aux cheveux blancs est recherché par la Gestapo. Que l'étranger au regard traqué est un Juif polonais. Qu'un message a prévenu le couple à l'enfant, des résistants, que la déportation les menaçait s'ils rentraient chez eux.

Jean revient, accompagné d'un tout jeune homme.

— La voie est libre, annonce-t-il. Pierre a vu les Allemands dans le coin, il y a une heure. M'étonnerait qu'ils repassent par ici, mais enfin, il vaut mieux ne pas s'attarder. Plus haut, nous trouverons une forêt : nous y serons à l'abri des regards.

Pendant une demi-heure, ils marchent à vive allure. Soudain, un mot d'ordre parcourt la colonne : « Sur le bas-côté, vite ! » Ils se jettent dans la pente qui borde le chemin, se retenant du mieux qu'ils peuvent pour ralentir leur chute. En tête de colonne, il n'y a pas trop de mal. Un replat arrête la glissade deux ou trois mètres sous le sentier. Mais en queue, ils dévalent d'une bonne dizaine de mètres, s'écorchant les genoux et les coudes sur les éboulis. L'alerte passée, ils remontent tant bien que mal.

— Qu'est-ce que c'était, les Allemands ?

— Juste un chien, répond Jean. Mais je ne pouvais pas savoir s'il s'agissait d'une bête errante, ou s'il précédait une patrouille.

L'alerte a redonné du cœur au ventre aux fuyards, qui pressent l'allure. L'aviateur prend le gamin sur ses épaules.

— Vous marchez bien, constate avec envie l'homme aux chaussures de ville.

— J'ai l'habitude. Avant la guerre, je venais dans les Pyrénées pour chasser l'isard(13).

Les arbres tant attendus apparaissent enfin. Le guide accorde un peu de repos, qu'on met à profit pour manger un peu, tandis que Pierre part en éclaireur.

Apercevant le gamin assis au pied d'un arbre, Jean le rejoint pour lui prodiguer quelques encouragements.

— Eh bien, petit, ça te plaît la montagne ? demande-t-il.

— C'est vrai qu'il y a des ours ?

— Oui, on en trouve encore quelques-uns dans les Pyrénées. Mais pas par ici. Plus haut. Et puis, ne t'inquiète pas, va. Jamais un ours ne s'attaquera à des personnes, surtout aussi nombreuses que nous. Allez, on va repartir ! Si on s'arrête trop longtemps, on aura froid.

— C'est encore loin ? demande l'enfant.

On lui sait gré de formuler une question que tout le monde se posait sans oser l'exprimer à haute voix.

— Pas très, tu en as fait la moitié.

Cette réponse en déçoit plus d'un. Jean en a conscience. Et encore ! S'ils savaient qu'il ment.

— En route, dit-il, et restez groupés ! Sous les arbres, il fait très sombre, n'allez pas vous perdre !

La caravane se remet en marche, plus bruyante, car les jambes sont lourdes. Elle atteint un torrent. En le suivant, elle sort de la forêt. Le ciel apparaît dans toute sa majesté, avec ses millions d'étoiles, tel qu'on ne le voit jamais de la plaine. C'est l'heure la plus froide. Ils grelottent.

La pente raidit. Il n'y a plus de chemin, car Jean a décidé de couper au plus court. Ils doivent marcher tout au bord du torrent, et même, quelquefois, entrer dans son lit. Soudain, un bruit d'éclaboussure : l'homme aux chaussures de ville s'est étalé de tout son long dans l'eau. Jean s'y attendait et il sait qu'il y aura d'autres chutes. Il consulte sa montre.

— Plus vite, nous prenons du retard sur l'horaire !

Ses paroles soulèvent un concert de protestations. L'homme aux cheveux blancs affirme qu'il ne fera pas un pas de plus. À cela aussi, Jean s'attendait. Quand la fatigue devient trop intense, il y en a toujours qui sont prêts à abandonner.

— La liberté, ça se mérite ! encourage-t-il.

— La liberté ? relève le rouquin. On m'a dit que les Espagnols mettent les réfugiés en prison.

— Tu as raison, dit l'aviateur. Mais ils ne peuvent les garder éternellement. Ils sont trop nombreux. Et puis, j'ai un contact avec un

membre de la Croix-Rouge. Quand nous aurons franchi la frontière, vous me donnerez vos noms. Je trouverai bien le moyen de faire parvenir une lettre à mon correspondant : il interviendra auprès des autorités pour nous faire libérer.

Cette nouvelle a le mérite de calmer la grogne, pour quelques minutes, au moins. Mais bientôt, les récriminations fusent à nouveau : l'allure est trop rapide, on veut s'arrêter...

— Pas question ! affirme le passeur. Il y a un poste allemand un peu plus loin. Si nous ne le dépassons pas avant le jour, nous serons repérés.

Se tournant vers l'aviateur, il lui dit à mi-voix :

— Vous qui marchez bien, passez donc en queue de colonne pour presser les traînants. Après la guerre, je vous promets de vous conduire là où passent les plus beaux isards que vous ayez jamais vus.

— Si je reviens un jour dans le coin, ce ne sera pas pour chasser. Je sais à présent ce qu'éprouve le gibier.

Enfin, ils atteignent une cabane de berger, habitée par un couple. Dans un coin, près de la cheminée, un bambin de quatre ou cinq ans dort. Le passeur et le berger échangent quelques paroles. L'aviateur ne comprend pas leur « patois », mais la mine grave de Jean l'inquiète :

— Un problème ?

— La semaine dernière, les Allemands ont tendu une embuscade dans le col des Moines, là où je pensais passer. Pas un survivant. Je connais bien un autre chemin, mais il est plus raide.

Ils sont éreintés. Pourtant, après à peine une heure de repos, ils reprennent la route, alors que le jour se lève. Et jusqu'au soir, ils marchent sur des sentiers étroits, escarpés, le long de pentes vertigineuses. Leurs pieds blessés les font souffrir. Les ronces ont arraché leurs vêtements, ont griffé leur peau. Mais si plus d'un a songé à abandonner, tous ont continué, par fierté ou par peur d'être pris par les Allemands.

La nuit, pas question de dormir. D'abord, il fait trop froid, ensuite il faut profiter de l'obscurité pour passer sur un barrage hydraulique : il est contrôlé par les Allemands, mais il n'y a pas d'autre moyen de franchir le ravin qu'il coupe. Ce n'est qu'au petit matin, bien après avoir dépassé l'obstacle, que Jean autorise un peu de repos. La dernière matinée ne présente pas d'autre difficulté qu'une monotone marche à flanc de coteau suivie, à mi-journée, d'un dernier raidillon. Parvenu à un petit col ouvert sur un pierrier, Jean s'arrête. Une nouvelle halte ?

— Vous y êtes, annonce-t-il.

Rien ne ressemble plus à la pente qu'ils viennent de monter que celle qu'ils se préparent à descendre. Mais elle est en Espagne. Cette brèche minuscule dans la crête rocheuse, c'est le passage, la porte

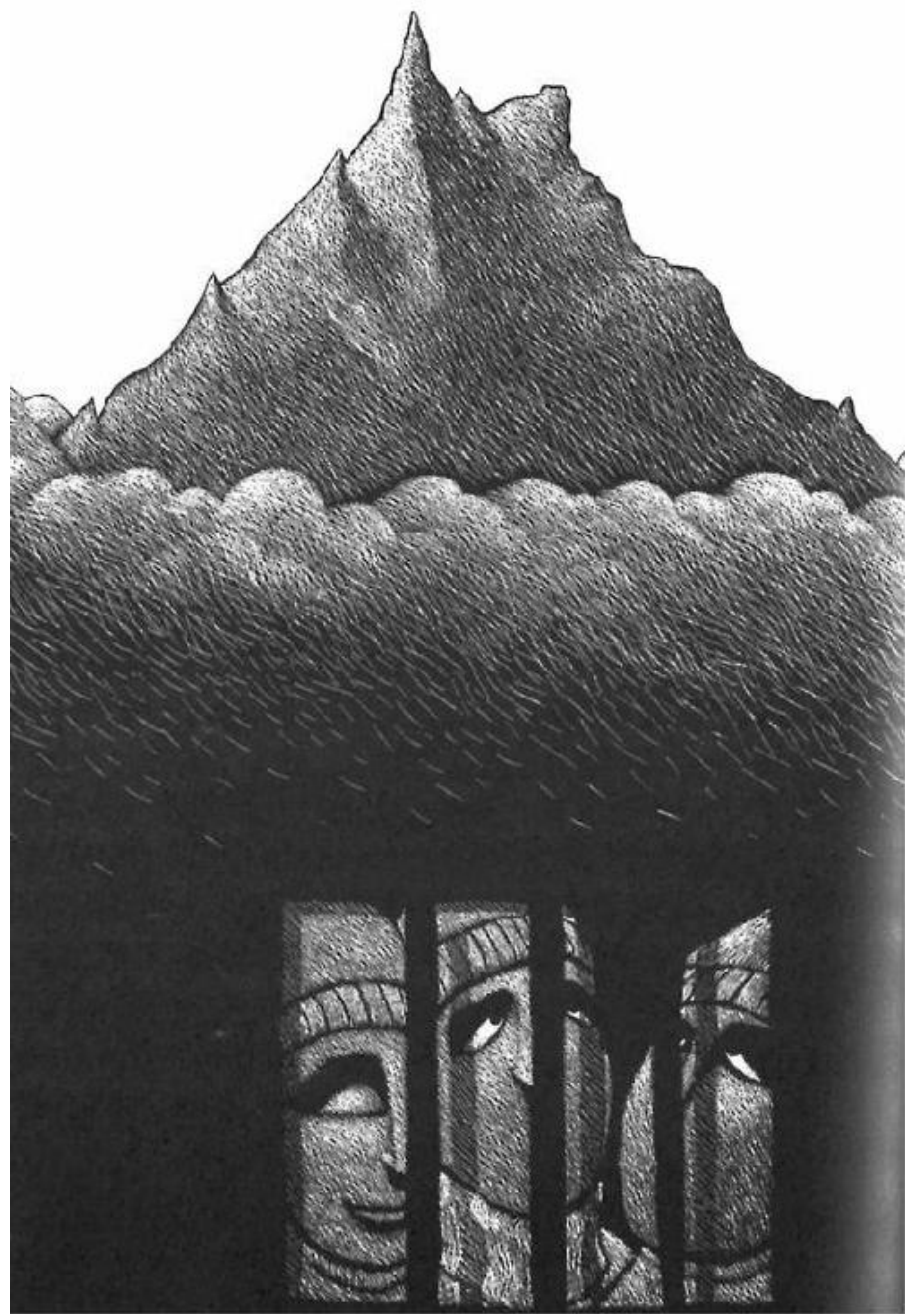
ouverte sur la liberté.

Ils s'embrassent, ils crient de joie, presque surpris d'être arrivés jusque-là.

Quand ils se retournent pour prendre congé, ils constatent que Jean a disparu.

Dans quelques jours, il recevra un message, lui indiquant l'arrivée de nouveaux voyageurs. S'il ne se fait pas prendre, aussi longtemps que la guerre durera, il courra les sentiers de sa montagne. C'est sa façon à lui de refuser l'inacceptable.





IX

LES ÉVADÉS

EN 1935, les Italiens, désireux d'étendre leurs colonies en Afrique, envahirent l'Abyssinie, un royaume semi-désertique situé au sud de l'Égypte. Six ans plus tard, la guerre qui déchirait l'Europe s'étant étendue à d'autres continents, les Anglais libérèrent ce territoire : tous les Italiens en âge de combattre, même s'ils n'étaient pas soldats, furent faits prisonniers. Tel fut le cas de Felice Benuzzi, fonctionnaire en poste dans la capitale de l'Abyssinie, Addis-Abeba.

Pour lui comme pour ses compagnons, la captivité commença par un interminable voyage en train qui le mena vers le sud, au cœur de l'Afrique-Orientale britannique.

Dans le camp, les conditions de vie se révélèrent tolérables. Mais, très vite, l'inaction devint accablante. Pour seule distraction, les prisonniers étaient autorisés à cultiver un petit lopin de terre à proximité des barbelés. Confrontés à l'ennui, la plupart se renfermaient sur eux-mêmes, se refusant à penser à un lendemain qui ressemblerait désespérément à la veille. Pas Felice. Lui, il avait un projet. Un projet conçu dès le premier jour de son transfert dans le camp 354, quand une déchirure du couvercle nuageux lui laissa apercevoir la plus majestueuse montagne qu'il eût jamais contemplée : le mont Kenya.

Ah ! S'il pouvait échapper à la routine du camp. S'élancer sur les pentes altières de cette pyramide volcanique. Fouler la neige immaculée de ses glaciers suspendus. Se dresser tout en haut des 5 194 mètres de ce sommet si magnifique que les Kikuyus⁽¹⁴⁾ l'appellent la Montagne de splendeur et que les Masaïs en ont fait la demeure de leur déesse.

De l'itinéraire qu'il faut suivre pour atteindre le sommet, Felice n'a pas la moindre idée. Il sait seulement que peu d'hommes ont escaladé cette montagne dont l'existence, à peine un siècle plus tôt, était considérée par de nombreux Européens comme une légende.

Dès lors, l'ennui n'a plus prise sur Felice, qui consacre toute son énergie à la réalisation de ce rêve. Sortir du camp ne posera pas de

problèmes : les sentinelles n'ont pas besoin d'être vigilantes, puisque les prisonniers savent qu'un Blanc n'a aucune chance de passer inaperçu dans la savane avant d'atteindre la plus proche frontière, distante de mille kilomètres. Mais Felice, alpiniste amateur, connaît bien la montagne et il sait qu'il ne peut se lancer seul dans une telle aventure. Qui sera assez déraisonnable pour le suivre ? Et où trouver des crampons, des piolets, des chaussures adaptées ? Comment se procurer des vêtements chauds sans attirer l'attention, dans un camp situé pile sur l'équateur ?

Il commence par s'informer. Par miracle, dans cet endroit où les livres sont rares, il tombe sur un ouvrage de géographie qui traite du mont Kenya. Certes, le sujet n'est pas assez détaillé, mais cela lui permet au moins d'arrêter la meilleure date : en janvier, il ne sera pas gêné par les pluies – même si cela signifie encore six mois d'attente. Le livre manque cruellement d'illustrations : il doit se contenter de l'étiquette d'une boîte de conserve pour avoir une idée, approximative, de l'aspect que revêt le sommet de la montagne.

Avec précaution, il s'ouvre de son projet à un ancien *alpino*(15). Celui-ci le juge insensé.

— Moi, je n'irai pas, dit-il. Mais je connais un gars aussi fou que toi, qui fréquentait la montagne avant guerre...

C'est ainsi que Felice fait la connaissance de Giuàn, qui présente le double avantage d'être alpiniste et médecin. Ils tombent d'accord sur la nécessité de s'adjoindre un troisième compagnon : tant qu'ils seront dans la jungle, il faudra instaurer des tours de garde pour éloigner les fauves. Enzo, un ami de Giuàn, les convainc de l'emmener :

— Je n'ai jamais pratiqué l'escalade, avoue-t-il. Aussi n'ai-je pas l'ambition d'arriver au sommet. Mais tant qu'il s'agira de marcher, je saurai aussi bien me débrouiller qu'un autre.

— Ce ne sera pas une promenade de santé, prévient Felice : trente kilomètres à vol d'oiseau, trois mille trois cents mètres de dénivelé. D'abord on traversera la forêt, puis on attaquera une pente plutôt raide. Il faudra porter le matériel...

— Tout, plutôt que cet ennui !

L'affaire est conclue. Il ne reste plus qu'à s'équiper. Un compagnon de captivité, forgeron de son état, transforme deux marteaux volés en piolets. Un morceau de carrosserie, récupéré sur une décharge, permet de fabriquer trois paires de crampons. Ils collectent toutes les cordes qu'ils peuvent trouver. Un pan de toile de camouflage devient une tente. La baraque 11 abrite un tailleur : ils lui passent commande de trois vestes de montagne, qu'il confectionne avec des couvertures. Ainsi le matériel et les vivres, obtenus par troc, achat ou rapine, s'accumulent peu à peu dans la cachette qu'ils ont creusée dans leur petit jardin.

Le jour tant attendu arrive enfin. Comme prévu, l'évasion ne pose aucun problème : le soir, au lieu de rentrer au camp, ils se dissimulent dans la cabane où ils rangent leurs outils de jardinage. Des camarades s'arrangeront pour que leur absence passe inaperçue lors de l'appel.

Dès que l'obscurité est assez épaisse, ils déterrent leur matériel et s'équipent à tâtons. Quelques jours auparavant, sous prétexte d'aller couper des herbes rêches pour fabriquer des balais, ils ont reconnu l'itinéraire : d'abord courir jusqu'au talus du chemin de fer ; de là, rejoindre la route, traverser les champs cultivés en évitant les huttes indigènes, atteindre la forêt où ils pourront se dissimuler.

— Prêts ?

— *Avanti !*

Ils ont tout juste le temps de parcourir cette zone découverte avant le lever de la lune. À bout de souffle, ils se jettent à l'abri des arbres, écrasés par le poids des sacs : l'inaction des derniers mois et la pauvreté de la nourriture ont entamé leurs forces. Pourtant, ils ne songent pas un instant à renoncer et ne s'accordent qu'un bref repos avant de se mettre en route. Des bûcherons, des chasseurs fréquentent la forêt. Le seul moyen d'éviter de fâcheuses rencontres est de parcourir les premières étapes de nuit.

La progression dans la forêt est encore plus pénible qu'ils ne l'avaient imaginé. Les buissons épineux s'accrochent à leurs vêtements. Avec leur unique machette, ils s'acharnent sur les lianes et les branches. Tout autour d'eux retentissent des cris inquiétants. Ils ont beau savoir que les fauves attaquent rarement l'homme, ils sursautent à chaque rugissement et leurs mains moites se crispent sur leur piolet.

À six heures, le jour se lève. Sont-ils loin du torrent qui, d'après la description de leur traité de géographie, les mènera haut sur la pente de la montagne ? Ils ne sauraient le dire. Ils choisissent un fourré épais pour y attendre le soir.

La journée leur paraît interminable. Par chance, dès qu'ils peuvent enfin se remettre en route, ils tombent sur un de ces sentiers que les éleveurs entretiennent pour relier les clairières où paissent leurs troupeaux. Il débouche sur une véritable route, empruntée par les camions d'une scierie. Là-bas, un pont. Le torrent ! Désormais, ils n'ont plus qu'à le remonter.

Comme ils ont hâte de gagner les hauteurs, d'être assez loin des hommes pour ne plus trembler au moindre bruit ! Pour pouvoir allumer un feu, aussi. Au pied de la montagne, même si celle-ci est située sur l'équateur, certaines heures sont très froides. Leur veste ne leur est d'aucun secours, au contraire, car le tissu se gorge de l'humidité ambiante.

Suivre le lit du cours d'eau est le seul moyen de traverser la

végétation, très dense aux abords de la montagne. Pour autant, cela n'a rien de commode. D'heure en heure, la remontée du torrent, encombré de gros blocs, devient plus ardue. Leur lenteur les préoccupe : ils n'ont emporté que dix jours de vivres.

— À ce train-là, constate Felice, ils seront épuisés avant le début de l'escalade.

Une seule solution : se passer du repas de midi.

Enfin, la forêt s'éclaircit. Le changement de la végétation est un bon indice de l'altitude. Au-dessus de 3 500 mètres, les arbres laissent place aux bruyères. Ils peuvent quitter le lit du cours d'eau et marcher sur un terrain plus facile. C'est alors qu'ils se heurtent à un obstacle imprévu : un rhinocéros leur barre le chemin.

— Je ne pensais pas rencontrer une bête pareille aussi haut, souffle Giuàn.

Felice, blême, ne répond pas. De tous les animaux d'Afrique, le rhinocéros est celui qu'il craint le plus. Heureusement, l'irascible animal ne les a pas repérés. Mais ils n'ont d'autre recours que d'attendre de longues heures qu'il daigne quitter les lieux.

Le 31 janvier, six jours après leur évasion, ils atteignent la source du torrent. De là, ils aperçoivent le glacier qu'il leur faudra remonter avant d'attaquer l'escalade proprement dite. Tout autour d'eux prospèrent de curieuses couronnes végétales.

— Les lobélies, explique Felice. Elles poussent au-dessus de 4 000 mètres.

— Je suppose que ces gros artichauts ne sont pas comestibles, commente Enzo.

Désormais, la faim ne les quitte plus. Le souffle leur manque. Ils gardent les yeux fixés sur le glacier qui s'étend au pied de la paroi. Mais celui-ci paraît s'éloigner à mesure qu'ils avancent. À la tombée de la nuit, ils en sont encore loin. Ils n'ont pas le courage de ramasser du bois pour allumer un feu et s'entassent à trois dans la petite tente, pour dormir douze heures d'affilée.

Le lendemain matin, le froid est si vif qu'à l'intérieur de leur abri l'eau a gelé dans les gourdes. Vite, ils se remettent en route pour se réchauffer. Aux environs de midi, Enzo aperçoit un oiseau qui ressemble à une bécassine. S'il pouvait l'attraper pour améliorer l'ordinaire ! Il se précipite. L'effort, dans l'air raréfié de la montagne, excède ce que son organisme affaibli peut supporter. Il s'écroule.

Giuàn se précipite.

— Malaise cardiaque ? s'inquiète Felice.

Le médecin secoue la tête.

— Je ne pense pas ; le mal de l'altitude, probablement.

Enzo reprend ses esprits. Il cligne de l'œil, dans une grimace qui se

veut rassurante. Il est très pâle.

— En tout cas, il n'ira pas plus haut, affirme Giuàn. (Et, s'adressant à Enzo :) Te voilà nommé commandant du camp de base !

— Désolé, les gars. Je sais que vous auriez préféré camper plus près du sommet.

— Ne t'inquiète pas, c'est déjà beau d'être parvenu jusque-là !

Ils montent la tente pour y étendre Enzo. Celui-ci reprend des couleurs.

— Puisque tu te rétablis, dit Felice, nous allons mener une petite exploration.

Quel soulagement de grimper sans les sacs ! Felice et Giuàn se hissent sur un bloc de lave, excellent observatoire pour étudier l'arête qui mène au sommet, même s'ils ne peuvent apercevoir ni le point culminant, le Batian, ni les deux sommets secondaires, le Nélion et le Lanana. Maintenant qu'ils sont à pied d'œuvre, les deux évadés mesurent combien l'*alpino* avait raison : s'attaquer à une telle montagne sans entraînement, presque sans réserves et munis d'un équipement de fortune est une folie. Mais n'était-ce pas une folie plus grande que se résigner à tourner en rond comme du bétail à l'intérieur d'un enclos barbelé ?

— C'est bon, maintenant que l'itinéraire est repéré, retournons voir comment se porte Enzo, dit Giuàn.

Ils le trouvent en bonne forme. Il a même commencé à aménager le campement. Une bonne nuit de sommeil et il n'y paraîtra plus !

Malgré leur impatience, Felice et Giuàn s'imposent vingt-quatre heures de repos pour récupérer un peu de forces avant l'assaut. Le lendemain à l'aube, le cœur un peu serré, Enzo les regarde partir vers le sommet. Le soleil se lève à peine quand, après avoir remonté le glacier, ils atteignent le pied de la paroi. Ils nouent la corde autour de leur taille. Comme elle est mince !

— Crois-tu qu'elle est assez solide ?

— Je préfère ne pas avoir à le vérifier.

Felice passe en tête.

D'abord, les conditions sont bonnes, les prises nombreuses et confortables. Mais, sur les environs de dix heures, le brouillard recouvre les deux hommes. Ils tremblent, autant à cause du froid que de la faim. Leurs muscles sont douloureux. Leurs gestes manquent d'aisance.

Soudain, c'est l'accident. Les doigts de Felice glissent, il n'a pas la force de se rattraper. La corde !

Pourvu qu'elle tienne ! Elle tient. Mais l'émotion a été trop forte. Tétanisé, Felice est incapable de remonter jusqu'à Giuàn. Celui-ci le hisse.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On continue, décide Felice, d'une voix encore mal assurée.

Courageusement, il repart, obsédé par la crainte d'une nouvelle chute. Quel soulagement quand il prend pied sur l'arête qui mène au Batian !

Hélas, la déception l'envahit aussitôt. La route qu'il croyait désormais facile est coupée par un gigantesque bloc de basalte. Pas moyen de le contourner. La seule solution est de l'escalader. Felice sent le découragement s'emparer de lui. Sans doute le désespoir se lit-il sur son visage, car Giuàn le brusque un peu en déclarant :

— À mon tour de prendre la tête !

Le temps ne s'améliore pas : la pluie succède au brouillard, une pluie glacée, mêlée de neige. Sur la roche verglacée, les prises manquent. Giuàn ne progresse que centimètre par centimètre. Jusqu'à ce que ses doigts ne rencontrent plus la moindre aspérité. Le verdict tombe, déchirant :

— Ça ne passe pas !

Il lui faut de longues minutes pour redescendre vers Felice, au risque, à chaque pas, de glisser dans l'abîme.

— Ah, si seulement j'avais eu quelques pitons ! enrage Giuàn.

Oui, des pitons, des mousquetons. Et une bonne corde. Et des chaussures correctes. Et une veste de duvet... Et des vivres en abondance... Tout leur a manqué, sauf l'enthousiasme !

Le retour à la tente est harassant : fatigue, faim, fièvre consomment leurs dernières forces. Ils donneraient cher pour retrouver le relatif confort d'une paillasse.

Pourtant, le lendemain, la perspective de retrouver la captivité après un échec leur fait horreur.

— Si nous ne pouvons avoir le Batian, au moins, le Lanana...

La veille, tandis que Giuàn s'efforçait d'escalader le bloc, Felice a eu tout le temps de repérer la voie qui mène à ce sommet secondaire ; elle paraît nettement plus facile.

Ils font le compte de ce qu'il leur reste de nourriture : une quinzaine de galettes, 200 grammes de beurre, une poignée de riz, un reste de flocons d'avoine, un peu de sucre, quelques cuillerées de lait en poudre, un peu de cacao, de thé, de café. Au total 150 grammes chacun environ, qu'il s'agit de faire durer trois ou quatre jours...

— Si vous n'y allez pas, vous le regretterez toute votre vie, intervient Enzo. Ne vous en faites pas pour les vivres : plus nous aurons eu faim, meilleure nous semblera la tambouille du camp !

Allons, c'est décidé ! À une heure du matin, Giuàn et Felice repartent vers le sommet. Pour se consoler de la morsure du froid, ils se persuadent qu'elle annonce une journée de beau temps. Après une longue approche dans de pénibles éboulis, ils atteignent le pied du Lanana. Plus que cent mètres d'escalade, et ils auront tout de même

« leur » sommet !

Le rocher, couvert de verglas, est cassant mais ne présente pas de difficulté. Seuls l'épuisement et la faim rendent l'ascension malaisée.

Cette fois, le sommet ne leur a pas échappé ! En riant de joie, ils s'assoient sur l'étroite plate-forme. De leur perchoir, ils ont une vue rapprochée sur le Batian, qui les domine de 250 mètres.

— Regarde, constate Giuàn. Si, au lieu d'attaquer par la face nord, nous l'avions abordé par ce versant, nous aurions eu une chance.

— Malheureusement, il est trop tard : il ne nous reste pas assez de provisions pour une nouvelle tentative.

Ils n'ont guère le temps de s'attarder à admirer le paysage. Des nuages de mauvais augure s'amoncellent. Felice sort un drapeau italien de son sac, dont il cale la hampe avec des pierres. Au pied, il dépose une bouteille contenant un papier sur lequel sont écrits leur nom et la date : 6 février 1943.

Puis ils battent en retraite sous la neige qui tombe à gros flocons, couvrant les lobélies de cristaux étincelants. Conscients de se forger le plus merveilleux des souvenirs, ils respirent une dernière fois à pleins poumons l'air de la liberté.

Pour pénétrer à l'intérieur du camp, ils prennent les plus grandes précautions. Sait-on jamais, les camarades ont peut-être réussi à berner les gardiens jusqu'au bout ? Ce n'est pas le cas. Des Anglais, observant la montagne à la jumelle, ont repéré le drapeau italien flottant sur le Lanana et donné l'alerte.

Le commandant du camp examine avec curiosité les trois fugitifs éreintés, amaigris, mais dont les traits tirés expriment une grande sérénité. Leurs yeux brillent, encore éblouis par les splendeurs qu'ils ont contemplées sur les pentes du mont Kenya.

— Tentative d'évasion. Vous connaissez le tarif ?

— Oui, mon colonel. Vingt-huit jours de cachot.

— Très bien. Rompez ! Peut-être aurons-nous l'occasion de parler de tout cela plus tard.

Par la fenêtre, l'officier les regarde s'éloigner jusqu'au baraquement qui abrite la prison. Puis ses yeux se lèvent vers la formidable montagne. Lui aussi s'ennuie ferme. Dans son dos, il sent la présence de son ordonnance.

— Dites-moi, Stanley, vous ne me trouvez pas trop sévère avec ces hommes ?

— *No, sir*. Une tentative d'évasion doit être punie. C'est la règle.

— Bien sûr. Quoiqu'on ne puisse pas vraiment dire qu'ils se sont évadés, puisqu'ils sont revenus. N'est-ce pas ?

— *Yes, sir*.

— Ils m'ont paru très éprouvés. Une bonne semaine de repos leur

sera utile. Ensuite, s'ils se conduisent bien, il sera toujours temps de les sortir du cachot.

— *Yes, sir.*

— Un mot encore... Il se pourrait que, malgré le règlement, quelques-uns de leurs camarades leur apportent de la nourriture, ou des cigarettes.

— En effet, *sir*. Les Italiens ne sont pas disciplinés.

— Si cela se produisait, je suggère que les gardiens détournent le regard. Vous me comprenez ?

— *Yes, sir.*

— Pratiquez-vous l'alpinisme, Stanley ?

— *No, sir.* Je ne comprends pas quel plaisir on éprouve à s'écorcher les doigts sur un rocher au risque de se rompre le cou.

— C'est bien ce que je pensais. Merci, vous pouvez disposer.

Il ne tourne pas la tête quand il entend l'ordonnance claquer les talons pour le saluer. Il préfère admirer le Kenya, qu'éclairent les derniers rayons du soleil.





X

IL FAUT REDESCENDRE !

23 MAI 1950. Camp de base. Ciel dégagé. Pour la première fois, nous apercevons l'Annapurna dans toute sa hauteur. Plus que deux semaines avant la mousson. Aurons-nous le temps ?

En refermant le carnet où il vient de jeter ces notes, Maurice Herzog est partagé entre l'inquiétude et l'optimisme. L'expédition qu'il dirige a reçu de la Fédération française de la montagne la mission de dépasser pour la première fois l'altitude de 8 000 mètres. Au Népal, deux sommets voisins dépassent une telle hauteur : le Dhaulagiri et l'Annapurna. Égarée par des cartes fausses, l'expédition a perdu un mois et demi à tenter d'aborder le Dhaulagiri, qui semblait plus accessible. Finalement, cette montagne se révélant trop difficile, les hommes se sont dirigés vers l'Annapurna.

Cette décision était un pari risqué. Les grimpeurs n'avaient jamais vu le sommet que de loin, et ils ignoraient tout de la base : celle-ci pouvait se révéler impossible à escalader.

Aujourd'hui, Herzog peut respirer plus librement : l'ascension de l'Annapurna paraît possible, surtout pour des alpinistes aussi talentueux que ceux qui l'accompagnent. L'équipe ne compte-t-elle pas dans ses rangs les trois guides les plus renommés de l'époque : Gaston Rébuffat, Lionel Terray et Louis Lachenal ? Quant à Jean Couzy et Marcel Schatz, s'ils n'ont pas la réputation des trois professionnels, ils constituent eux aussi une cordée émérite. Un médecin, Jacques Oudot, un cinéaste, Marcel Ichac, et Francis de Noyelle, un jeune diplomate, chargé des contacts avec les autorités népalaises, complètent le dispositif, sans oublier l'équipe des porteurs sherpas(16), dirigée par Ang Tharkey.

Herzog rejoint les guides qui discutent de la meilleure implantation des camps. À cette altitude, en effet, il n'est pas question de monter d'une seule traite jusqu'au sommet. Leur organisme doit s'adapter progressivement à la rareté de l'oxygène. C'est pourquoi des campements étagés seront établis, dans lesquels on portera par étapes successives le matériel et les vivres.

Alors que Terray est enthousiaste, Rébuffat se montre plus sceptique :

— Si nous avions commencé par là, je ne dis pas. Mais à présent... Il ne reste que deux semaines avant l'arrivée de la mousson. Jamais la montagne ne sera équipée à temps.

— Eh bien, il n'y a qu'à porter le matériel, comme les Sherpas ! s'impatiente Terray. Nous ferons d'une pierre deux coups : en installant les camps, nous nous acclimaterons.

La course est engagée.

Le 28 mai, alors que le camp IV – deux tentes minuscules – est installé à 6 900 mètres d'altitude contre un mur rocheux qui le protégera en cas d'avalanche, un bulletin météorologique annonce que les premières pluies atteindront l'Himalaya le 5 juin. Plus qu'une semaine !

Herzog constate que seuls Terray et lui-même sont assez en forme pour pousser jusqu'au sommet. Ensemble, ils mettent au point le plan de l'ultime assaut. Avec un peu de chance, ils y parviendront le 1^{er} ou le 2 juin.

Mais les camps sont encore insuffisamment approvisionnés et les « sahibs(17) », mal acclimatés, épuisés par les portages des jours précédents dans une neige épaisse et molle, ne tiennent pas le rythme nécessaire.

— Les Sheipas pourraient accélérer la cadence, constate Herzog, mais je refuse de les laisser s'aventurer seuls sur ces pentes instables : ils n'ont pas un niveau technique suffisant.

— On ne va tout de même pas caler si près du but !

Alors Terray, celui que les Sherpas surnomment avec admiration l'« homme fort », multiplie les navettes pour rattraper le temps perdu. Tant pis s'il se fatigue, au risque de compromettre ses propres chances d'atteindre le sommet.

Le 30 mai, tandis qu'il redescend en compagnie de Rébuffat, il croise Herzog qui monte s'installer au camp IV avec Lachenal et les Sherpas Ang Tharkey et Sarki. Lachenal, enfin adapté à la haute altitude, paraît en pleine possession de ses moyens.

— Nous passerons la nuit au camp IV, annonce Herzog. Demain, avec l'aide d'Ang Tharkey et de Sarki, nous planterons une tente plus haut. Ce sera le V. Et si tout se passe bien...

Terray a compris : c'est son ami, son fidèle compagnon de cordée, et non lui, dont les forces sont entamées, qui accompagnera Herzog au sommet. Il ravale sa déception. Herzog a choisi celui qui, au moment décisif, paraît le plus apte. Il aurait agi de même.

— Bonne chance, dit-il simplement. Dès que vous lancerez l'assaut final, Gaston et moi monterons renforcer le camp V avec une deuxième tente, et nous vous y attendrons. Schatz et Couzy

s'installeront au IV.

Le 2 juin, Herzog et Lachenal s'apprêtent à passer la nuit au camp V. Devant eux, une pente de neige régulière mène droit au sommet. Elle ne paraît pas présenter de difficulté. Les seuls véritables obstacles, maintenant, sont le manque d'oxygène et le vent.

Herzog s'adresse à Ang Tharkey.

— Demain, nous atteindrons le sommet. Viens-tu avec nous ?

Le chef des Sherpas apprécie cette proposition. Le succès d'une expédition dépend pour une bonne part des porteurs, mais on les oublie trop souvent au moment décisif. Néanmoins, il refuse l'offre :

— Trop de froid. Mes pieds sont engourdis. Il faut redescendre(18).

— Alors, dépêchez-vous pendant qu'il fait encore jour.

Ang Tharkey insiste :

— Il faut redescendre.

Mais le sahib le rassure :

— Ne t'inquiète pas pour nous, tout ira bien.

Les deux hommes regardent les Sherpas s'éloigner avant de s'engouffrer dans la tente.

Ils ne dorment pas : l'altitude, l'excitation... Et surtout la tempête, qui s'est levée à la tombée de la nuit, sans signes avant-coureurs. Ils se cramponnent aux mâts de la tente pour empêcher les rafales de les abattre, s'arc-boutent pour repousser la neige qui déforme la toile. Au matin, quand le vent se calme, ils sont harassés. Mais ils ne peuvent s'offrir le luxe d'une journée de repos.

Le ciel est dégagé, les crampons mordent bien sur la neige dure que la tempête a balayée : il faut saisir l'occasion.

À peine six cents mètres de dénivelé séparent le camp du sommet. Dans les Alpes, ce serait l'affaire de deux heures, tout au plus. Mais à cette altitude... Chaque pas semble devoir être le dernier. À mi-pente, Lachenal s'alarme :

— Ang Tharkey avait raison. Je ne sens plus mes pieds...

Herzog poursuit, sans tenir compte des craintes exprimées par Lachenal. Celui-ci insiste :

— Si je m'arrête ici, qu'est-ce que tu fais ?

— Je continue, répond Herzog.

Lachenal est guide professionnel ; et un guide n'abandonne pas son compagnon de cordée.

— Alors, je te suis, se résigne-t-il.

Ils marchent lentement, mais avec régularité. Ils ne parlent pas : aligner deux pensées cohérentes exige un effort de concentration dont ils ne se sentent plus capables. Herzog se laisse pénétrer par l'éblouissante beauté du paysage. Lachenal guette la moindre sensation dans ses orteils, obsédé par le souvenir de son ami, le guide

suisse Raymond Lambert, amputé à la suite de gelures.

Ils ont perdu la notion du temps. Pourtant la longue montée s'achève ; une crête ourlée de corniches, plus rien au-dessus d'eux, un horizon sans limites :

— Louis ! exulte Herzog. Nous y sommes ! Nous avons réussi !

Sous eux s'étale l'enchevêtrement des arêtes et des sommets, entre lesquels ils ont si longtemps erré à la recherche du Dhaulagiri.

— Ah ! s'exclame Herzog, extasié, les autres, s'ils savaient !

Le vent, comme s'il voulait balayer les intrus qui ont pénétré son domaine, redouble de fureur.

— Ne tramons pas ici, dit Lachenal.

— Une seconde, les photos...

De son sac, Herzog extrait un petit appareil, qu'il tend à son compagnon. Puis il fixe un drapeau français à la hampe de son piolet et le brandit. Ce cliché, il le sait, sera publié dans le monde entier. Pour cet ancien de la Résistance, il est primordial de donner à la France ce record si envié.

— Maintenant, on redescend, dit Lachenal, une fois la photo prise.

— Non, attends, c'est tout de même le CAF qui a organisé l'expédition !

Et Herzog remplace le drapeau tricolore par l'emblème du Club alpin français. Nouvelle photo.

— Bon, on y va, cette fois ?

— Encore une.

L'exaspération de Lachenal est à son comble quand il voit Herzog brandir le fanion de l'entreprise où il travaille.

— Quoi ! s'insurge-t-il. On fait de la réclame, maintenant ?

— La firme a largement participé au financement, rappelle Herzog, il est normal qu'elle bénéficie d'une retombée publicitaire.

Ces déploiements successifs de petits drapeaux mettent la patience de Lachenal à rude épreuve.

Il fait de plus en plus froid sur ce sommet éventé. Et une inquiétante barre de nuages noirs, apparue à l'horizon, fonce sur eux à une vitesse prodigieuse : la mousson arrive, avec deux jours d'avance sur les prévisions.

— Momo ! Il faut redescendre !

Herzog ne l'entend pas. Un sourire béat sur les lèvres, il savoure sa victoire. Il voudrait ne jamais quitter cet endroit. Alors Lachenal, sans plus attendre, s'élance sur la pente neigeuse.

À regret, Herzog le suit. Il est encore sous le coup de l'exaltation qui s'est emparée de lui au sommet. Il s'essouffle à tenter de rejoindre son compagnon. Au bout de quelques minutes, il pose son sac et, pour l'ouvrir, ôte ses gants. Comme dans un rêve, il les voit tomber au sol, glisser, s'éloigner de plus en plus vite. Il regarde son sac. Que voulait-

il y chercher ? Il ne le sait plus. Il ne songe même pas à en extraire la paire de chaussettes de secours dans lesquelles il pourrait protéger ses mains. Il remet le sac sur son dos et poursuit son chemin, sans soupçonner qu'il s'apparente désormais à une descente aux enfers.

Terray, comme il l'avait annoncé, est venu compléter le camp V accompagné de Rébuffat. L'arrivée soudaine des nuages surprend les deux guides, comme elle a surpris Herzog et Lachenal. De plus en plus anxieux, dans leur tente secouée par le vent, ils calculent le temps qu'il a fallu à leurs amis pour atteindre le sommet et redescendre.

— Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Ils devraient déjà être là...

— On ne peut même pas aller à leur rencontre, avec cette tempête on n'y voit rien !

Régulièrement, ils passent la tête par l'ouverture, lancent un cri. Soudain, de la grisaille surgit une silhouette : Herzog.

— Ça y est ! annonce-t-il, un sourire radieux sur le visage. On revient de l'Annapurna !

Terray tend la main pour le féliciter. Il blêmit en apercevant celle d'Herzog.

— Momo, tes doigts...

— C'est formidable ! Vous ne pouvez l'imaginer ! Demain, c'est votre tour !

Leur tour ? Avec cette crasse ? Et lui, se croit-il en état de redescendre seul ? Avec horreur, les deux guides se rendent compte qu'Herzog, dont le cerveau est mal oxygéné, a perdu toute conscience des réalités.

— Et Biscante(19) ? glapit Terray.

— Il ne va pas tarder. Il était juste devant moi.

Devant ? Fou d'inquiétude, Terray sort de la tente. Dans les hurlements du vent, il discerne un appel au secours. À travers la neige, il devine une silhouette, en contrebas, dangereusement engagée sur la pente instable. Il se précipite sans prendre la précaution de chausser ses crampons, rattrape son ami, le tire jusqu'à la tente.

— Lionel, je ne sens plus mes pieds, glapit Lachenal. Il faut descendre au camp de base ! Oudot me soignera !

Mais, dans cette tourmente, il serait suicidaire de quitter le camp.

— Ne t'inquiète pas, je m'en occupe.

Pour déchausser Lachenal, Terray doit couper le cuir gelé de ses souliers. Les pieds du guide sont deux blocs d'ivoire marbrés de traînées noires. Terray les frotte énergiquement. Avec une cordelette, il les fouette pour rétablir la circulation(20). Dans l'autre tente, Rébuffat fait subir le même traitement aux mains et aux pieds d'Herzog. Toute la nuit, les deux guides prodiguent ainsi leurs soins. Néanmoins ils savent que, malgré le mauvais temps, il faut rejoindre le médecin au plus vite.

Le matin venu, la tempête n'a guère faibli. Tant pis, l'urgence commande, on prend le risque. Rébuffat habille Herzog, incapable de se servir de ses mains. Les pieds de Lachenal sont si enflés qu'ils n'entrent pas dans ses chaussures. Il ne peut pourtant pas marcher dans la neige en chaussettes, avec ses gelures !

— Tu vas mettre les miennes, annonce Terray.

Je fais deux ou trois pointures de plus que toi, elles devraient aller...

Lui-même enfle ses pieds dans les brodequins de Lachenal. Bien qu'ils aient été découpés, ils sont trop étroits. Ce sera un vrai supplice de marcher avec et, de plus, il court le risque d'avoir lui aussi les pieds gelés. Il se rassure en pensant que le camp IV est à moins d'une heure de descente. Là il trouvera d'autres souliers ; au pire, il attendra qu'on lui en remonte, tandis que Couzy le relaira pour accompagner le blessé. Vite, il fourre son duvet dans son sac. Comme il se prépare à démonter la tente, Lachenal l'apostrophe :

— Qu'est-ce que tu fabriques, on n'a pas le temps !

Terray jette un regard préoccupé à la toile. Son instinct de montagnard répugne à abandonner un matériel de survie. Mais Biscante a raison : pour les deux blessés, chaque minute compte. Déjà Rébuffat ouvre la voie pour Herzog, auquel il s'est encordé.

— D'accord, allons-y ! cède Terray en tendant une corde à son compagnon.

Celui-ci refuse :

— Le terrain est trop instable. Si l'un de nous deux glisse, il entraînera l'autre.

La neige de la nuit, dans laquelle les quatre hommes s'enfoncent parfois jusqu'à la poitrine, a comblé la trace qui relie les deux camps. Elle continue d'ailleurs de tomber en volutes tourbillonnantes qui leur masquent le paysage. Moins d'une heure... Oui, à condition de ne pas avoir à brasser une telle épaisseur de neige. Et surtout, à condition de ne pas s'égarer, quand tous leurs repères sont effacés. Ils crient dans l'espoir d'être entendus par Schatz et Couzy. Mais le vent couvre leurs appels.

Le temps passe, et ils ne distinguent toujours pas les tentes.

— Ce n'est pas la peine de s'entêter, dit Lachenal. On n'y voit rien. Creusons un trou dans la neige et attendons une accalmie.

Dans de telles circonstances, c'est en effet l'attitude la plus raisonnable. Pourtant Terray ne peut s'y résoudre.

— Le camp est tout près ! réplique-t-il, cherchant, par sa conviction, à forcer le destin.

Mais sa ténacité n'est pas récompensée : ils errent toute la journée sur la pente, tenaillés par la crainte de dépasser le camp IV et de s'engager trop bas. Le soir tombant, il faut bien se résigner à bivouaquer. À peine Rébuffat et Terray ont-ils commencé à creuser un

abri que Lachenal, dans un cri, disparaît, précipité dans une crevasse par la rupture d'un pont de neige.

— Biscante ! hurle Terray en se penchant sur le trou.

— Ça va bien, amenez-vous ! lui répond calmement Lachenal.

Cet accident se révèle une chance pour eux : la crevasse, profonde de cinq à six mètres, assez vaste pour accueillir quatre hommes, leur épargne un travail épuisant.

Avec soulagement, Terray se déchausse et plonge dans son sac de couchage. C'est alors qu'il s'aperçoit qu'il est le seul à avoir pris la précaution d'en emporter un : pour ne pas se charger, ses compagnons, convaincus de rejoindre rapidement le camp IV, ont abandonné tout leur matériel.

— C'est bon, soupire-t-il, on va s'arranger.

En se contorsionnant, Lachenal et Herzog enfoncent leurs jambes dans le duvet de Terray, tandis que Rébuffat plonge les siennes dans son sac à dos. Comme la veille, une partie de la nuit est occupée en massages pour tenter de rétablir la circulation dans les membres gelés. Recroquevillés les uns contre les autres, ils guettent impatiemment la lueur qui annoncera le jour.

Soudain, une masse de neige poudreuse envahit leur abri : une avalanche a balayé la pente, heureusement insuffisante pour boucher l'accès de leur refuge. À quatre pattes, pendant que les autres fouillent la neige pour récupérer chaussures et matériels, Rébuffat remonte vers la surface.

— Quel temps fait-il ? s'inquiète Terray.

— On n'y voit rien.

Terray le rejoint pour faire le même constat :

— C'est encore plus bouché qu'hier !

Cependant, Lachenal, qui les suit, exulte :

— Il fait beau ! C'est formidable, il fait beau !

Terray se retourne vers lui, inquiet : perdrait-il la tête comme Herzog ? Les traits de Lachenal disparaissent derrière un brouillard laiteux. Alors Terray comprend : Rébuffat et lui ont perdu la vue. Hier, pour chercher le chemin, ils ont ôté leurs lunettes, empiâtrées par les flocons. Même par temps couvert, ce geste est dangereux en altitude, où les rayons ultraviolets provoquent des troubles visuels allant jusqu'à la cécité temporaire.

— J'aperçois le camp de base, tout en bas ! s'écrie Lachenal.

Il est le seul à le voir. Herzog, même s'il est moins atteint que les deux guides, n'a plus assez d'acuité pour distinguer les minuscules taches de couleurs qui ponctuent la roche, mille mètres plus bas. Certain que leurs camarades se relaient aux jumelles pour surveiller le sommet, Lachenal agite les bras, tout en poussant de grands cris. Il est improbable que sa voix porte à une telle distance, mais sait-on

jamais ? En montagne, il se produit parfois de curieux phénomènes d'acoustique. Bientôt, ses compagnons l'imitent.

— Oh oh ?

La voix qui leur répond ne vient pas du bas, mais de quelques dizaines de mètres. Un écho ? Non ! Schatz apparaît au détour d'un sérac. Ainsi, leur inconfortable abri de la nuit n'était situé qu'à quelques mètres du camp IV !

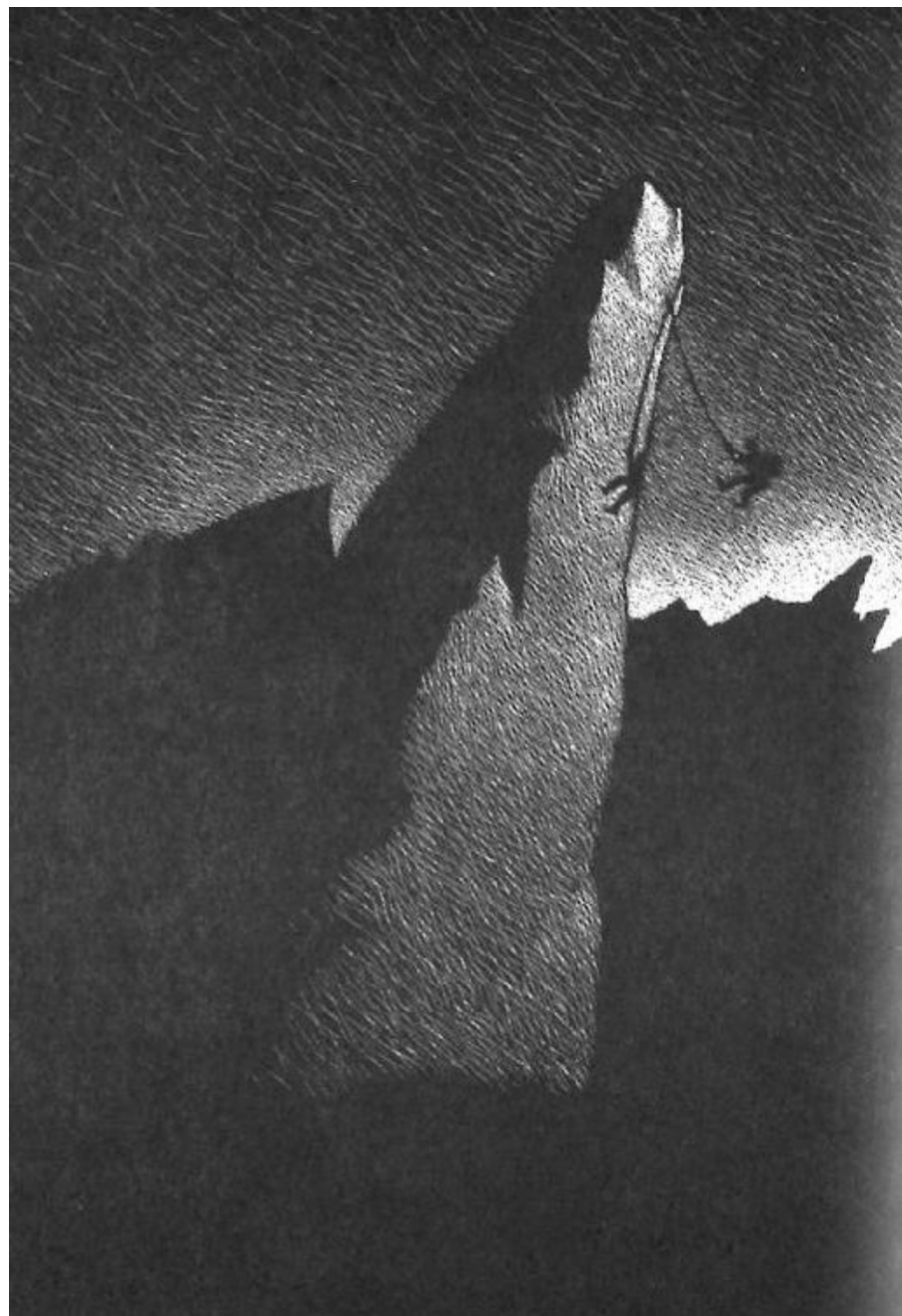
Ils sont sauvés !

Pour autant, leurs épreuves ne sont pas terminées. Pris en charge par les Sherpas, les quatre hommes regagneront péniblement la vallée. Là, sous une pluie battante qui gonfle les torrents et inonde routes et chemins, ils mettront plus d'un mois à atteindre l'aéroport. Les soins dispensés par Oudot n'éviteront pas aux deux vainqueurs de l'Annapurna de perdre leurs orteils, et à Herzog d'être amputé de tous ses doigts.

Herzog a rempli sa mission. Partout dans le monde paraîtra la photo prise au sommet de l'Annapurna, qui le représente brandissant les trois couleurs de la France au manche de son piolet. À aucun moment il n'exprimera de regrets pour le prix dont il dut payer sa victoire. Lachenal, en revanche, ne se consolera jamais d'avoir perdu la sensibilité et l'agilité qui lui valaient la réputation d'être un véritable magicien du rocher. Rébuffat continuera, par ses livres et par ses films, à faire partager son amour de la montagne ; mais il gardera de l'aventure une secrète amertume.

De toute l'équipe, seul Terray repartira en expédition lointaine.





XI

LE PILIER

BEAUCOUP DE MONTAGNES sont belles, vues sous un certain angle. Rares sont celles qui, comme les Drus, gigantesque obélisque planté en avant-poste de l'aiguille Verte, dans le massif du Mont-Blanc, le sont sur toutes leurs faces. Ces montagnes parfaites incitent à rechercher la voie parfaite, c'est-à-dire l'itinéraire le plus direct, le plus élégant possible, de la base au sommet. En général, c'est aussi le plus difficile.

Dans le cas des Drus, cette voie de rêve est sans conteste le pilier sud-ouest, un éperon vertical sur une hauteur de 600 mètres. Lorsque, au cours de l'été 1955, Walter Bonatti entreprend cette escalade, chacun s'accorde à la juger impossible. Or, non seulement Bonatti a décidé de tenter l'aventure, mais encore il compte l'effectuer en solitaire.

Folie ? Bien sûr. Mais il a besoin de cette folie pour échapper au doute, se réconcilier avec lui-même, guérir les blessures de son cœur. Un mal le ronge depuis un an, depuis qu'il est revenu de l'Himalaya en ayant perdu toute foi en l'homme.

À vingt-quatre ans, le guide Walter Bonatti était le plus jeune membre de l'expédition partie à la conquête du K2, le sommet himalayen qui, avec ses 8 816 mètres d'altitude, est le plus élevé après l'Everest. Le plan dressé pour l'ascension prévoyait l'installation de huit camps entre la base et le sommet. Mais, lorsque Achille Compagnoni, Lino Lacedelli, Pino Gallotti et lui-même eurent dressé le dernier, il apparut que la cime était encore très éloignée.

— Avec cette neige molle qui nous ralentit, nous ne l'atteindrons jamais en une seule étape, constata Achille Compagnoni. Surtout sans oxygène.

Lino Lacedelli se tourna vers Walter Bonatti :

— Achille et moi, nous allons établir un neuvième camp, dit-il. Pendant ce temps, descends avec Pino chercher deux appareils à oxygène.

Parvenu au camp VII, Pino Gallotti, éreinté, se sentit incapable

d'entreprendre les six heures d'ascension nécessaires pour remonter au-delà du camp VIII. Walter Bonatti repartit donc en compagnie de Mahdi, un porteur pakistanais.

Hisser, à plus de 8 000 mètres d'altitude, la lourde charge que représentent les bouteilles métalliques contenant l'oxygène sous pression représente une souffrance de tous les instants. À chaque pas, Bonatti levait la tête vers la barre rocheuse à l'abri de laquelle Lacedelli lui avait dit vouloir installer le camp IX. Mais quand il l'atteignit, il eut la désagréable surprise de ne pas trouver la tente. Un moment, il redouta l'accident.

— Lino ! Achille ? appela-t-il, inquiet. Où êtes-vous ?

Une réponse lui parvint enfin. Compagnoni et Lacedelli avaient seulement avancé davantage que prévu. Pour les deux hommes écrasés par leur fardeau, ce n'était pas une bonne nouvelle : il leur fallait prolonger leur supplice. Cependant, Bonatti comprenait que ses compagnons aient voulu s'élever le plus possible pour réduire l'effort final.

— Suivez la trace ! cria encore Compagnoni.

La trace ? Quelle trace ? En redoublant d'attention, Walter distingua un vague cheminement, presque effacé sous la neige brassée par le vent.

— Encore un peu de courage, dit-il à Mahdi.

— Il est tard, constata le porteur en montrant le soleil, dont le bord inférieur touchait l'horizon.

— Raison de plus pour se dépêcher !

Malheureusement les empreintes disparurent bientôt, tandis que l'obscurité gagnait. Walter sortit une torche électrique de sa poche. Mais il eut beau s'escrimer sur l'interrupteur, la secouer dans tous les sens, elle refusa de s'allumer.

— Lino ! Achille ?

Sans lumière, il ne pouvait ni trouver le camp IX, ni redescendre au VIII. Si les deux autres ne venaient pas à leur rencontre, ils étaient perdus ! Mahdi commençait à présenter des signes de nervosité inquiétants. Le manque d'oxygène brouille le jugement, et la panique, à cette altitude, conduit vite à la folie.

— Lino ! Achille ? Répondez !

Enfin, une voix :

— Tu as l'oxygène ?

— Oui. Où êtes-vous ?

— Pose-le et redescends ! On viendra le chercher demain matin.

Redescendre ? Impossible, dans la nuit noire ! Le vent soufflait en tempête sur l'arête effilée où ils se trouvaient, compromettant leur équilibre.

— Je ne peux pas, nous sommes morts si vous ne venez pas nous

chercher !

Il y eut un moment de silence. Puis cette réponse, terrible :

— Tu ne voudrais tout de même pas qu'on reste dehors toute la nuit à se geler pour toi ?

Walter eut beau supplier – « Lino ! Montrez-vous ! J'ai besoin de lumière ! » –, il n'obtint plus aucune réponse, sinon le hurlement du vent. Force-lui fut de bivouaquer avec Mahdi sur une banquette qu'il creusa lui-même dans la glace avec son piolet, à plus de 8 100 mètres d'altitude, sans tente, sans nourriture ni boisson, alors que le thermomètre marquait -30 °C. Une nuit de cauchemar à lutter contre le gel, contre la folie de Mahdi qui, pris d'accès de fureur, manqua de se précipiter à plusieurs reprises dans le vide, contre la tentation d'utiliser pour eux-mêmes cet oxygène qu'ils avaient eu tant de peine à acheminer jusqu'ici et sans lequel l'expédition échouerait.

Le lendemain, tandis que Bonatti et Mahdi se traînaient vers le camp VII, Compagnoni et Lacedelli, après avoir récupéré l'oxygène, atteignaient le sommet.

Le porteur retrouva l'esprit, mais on dut amputer ses pieds, gelés. Bonatti, lui, ne comprendra jamais comment il a survécu, intact, à cette terrible nuit.

Depuis, des questions hantent son esprit : quel démon a poussé ses compagnons, guides comme lui, à l'abandonner ? Leur jugement était-il brouillé par le manque d'oxygène ? Redoutaient-ils que, en meilleure forme, il les devance ? Il ne le saura jamais. Mais comment oublier la dernière phrase qu'ils avaient opposée à son appel au secours ?

Si seulement il avait pu en parler, faire part de ses doutes... Il ne supporte plus de se taire. Car on lui a imposé le silence : pas question de jeter une ombre sur ce succès éclatant de l'alpinisme italien !

Depuis son retour d'Asie, Bonatti est sujet à des crises d'angoisse et fuit la société des hommes. Seule la montagne peut l'arracher à son obsession. Tel est l'état d'esprit dans lequel il a conçu le projet de la plus formidable tentative d'escalade en solitaire.

L'expédition commence mal. D'abord, il se blesse un doigt pendant l'approche, avant même d'entamer l'ascension. Puis une corde coincée dans le couloir qu'il emprunte pour se rendre au pied des Drus le retarde. Enfin, il y a ce malencontreux piton qui, dans son sac, crève son bidon d'alcool à brûler : désormais, la moitié de ses vivres est gâtée et il ne pourra pas utiliser son réchaud pendant les bivouacs.

Va-t-il renoncer ? La météo est trop bonne, ce serait dommage de laisser passer l'occasion. Tant pis, il se rationnera. Il se hâte de gagner la base du pilier et entame l'escalade.

Quand il s'est élevé d'une quarantaine de mètres, il plante un piton,

s'assure, redescend récupérer les pitons intermédiaires, remonte, hisse son sac... Il doit donc parcourir chaque longueur de corde deux fois à la montée et une fois en descente, voire davantage si le sac, comme c'est souvent le cas, se coince. Aussi sa progression est-elle lente. Toutefois, elle est régulière et le soir il atteint la première vraie difficulté : un gendarme de granit dont la forme rappelle vaguement celle d'un lézard. C'est là, sur une vire qu'il débarrasse de sa neige, qu'il passe sa première nuit en paroi.

Le lendemain, Bonatti se lance dans l'ascension du Lézard, ponctuée de nombreux surplombs. Pas question de s'arrêter avant d'avoir franchi l'obstacle, même pour manger un morceau. Il fait chaud. Pour se désaltérer, il mâche un peu de neige, recueillie dans des fissures du rocher.

Voici le Lézard franchi. Cela lui a pris la plus grande partie de la seconde journée d'escalade. Un balcon, chauffé par le soleil, l'accueille pour un instant de repos. Après un tel effort, pourquoi ne pas s'offrir une des deux boîtes de bière qu'il a apportées ? Avec la pointe de son marteau à glace, il perce un trou dans le couvercle. La bière, agitée et chauffée dans le sac, jaillit comme un geyser. Le voilà proprement arrosé, toujours assoiffé et furieux ! Mais après tout, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même !

Le balcon lui paraît un bon endroit pour un bivouac. Cependant, puisqu'il reste quelques heures de clarté, pourquoi ne pas en profiter pour commencer à équiper la voie, au-dessus de lui ?

À peine a-t-il escaladé trente mètres qu'un orage éclate, brutal, inattendu. Le temps de redescendre sur le balcon et de se précipiter dans son sac de bivouac, Bonatti est trempé. Quand l'averse s'apaise, il est trop tard pour reprendre sa tâche. Il s'installe le mieux possible pour la nuit.

Le lendemain matin, il s'attaque au passage le plus délicat : une grande dalle de granit rougie par le minerai de fer, aux prises rares et peu saillantes. Ses mains sont tellement écorchées qu'elles laissent sur le rocher une trace sanglante. Dans les passages difficiles, quand il hésite sur la conduite à tenir, il se surprend à parler seul, et même à s'adresser à son sac. Étrange compagnon de cordée ! Bonatti doit se l'avouer, il souffre de la solitude. Pourtant, il l'a voulue. Compter sur soi, sur soi seul...

— Toi, au moins, tu ne m'abandonneras pas, dit-il à son sac.

Le soir le surprend au milieu des Plaques Rouges. Par chance, il trouve une vire assez large pour s'asseoir. Il a tout juste le temps de s'animer avant de s'endormir d'un coup.

La première sensation qu'il éprouve en s'éveillant le lendemain est la douleur. Douleur dans ses muscles raidis par sa position inconfortable. Douleur, surtout, dans ses doigts écorchés. Leur enflure est telle qu'il

doit les remuer longtemps avant de récupérer un peu de souplesse. Il en a bien besoin, pour attaquer les surplombs qui lui barrent la route. Il tente de contourner l'obstacle en suivant une fissure dans laquelle il peut enfoncer quelques pitons. Mais au bout d'une vingtaine de mètres elle s'élargit : impossible de continuer à pitonner. Il n'a pas d'autre solution que de rebrousser chemin.

C'est alors que, redescendu à hauteur de la vire où il a passé la nuit, il aperçoit, sur la droite, une autre fissure qui conduit à un passage de rochers faciles débouchant au-dessus des surplombs. Comment y accéder ? Une dalle entièrement lisse l'en sépare.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande-t-il à son sac. Je prends le risque d'un pendule ?

Comme son interlocuteur ne le dissuade pas, il monte quelques mètres, plante un piton, y accroche sa corde puis, pendu à celle-ci, lui imprime un mouvement de balancier de façon à se déplacer horizontalement. En répétant la manœuvre, il franchit une quarantaine de mètres et se retrouve sur un petit gradin, en plein milieu de la paroi. Et là, il éprouve un choc. Entre lui et la fissure s'étend une dépression infranchissable.

Une illusion d'optique la lui avait cachée.

C'est le piège absolu. Monter ? Pas la moindre prise. Descendre en rappel ? La paroi n'offre aucun refuge.

Pendant une heure, Walter, paralysé, agrippé à un piton, contemple la fissure si proche, pourtant inaccessible. Puis l'instinct reprend le dessus. Cette formidable volonté de survivre, qui l'a sauvé sur le K2, lui interdit de désespérer. À force d'examiner chaque centimètre carré de la paroi, il finit par remarquer, à proximité de la fissure, une écaille de granit. S'il pouvait coincer une corde dans l'étroit interstice qui la sépare de la paroi...

Il tire une corde en soie de son sac, improvise un grappin avec quelques pitons et le lance sur l'écaille. À la dixième tentative, la corde semble bien accrochée. Il jette un regard furtif vers l'abîme. Si le mouvement fait riper la corde, ou si le granit casse... Mais il n'a pas le choix. Cœur battant, il se laisse glisser dans le vide. Ouf ! L'ancrage tient. Il se hisse à la force des poignets. Un rétablissement, et il prend pied sur la fragile saillie. Quelques pas, et le voilà au pied de la fissure si convoitée. Et là...

Nouvelle déconvenue : ce qu'il prenait pour une fissure est en réalité une veine de quartz ; pas moyen d'y enfoncer le moindre piton. De nouveau, le désespoir le submerge. Mais cela ne dure pas. Avec une sorte de rage, il entreprend de grimper sans assurance le long de la veine, trouvant des appuis hasardeux. Ce cheminement audacieux finit par déboucher au-dessus des redoutables surplombs.

La suite de l'ascension est plus facile. La nuit venue, il trouve même

une petite terrasse confortable où il s'installe pour un dernier bivouac.

À l'aube du sixième jour, la mise en route est encore plus pénible que la veille. Ses doigts refusent complètement de se plier. Tandis qu'il s'efforce de les ranimer, il entend un appel, dans la voie normale. Il reconnaît Paolo Ceresa, son ami qui l'a accompagné jusqu'au pied des Drus. Inquiet de ne pas le voir revenir, celui-ci s'est porté à sa rencontre. Deux hommes l'accompagnent. D'après les bribes qui lui parviennent, il s'agit de Français. Les larmes lui montent aux yeux. Comme il est bon d'entendre des voix humaines ! En route ! Les plus grosses difficultés sont franchies, il devrait arriver au sommet aujourd'hui.

Bientôt, la pente s'infléchit. Désormais, il a beaucoup de mal à hisser son sac qui frotte sur la roche. À midi, comme il ne lui reste qu'une centaine de mètres à grimper, il décide de se débarrasser d'un maximum de poids. Au dernier moment, pourtant, il remet dans le sac pitons et étriers. Heureuse prémonition, car le Dru lui oppose une dernière résistance : au-delà de la brèche qui sépare le pilier du sommet se dresse une paroi surplombante qu'il met quatre heures à surmonter.

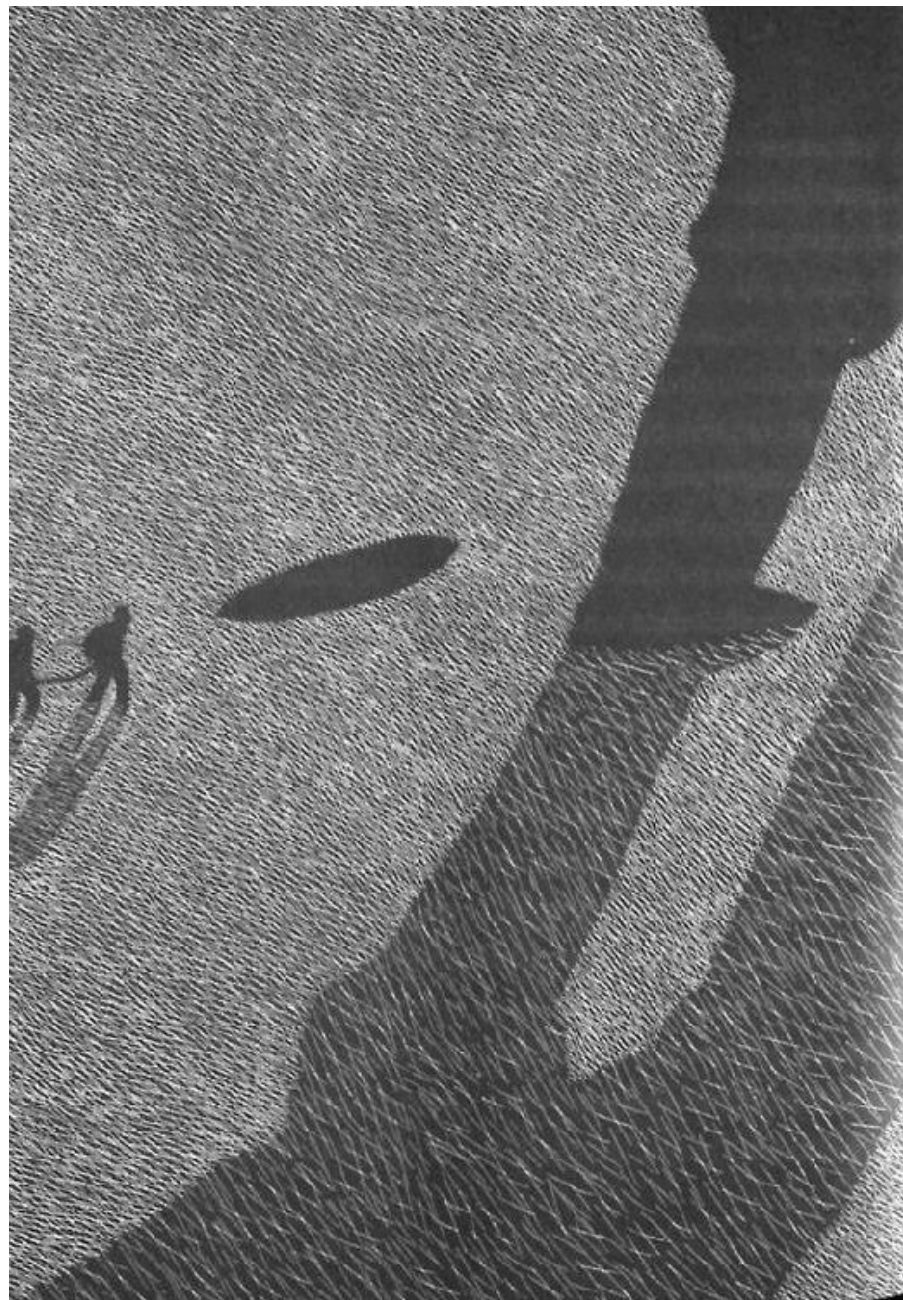
Enfin, en ce 29 juillet 1955, à 16 heures 37, il se dresse au sommet où l'attend Paolo. Les deux Français se présentent. L'un d'eux est Lucien Bérardini qui, trois ans auparavant, avait ouvert une voie dans la face ouest des Drus.

— Quand Ceresa nous a parlé de son intention de te rejoindre, nous avons demandé à l'accompagner, pour donner un coup de main en cas de difficulté.

Bonatti sourit, ému. Il est exténué. Il faut lui bander les mains. Mais il éprouve une grande paix intérieure. Pour la première fois depuis son retour d'Asie, il est pressé de redescendre dans la vallée pour y retrouver la compagnie de ses semblables.

Désormais, l'éperon sud-ouest des Drus s'appelle le pilier Bonatti. D'autres, instruits par son expérience, aidés par l'évolution du matériel, l'ont escaladé bien plus rapidement. Mais nul ne conteste que la première de Bonatti en solitaire demeure l'un des plus grands exploits de l'alpinisme.





XII

NOËL BLANC

25 DÉCEMBRE 1956. Sur le glacier du Géant, dans le massif du Mont-Blanc, le ciel est clément, à peine voilé par quelques bancs de brume. L'endroit n'est guère fréquenté l'hiver. Aussi Walter Bonatti est-il intrigué de voir deux jeunes hommes marcher dans sa direction. Sans doute veulent-ils rejoindre le téléphérique de l'aiguille du Midi pour redescendre dans la vallée de Chamonix. Arrivés à sa hauteur, ils se présentent :

— Jean Vincendon, aspirant guide.

— François Henry.

— Moi, c'est Bonatti. Et voici mon ami Silvano Gheser. D'où venez-vous ?

— Du refuge de la Fourche. Nous voulions répéter la traversée hivernale du massif par l'éperon de la Brenva, dont Couzy et Vialatte ont réalisé la première en février dernier. Mais j'ai aperçu des nuages à l'horizon et j'ai préféré abandonner. Et vous, si ce n'est pas indiscret ?

— Nous rejoignons précisément le refuge que vous venez de quitter. Demain matin, nous tentons la Poire.

Vincendon apprécie en amateur éclairé : la Poire, un des plus beaux piliers du versant italien du mont Blanc, n'a jamais été escaladée en cette saison. Dans le même temps, devant la sérénité du guide italien, il se demande s'il ne s'est pas inquiété trop vite pour quelques nuages. Bonatti confirme ce point de vue : selon lui, ils ont deux, peut-être trois jours de beau devant eux. Allons, c'est décidé, ils remonteront de conserve au refuge. Pour le Français Vincendon et son ami belge Henry, peut-on rêver meilleure façon de passer le réveillon de Noël qu'en haute montagne et en compagnie de l'alpiniste le plus prestigieux du moment ?

La soirée est à la hauteur de leurs espérances. Les quatre hommes sympathisent, au point que l'italien propose aux « Français » de se joindre à lui pour la première hivernale de la Poire. Vincendon n'en espérait pas tant.

Au moment du départ, pourtant, il se ravise :

— La Poire, j'ai peur que ce soit trop fort pour nous, reconnaît-il. L'éperon de la Brenva nous suffira.

— Je n'insiste pas ; en montagne, il faut savoir rester modeste, approuve Bonatti. Au moins, faisons le début du chemin ensemble, jusqu'au pied de la Brenva.

Le jour ne se lèvera pas avant plusieurs heures. Dans le ciel les étoiles scintillent de tous leurs feux : pas une nuée. Le pinceau des lampes frontales danse sur la neige dans laquelle les crampons s'enfoncent en craquant. Ils marchent en silence. Pas besoin de se parler pour se sentir bien. En cette matinée de Noël, ils ont l'impression de recevoir le plus magnifique cadeau dont on puisse rêver.

Lorsque les deux itinéraires divergent, les cordées se souhaitent bonne chance en se promettant de se revoir en bas.

Peu après que Bonatti et Gheser ont entamé l'ascension de la Poire, le vent se met à souffler en rafales. Guère habitué aux conditions extrêmes de l'hiver, Silvano éprouve beaucoup de peine à suivre Bonatti. La cordée n'avance pas vite. Le guide fait un rapide calcul. À cette allure, ils ne seront pas assez haut quand le soleil réchauffera la paroi, provoquant la chute de paquets de neige, voire de rochers. La prudence commande de renoncer.

À 8 heures 30, les Italiens abandonnent.

— Et si on rejoignait nos camarades de cette nuit ? propose Bonatti. En traversant en oblique, nous les rattraperons à mi-pente. Nous franchirons le col de la Brenva avec eux et on redescendra par le versant français.

Silvano acquiesce : quitte à renoncer à la première, autant s'accorder le plaisir d'une belle course.

Arrivé sur l'éperon de la Brenva, Bonatti constate, surpris, que Vincendon et Henry ne l'ont pas précédé ; au contraire, il les aperçoit en contrebas. Pourtant, ils ne paraissent pas en difficulté. Simplement, ils sont lents. Beaucoup trop lents. Peut-être se sont-ils exagérément chargés. La veille au soir, il a même taquiné Vincendon parce que celui-ci, dans sa prudence, emportait un matériel digne d'une expédition himalayenne.

— Commençons à monter, décide Bonatti. Ils finiront bien par nous rattraper.

Vers 14 heures, les Italiens s'accordent une halte pour grignoter un peu de sucre et de noix. Ils patientent près d'une heure, sans que les « Français » les rejoignent. Gheser, insuffisamment couvert, grelotte de tous ses membres.

— On ne peut plus les attendre, dit Bonatti. Le vent va nous geler sur place. D'ailleurs, j'aimerais passer la crête avant la nuit.

Très raide, la pente qui mène au col reliant le versant italien au côté français est couverte d'une glace si dure que les crampons n'y mordent pas. Bonatti doit y tailler des marches avec son piolet. C'est un travail long et difficile, d'autant que, pour faciliter la tâche des retardataires, il prend soin de ne pas trop les espacer : quand les jeunes gens arriveront, la nuit sera tombée ; la fatigue s'ajoutant à leur charge leur interdira de faire des grands pas. Derrière lui, Gheser, inactif, serre les dents, le corps torturé par le froid. Le thermomètre baisse de minute en minute, tandis que la vitesse du vent augmente. Plus inquiétant encore, le ciel s'est couvert en quelques instants. Déjà des flocons de neige fouettent leur visage. Jamais, depuis qu'il fréquente la montagne, Bonatti n'a vu un changement de temps aussi rapide. Redescendre ? Sous eux s'étend un véritable labyrinthe de crevasses. Inutile de songer à le traverser dans la tourmente.

— Nous n'avons pas le choix, il faut sortir par le haut ! annonce Bonatti en redoublant d'énergie.

Malgré ses efforts, une centaine de mètres de dénivelé les sépare encore du col quand la nuit les recouvre. Continuer à la lueur des lampes ? Gheser est à bout de résistance. Bonatti cherche un trou dans les séracs, qui les protégera du vent.

À peine sont-ils installés qu'il entend un appel : les Français ! Profitant des marches qu'il a taillées, ils ont réduit l'écart.

— On peut monter ? demande Vincendon.

— Notre abri est tout juste suffisant pour deux. Essayez de trouver quelque chose !

Vincendon et Henry se réfugient dans une sorte d'igloo naturel. Commence pour tous un bivouac particulièrement éprouvant, qui dure quatorze heures. Dès que l'obscurité se dissipe, Bonatti noue ensemble deux cordes de quarante mètres et se laisse glisser en contrebas, pour aider les Français à remonter. Désormais, les quatre hommes ne forment plus qu'une seule cordée. La tourmente fait rage ; à peine se distinguent-ils les uns les autres. En tête, Bonatti lutte pendant des heures contre le vent, la glace, et surtout cette blancheur omniprésente qui le prive du moindre repère. Vers 15 heures, cependant, une saute de vent déchire les nuages. Par la trouée, ils aperçoivent sur leur gauche le sommet du mont Blanc et réalisent qu'ils ont franchi le col : malgré la tempête, Bonatti, se fiant à son seul instinct, les a conduits sur le chemin exact. Sans prêter l'oreille aux compliments de ses compagnons, l'italien entame la descente vers les Grands-Mulets. Mais, au bout d'une centaine de mètres, il s'arrête. Vincendon a compris ce qui le préoccupe :

— La neige est trop instable. On va provoquer une avalanche.

— Tant pis pour les Grands-Mulets, approuve Bonatti, remontons à Vallot.

Ancré sur un rognon rocheux de l'arête des Bosses, l'observatoire scientifique Vallot, simple abri de tôle ondulée, a sauvé plus d'un alpiniste en perdition surpris par le mauvais temps en altitude. Pour y parvenir, ils doivent remonter jusqu'au sommet du mont Blanc : cela représente 400 mètres de dénivelé. Dans l'état de fatigue où ils se trouvent, une telle perspective n'a rien de réjouissant. Cependant tous s'accordent à admettre qu'il s'agit de la solution la moins dangereuse.

Mais très rapidement, les jeunes gens ne parviennent plus à suivre le train que Bonatti impose à la cordée. Vincendon réclame une halte pour manger.

— Trop de vent, tranche Bonatti. Si on s'arrête, on ne repartira pas. Il fera nuit dans un peu plus de deux heures. On a tout juste le temps d'atteindre l'abri.

Vincendon ne veut rien entendre :

— Juste quelques minutes. Sans rien dans le ventre, on n'aura jamais la force d'aller au bout.

Bonatti réfléchit rapidement. Il se sent investi d'une responsabilité envers ses compagnons, moins aguerris. Mais surtout envers Silvano Gheser, qu'il a entraîné sur ces pentes. Celui-ci, qui apprécierait lui aussi un peu de repos, desserre déjà les bretelles de son sac, mais Bonatti l'en empêche. Détachant la corde qui le relie à Vincendon et Henri :

— D'accord, dit-il, si c'est votre choix. Nous, nous continuons. Ne tardez pas, je vais faire la trace, vous ne pouvez pas vous perdre. Arrivés là-haut, restez bien sur l'arête. Ça soufflera encore pire qu'ici, mais surtout ne descendez pas !

Les deux Italiens reprennent leur route. Silvano serre les dents, tiré par Bonatti jusqu'au sommet.

— Regarde, Silvano, on aperçoit le refuge. Maintenant, il n'y a qu'à se laisser descendre.

Ils atteignent la cabane Vallot à la nuit tombée. Il gèle à l'intérieur, et contrairement à ce qu'ils espéraient, il n'y a pas de vivres. Mais au moins, ils sont à l'abri du vent.

Avant de fermer la porte, Bonatti jette un dernier coup d'œil sur l'arête. Il fait trop sombre pour distinguer quoi que ce soit. Il crie : personne ne répond à son appel. Pour guider les retardataires, il pose une chandelle allumée à la fenêtre. Puis il va soigner Gheser, dont les pieds ont commencé à geler. Il les frotte avec de l'alcool à brûler pendant quatre heures pour tenter de rétablir la circulation. Mais la gelure est déjà profonde.

Silvano a besoin de soins urgents.

Le lendemain matin, l'arête, visible jusqu'au sommet, est désespérément vide. « Que faire ? se demande Bonatti. Remonter à la rencontre des Français ? Gheser est mal en point. Ses pieds sont enflés,

et ses doigts noircissent eux aussi. Ils n'ont pratiquement rien mangé depuis deux jours. Quand bien même il retrouverait Vincendon et Henry, que pourrait-il faire s'ils sont blessés, ou simplement trop épuisés pour avancer ? Plutôt que perdre un temps précieux, il vaut mieux descendre au plus vite alerter les secours. »

— Encorde-toi, nous partons ! décide-t-il.

La descente est harassante, dans une neige épaisse, sur un terrain dangereux. En fin d'après-midi, le sol se dérobe sous le poids de Bonatti. Gheser, contre toute attente, trouve l'énergie de le retenir en s'agrippant à la corde qui les relie l'un à l'autre. Mais il n'a pas la force de le hisser hors de la crevasse. Suspendu au-dessus de l'abîme, le guide doit s'en extraire seul. Cela lui prend deux heures : quand il revient à la surface, il fait nuit, et les deux hommes sont contraints à un nouveau bivouac dans un trou de neige. Le lendemain, 28 décembre, ils atteignent le refuge Gonnelle où, deux jours plus tard, ils sont rejoints par une caravane de secours.

— Il y a une cordée en perdition, signale Bonatti.

— On sait, on les a vus sur le Petit Plateau. Ainsi, négligeant le conseil de Bonatti, Vincendon a essayé de descendre par la voie la plus directe vers les Grands-Mulets. Mais le guide est rassuré. Puisque les jeunes gens sont localisés, pense-t-il, ils ne tarderont pas à être eux aussi récupérés.

Il se trompe.

En 1956, si l'organisation des secours en montagne est rodée pour les mois d'été, la situation est différente en hiver. Les deux alpinistes ont bien été repérés dès le 27 décembre. Mais depuis, dans la vallée, on se querelle sur le meilleur moyen de les secourir. Ni la Compagnie des guides, ni l'École de haute montagne, ni l'École nationale de ski alpin, où se recrutent d'ordinaire les sauveteurs bénévoles, ne sont enthousiastes à l'idée d'exposer une colonne de secours au risque d'une avalanche.

Le 28 décembre, le commandant Le Gall, de l'EHM, prend la direction de l'opération en misant tout sur l'utilisation des hélicoptères. L'armée prête deux appareils. Un premier passage permet de larguer des vivres, des médicaments et des couvertures aux deux alpinistes en détresse. Cependant, l'usage de l'hélicoptère pour le secours en montagne est encore peu pratiqué : les premières expériences remontent tout juste à deux années, et encore, elles ont été effectuées l'été, avec une météo favorable. De plus, les appareils disponibles à l'époque, conçus pour le transport de troupes, sont mal adaptés aux difficiles conditions du massif : lourds, peu maniables, ils ne peuvent se poser n'importe où. Sans compter que, dans ce cas précis, ils devront opérer à une altitude avoisinant 4 000 mètres, ce qui représente pour eux une limite rarement franchie. Ah ! si on

disposait d'une Alouette, ce modèle tout récent d'hélicoptère léger, dont le moteur à turbine est mieux indiqué en altitude. Mais le constructeur refuse de risquer l'un de ses rares appareils, encore presque à l'état de prototype, et surtout la vie de son pilote.

Le commandant Le Gall dresse un plan de bataille : un hélicoptère déposera une caravane de sauveteurs sur le dôme du Goûter, sommet dominant l'endroit où attendent les alpinistes en perdition, et dont la neige, tassée par le vent, devrait offrir une résistance suffisante. Le temps de descendre jusqu'aux victimes, de les remonter... L'opération exige au moins sept heures de beau temps. Dès que la météo annoncera une amélioration...

Sur la piste d'envol commence une longue attente. Malheureusement, l'éclaircie espérée ne se présente pas.

Le 29 décembre, quand le guide Lionel Terray, de retour de voyage, apprend la situation, il entre dans une violente colère. Comment ! on reste sans rien tenter, à guetter le beau temps, tandis que deux hommes subissent chaque nuit des températures avoisinant -30° ! Il ne conteste pas la validité du plan dressé par le commandant. Mais compte tenu de l'impossibilité de le mettre immédiatement en pratique, on aurait dû, en même temps, préparer une caravane terrestre ! Ses collègues de la Compagnie refusent :

— Ce n'est pas raisonnable, Lionel, il y a trop de neige. Sans parler du risque d'avalanche, tu ne passerais pas.

— Au moins, on peut monter jusqu'aux Grands-Mulets. On verra bien.

C'est ce qu'il fait, s'assurant le concours d'alpinistes amateurs, amis de Vincendon et Henry. Toutefois, le temps de préparer l'expédition, il ne peut démarrer que le 31 décembre. Ce même jour, profitant d'une légère amélioration des conditions météorologiques, un hélicoptère décolle. Outre le pilote et son assistant, il emporte deux guides. La journée est trop avancée pour mettre en œuvre le plan du commandant Le Gall. Tant pis, on va essayer de se poser à proximité des malheureux, ne serait-ce que pour vérifier qu'ils sont encore vivants.

L'appareil opère un premier passage au-dessus des deux hommes. Oui, on dirait qu'ils bougent. Le pilote approche doucement, tandis que les guides se préparent à sauter dès que les patins toucheront le sol. Soudain, un nuage opaque l'aveugle : la neige soulevée par le vent du rotor. Il faut décrocher ! Il remet les gaz à fond. Un choc terrible secoue l'appareil : une pale a touché la paroi. L'hélicoptère fait une embardée et s'écrase dans la neige, à quelques mètres de ceux qu'il était venu sauver.

Désormais, ce ne sont plus deux, mais six hommes qui risquent la mort. Le pilote et son mécanicien, en particulier, sont menacés : mal

équipés, traumatisés par la chute, projetés dans un univers qui leur est étranger, ils ne peuvent pas résister à un long séjour.

Un nouveau plan s'élabore dans la hâte : il faut profiter des quelques heures de jour qui restent pour déposer quatre hommes au sommet à l'aide du deuxième hélicoptère. Seulement, il n'est plus question de les évacuer dans la foulée : leur mission consistera à ramener les naufragés à l'abri Vallot. On viendra les chercher le lendemain, si le temps le permet. Sinon ? En prenant place dans l'appareil, le guide Gilbert Chappaz, qui a accepté la direction de l'opération, préfère ne pas envisager cette hypothèse.

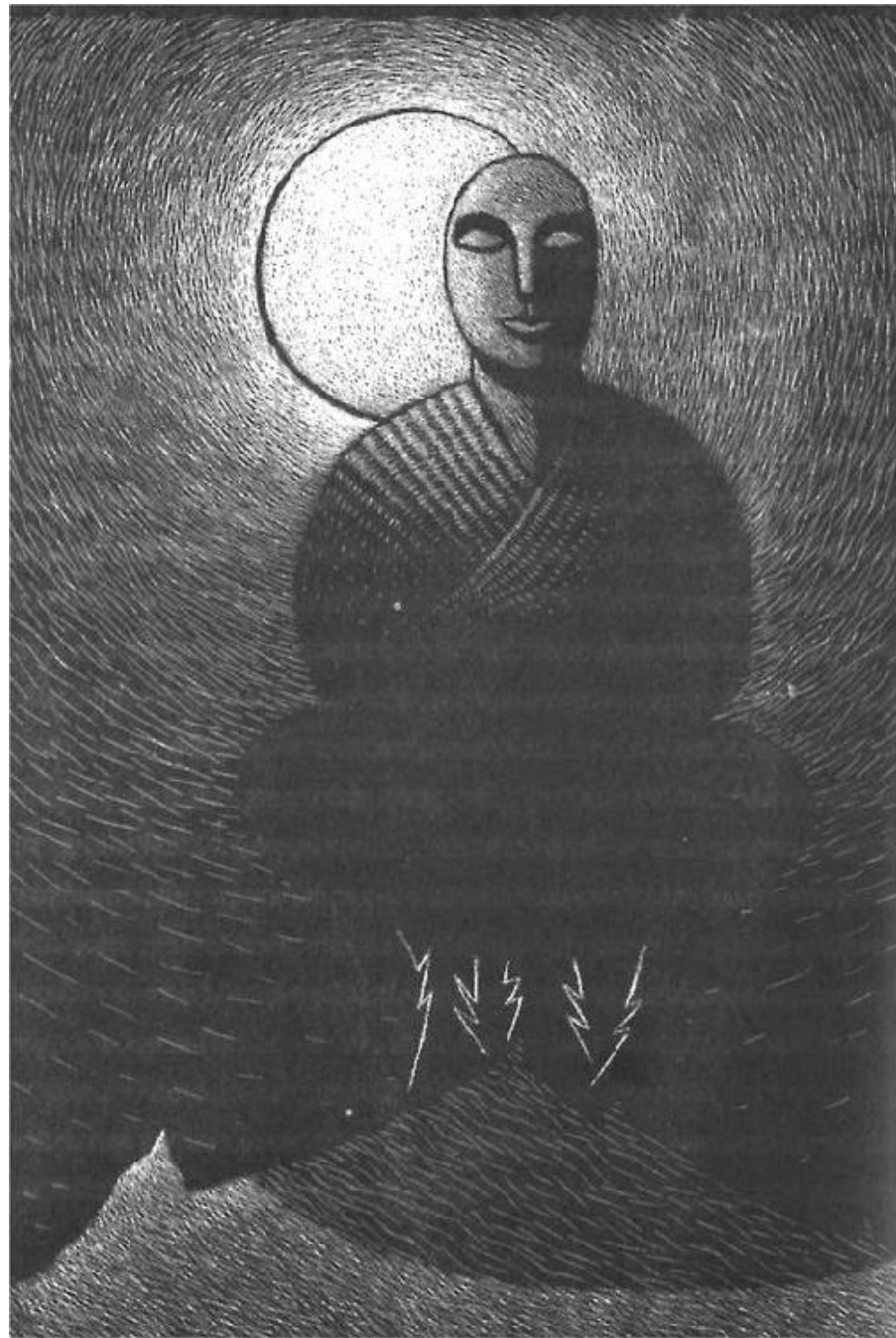
Il est 18 heures 30 quand l'équipe de secours rejoint le lieu de l'accident. Les six hommes ont trouvé refuge dans la carcasse de l'hélicoptère. Les pilotes sont très choqués. Vincendon et Henry souffrent de graves gelures aux membres et au visage. Mais ils sont vivants. Comment ont-ils résisté aussi longtemps à de telles conditions ? Bien sûr, ils sont incapables de se déplacer : il faudra les porter. Chappaz a reçu du commandant des ordres stricts : il doit d'abord assurer la sécurité des pilotes et des deux guides. Ensuite, s'il le peut, il reviendra chercher les alpinistes. On assoit les deux malheureux l'un contre l'autre, à l'abri de duvets sans doute inutiles. On voudrait leur laisser de la nourriture à portée de main, mais la paralysie de leurs bras gelés ne leur permettrait pas de l'attraper. On promet de revenir dès que possible. Et c'est le long retour dans la nuit vers l'abri Vallot.

Le lendemain, le mauvais temps s'installe. Pour Vincendon et Henry, l'aventure est terminée. Jamais l'équipe Chappaz ne pourra redescendre vers eux, ni la cordée Terray, stoppée par la neige, les rejoindre par le bas. Guides et pilotes sont récupérés in extremis par une Alouette, enfin prêtée, et qui démontre à cette occasion sa maniabilité et son efficacité. Puis l'hiver se referme sur la montagne. Elle a gardé Jean Vincendon et François Henry.

Dans les colonnes des journaux, la polémique succède au suspens qui a tenu en haleine la France entière pendant plus d'une semaine. On dénonce pêle-mêle l'inconscience des alpinistes, le manque de coordination des secours, le choix des moyens employés... Puis une autre actualité accapare l'attention des lecteurs. Les noms de Vincendon et Henry disparaissent des colonnes des journaux.

Cependant, pour les professionnels de la montagne, l'« affaire Vincendon et Henry » n'est pas close. Une fois apaisées les passions et les discordes, on tire les leçons de cette tragédie. Deux ans après le drame de l'hiver 1956, les secours en montagne ont été complètement réorganisés, les rôles clairement définis, l'usage de l'hélicoptère léger testé et généralisé.





XIII

À GENOUX

POUR PRIER, on se met à genoux. Il est plus rare qu'on adopte cette posture pour défier un dieu. C'est pourtant ce qui arriva à Douglas Scott, quand il s'attaqua au Benth Brakk.

Comme la plupart des sommets himalayens, le Benth Brakk passe aux yeux de ceux qui habitent les vallées environnantes pour abriter une divinité. Celle-ci doit être particulièrement jalouse de sa tranquillité, car sa retraite, perchée à 7 285 mètres, demeure encore inviolée en cet été de 1977.

Ce n'est pas pour rien que les Européens l'appellent l'Ogre !

Pour atteindre la plus haute des trois pointes qui le couronnent, il faut escalader le pilier ouest, traverser une crête neigeuse et affronter trois cents mètres d'une paroi inexplorée. Ceci, dans des conditions météorologiques particulièrement rigoureuses et à une altitude où la rareté de l'oxygène prive le grimpeur d'une grande partie de sa force. Toutes les cordées qui se sont attaquées à ce problème ont échoué.

Alors, qu'est-ce qui donne tant de confiance aux six membres de cette nouvelle expédition britannique ? D'abord, Douglas Scott, Chris Bonington, Mo Anthoine, Nick Escourt, Clive Rowlands et Paul Braithwaite ont tous une grande expérience de l'Himalaya. Ensuite, ils ont mis au point une stratégie audacieuse. Renonçant à une expédition lourde, longue à monter, à la multiplication des navettes pour approvisionner les camps intermédiaires, ils ont décidé de réduire leur charge le plus possible pour aller vite ! Seuls quelques porteurs baltis(21) attendront au camp de base. Les grimpeurs se chargeront d'établir eux-mêmes les autres camps, tout le long d'un dénivelé de mille cinq cents mètres. Pour alléger leur fardeau, ils n'emporteront même pas de tente pour le camp V : ils creuseront une grotte dans la glace, au pied du pilier ouest.

Au début, la chance sourit aux six audacieux. Trois semaines consécutives de beau temps, voilà qui est exceptionnel dans la région ! Formant des cordées de deux, les grimpeurs attaquent le sommet par trois voies différentes. Puis les choses se gâtent. Braithwaite, blessé

par une chute de pierres, doit redescendre. Escourt, épuisé, préfère renoncer. Enfin, le vent se lève, annonciateur de mauvais temps. Mais les quatre autres approchent du but : le pilier ouest escaladé, l'arête franchie, il ne reste que les trois cents mètres de la pointe la plus élevée à grimper !

Ils n'hésitent pas longtemps : ils creusent un trou dans la neige de l'arête, au pied de la paroi.

Passer une nuit dans un gîte aussi précaire, à 7 000 mètres d'altitude, n'est pas à la portée de tout le monde. Mais Doug Scott est confiant : n'a-t-il pas, deux ans auparavant, campé sous le sommet même de l'Everest ? Seul motif d'inquiétude : à peine ont-ils aménagé leur abri que des flocons de neige commencent à voleter autour d'eux.

— Attendons de voir comment le temps évolue, propose Scott. Si cela ne s'aggrave pas trop, Chris et moi attaquerons à l'aube pour équiper la paroi et essayer d'atteindre le sommet. Vous nous rejoindrez ensuite.

Mo Anthoine et Clive Rowlands approuvent. Et puisque la décision est prise, on peut se détendre. Au menu de ce soir, émincé de veau et flocons de pomme réhydratés. Ce sont les dernières provisions : leur souci d'alléger les sacs l'a emporté sur la prudence.

Le lendemain matin, si le vent souffle et si le ciel est chargé, au moins la neige ne tombe plus : c'est dit, on y va !

Doug Scott prend la tête de la cordée. La glace bouche les rares fissures du rocher, rendu glissant par le givre. Le froid, le manque d'oxygène engourdissent les mains, affaiblissent les membres. Il faut négocier en douceur avec un rocher hostile. Cependant les deux hommes s'entêtent. À plusieurs reprises, seules d'audacieuses manœuvres de cordes leur permettent de continuer à s'élever. Ils sentent pourtant que la victoire ne peut plus leur échapper. Et, à 18 heures, ils débouchent au sommet.

Malgré leur joie, ils ne s'y attardent guère. Sous ces latitudes, la nuit vient tôt. Déjà, l'obscurité noie le pied de l'Ogre. Ils ont tout juste le temps de rejoindre leurs amis. Comme à la montée, Doug Scott passe le premier. Pour aller plus vite, il attache deux cordes bout à bout et se laisse glisser le long de la paroi. Il prend un peu de biais par rapport à la verticale afin d'atteindre un jeu de fissures repéré à la montée, et qui constituera un bon chemin de descente. Arrivé en bout de corde, il se penche pour fixer un étrier. Soudain, son pied dérape. Suspendu à la corde, il effectue un mouvement pendulaire qu'il ne contrôle pas. Un pilier rocheux s'approche avec une vitesse effrayante. Scott lève les pieds pour amortir le choc. Une douleur fulgurante déchire ses jambes.

En entendant le cri poussé par Doug, Chris dévale à son tour le rappel et rejoint son compagnon blessé.

— Mes chevilles ! Je ne peux plus m'appuyer sur les pieds.

Quelques mètres plus bas, Chris aperçoit une vire encombrée par la neige. C'est là qu'il faut descendre. Après ? On avisera. Tant bien que mal, il aide Doug à atteindre cet abri précaire, où on ne peut s'allonger, à peine s'asseoir.

Le premier soin de Chris est de planter deux pitons pour arrimer le blessé à la paroi et s'assurer lui-même. Puis, avec précaution, il retire les chaussures de son compagnon. Les articulations sont enflées. La position du pied droit montre qu'il y a fracture.

— Les deux chevilles sont pétées, constate Doug.

Il n'ajoute rien. Ce diagnostic résonne comme une condamnation à mort. Chris voudrait encourager son ami, mais tous deux mesurent l'ampleur du calvaire qui attend le blessé. Bien sûr, il pourra l'aider à descendre en rappel jusqu'au pied de la paroi. Mais ensuite ? Comment Doug remontera-t-il sur l'arête enneigée, comment la traversera-t-il jusqu'au pilier ouest, comment franchira-t-il celui-ci pour redescendre de l'autre côté, comment gagnera-t-il le camp de base ? Cependant, Chris ne veut pas songer à l'instant où il lui faudra peut-être choisir entre l'abandon d'un compagnon de cordée et sa propre mort. Inutile de s'inquiéter à l'avance. Ils résoudront les problèmes les uns après les autres, quand ils se présenteront. Et ce soir, la question est de s'organiser pour passer la nuit sur cette vire trop étroite, sans nourriture ni duvet : conformément à leur tactique, ils ne se sont embarrassés d'aucun bagage. Or cette nuit, ils le savent, la température descendra à -30 °C. Si seulement le vent tombait ! La soif commence à les tourmenter. Ils résistent à l'envie de sucer de la neige pour ne pas abaisser leur température interne. Afin d'éviter les gelures, ils se massent mutuellement les jambes. Chaque fois que Chris Bonington frotte ses chevilles, Doug Scott doit serrer les dents pour ne pas hurler. Comme l'aube tarde à venir !

Enfin, les premières lueurs accrochent le sommet, s'écoulent le long de la paroi. Bonington se penche sur le vide.

— J'entrevois une solution. Essayons d'atteindre ce névé en rappel. En le traversant, je crois qu'on peut rejoindre l'arête.

Sous la barbe de Scott, ses traits sont ravagés par la souffrance, la fatigue. « Après une telle nuit, je ne dois pas être beaucoup plus présentable », songe Bonington. À haute voix, il ajoute :

— Tu t'en sens capable ?

Scott esquisse un geste de la main qui veut tout aussi bien dire : « Allons-y ! » qu'« Ai-je le choix ? »

La descente commence, lente, douloureuse. Soucieux d'épargner ses chevilles, Scott effectue ses rappels le dos à la paroi, se dirigeant comme il le peut avec ses épaules. Ils touchent enfin au névé suspendu. Bonington creuse dans la glace des niches assez larges pour

permettre à son compagnon de progresser en y enfonçant les genoux et des encoches pour y accrocher les doigts. Ils évitent de lever les yeux vers le ciel, chargé de nuages. Le vent les bouscule, comme s'il voulait arracher à la paroi les deux intrus qui s'y cramponnent. Voilà la neige, à présent, qui colle aux lunettes et pénètre par la moindre ouverture de leur combinaison. Bonington continue de tailler avec fureur et Scott serre les dents.

Enfin, après plusieurs heures d'efforts, ils atteignent l'arête. Anthoine et Rowlands se portent à leur rencontre. Ils se chargent du blessé tandis que Bonington, à bout de forces, rampe jusqu'au trou de neige. Bien qu'ils s'y entassent à quatre, il paraît aux deux rescapés le plus confortable des havres. Ils sont affamés. Mais il n'y a guère de provisions : une soupe lyophilisée, un peu de thé sucré... Dehors, la tempête de neige redouble d'intensité. Terrés dans leur abri sommaire, ils passent la nuit à guetter le hurlement du vent dans l'espoir toujours déçu d'une amélioration.

Le lendemain, Anthoine et Rowlands tentent une sortie dans l'intention de préparer la voie jusqu'à la base du pilier ouest. Mais au bout d'une heure, ils abandonnent. Impossible de tenir dans cette tourmente ; d'ailleurs, c'est inutile : la neige, jetée en paquets par le vent, rebouche la trace à peine creusée. Encore une journée à attendre.

Dans la nuit, pourtant, l'espoir renaît :

— Écoutez, dit Rowlands, on dirait que la tempête faiblit.

Effectivement, à l'aube, si de lourds flocons tombent encore, le vent s'est calmé.

— Il faut partir tout de suite, dit Bonington. Avec un peu de chance, nous serons au camp IV avant la nuit.

C'est la promesse d'un peu de confort. Mais le pronostic s'avère trop optimiste. À chaque pas, la neige accumulée les jours précédents menace de partir en avalanche et de les entraîner dans l'abîme. La traversée de l'arête – pas même une centaine de mètres – leur prend plus de six heures. Le reste de la journée est consacré au franchissement du sommet ouest. Ils parviennent tout de même, grâce à quelques rappels qui leur permettent de glisser le long des pentes neigeuses, à atteindre le camp V, la grotte de glace qui les avait abrités cinq nuits auparavant. Les coulées de neige l'ont presque entièrement bouchée. Ils n'en dégagent que le strict nécessaire, avant de se caler les uns contre les autres dans leurs duvets mouillés.

La descente se poursuit le lendemain, dans la tempête qui s'est remise à souffler, le long des cordes fixes dont ils avaient équipé la voie à la montée. Scott ne peut compter que sur la force de ses bras pour se retenir. Il s'interdit de penser à rien d'autre qu'au geste immédiat qu'il lui faut faire pour ne pas tomber. Il ne sent plus ses

doigts, brûlés par la neige et le contact des cordes.

Soudain un cri. Bonington tombe. Dans un réflexe, Rowlands bloque la corde qui le retient, mais le flanc de Bonington heurte violemment un rocher. Chaque inspiration, que l'altitude et le vent rendent déjà si pénible, lui arrache une plainte : il s'est brisé deux côtes.

Enfin, entre deux volutes de neige, ils aperçoivent une tache de couleur : la tente du camp III. Ils se ruent sur les quelques provisions qu'ils avaient laissées : voilà quatre jours qu'ils n'ont pas mangé. La neige est désormais trop dense pour leur permettre de continuer. Ils doivent attendre quarante-huit heures une accalmie. Elle vient d'un coup. En quelques minutes, tous les nuages sont balayés pour laisser place à un ciel limpide. Ils reprennent espoir.

Anthoine part en éclaireur afin de prévenir les secours. Bonington s'efforce de le suivre. Rowlands reste en arrière, avec Scott. Pour celui-ci, le calvaire continue. D'abord, il doit ramper un kilomètre et demi dans la neige fraîche. Il s'interdit de penser à sa fatigue : céder à la tentation du repos, ce serait ne plus jamais se relever. Les formes mauves et pourpres qui l'entourent sont-elles des hallucinations dues à l'épuisement ou des manifestations grimaçantes de la divinité du Benthia ? Il ferme les yeux pour ne plus les voir. Il avance en se tirant avec les coudes, porté par le seul instinct de survie. La neige devient moins épaisse, durcit. Il marche à présent à quatre pattes sur le glacier du Bafio : quatre kilomètres de vaguelettes tranchantes, hérissées de caillasse. Mais le pire reste à venir : il aborde la moraine, plus d'un kilomètre et demi d'éboulis de toutes tailles auxquels il écorche ses genoux et heurte ses chevilles. Il a empilé plusieurs pantalons les uns sur les autres, mais le tissu n'a pas résisté longtemps. Il laisse derrière lui une traînée sanglante. Tantôt il crie sa douleur, tantôt il insulte la divinité acharnée à sa perte. Mais il ne cède pas, obsédé par une seule idée : le camp de base, avec ses vivres, ses vêtements neufs et ses produits pharmaceutiques. Cela lui donne le courage de tirer sur ses muscles, de poser le genou, de recommencer, encore et encore, interminablement. Mais pourquoi Anthoine n'envoie-t-il pas les porteurs à sa rencontre ?

Quand il atteint enfin le camp de base, sept heures après Bonington, celui-ci raconte :

— Lorsque nous sommes arrivés, Anthoine et moi, nous avons trouvé le camp désert. Escourt et Braithwaite nous avaient laissé un mot, expliquant qu'inquiets de ne pas nous voir revenir alors que la crasse s'installait au sommet, ils partaient chercher du secours. Ils ont confié la garde du camp aux porteurs, mais de toute évidence, ceux-ci ont déguerpi.

Autre mauvaise surprise pour Scott, les Baltis ont emporté tous les calmants, dont ils se montrent friands. Heureusement, ils ont laissé la

nourriture.

— Et Anthoine ? demande Rowlands.

— Il a continué, pour donner des nouvelles.

Cinq jours plus tard, Escourt est de retour avec une douzaine de Baltis qui se relaient pour transporter Scott sur une civière. Atteindre Askolé, le village le plus proche, prend encore trois jours. Pendant ce temps, Braithwaite et Anthoine ont gagné la ville de Skardu et décidé les autorités pakistanaises à affréter un hélicoptère pour évacuer le blessé.

Quel soulagement pour Scott d'entendre l'appareil se poser près de la maison de ses hôtes ! À Skardu, il sera enfin soigné.

Avec émotion, Bonington voit son compagnon s'envoler. Il peut bien se l'avouer, maintenant, jamais il n'aurait pensé que Scott survivrait à un tel accident.

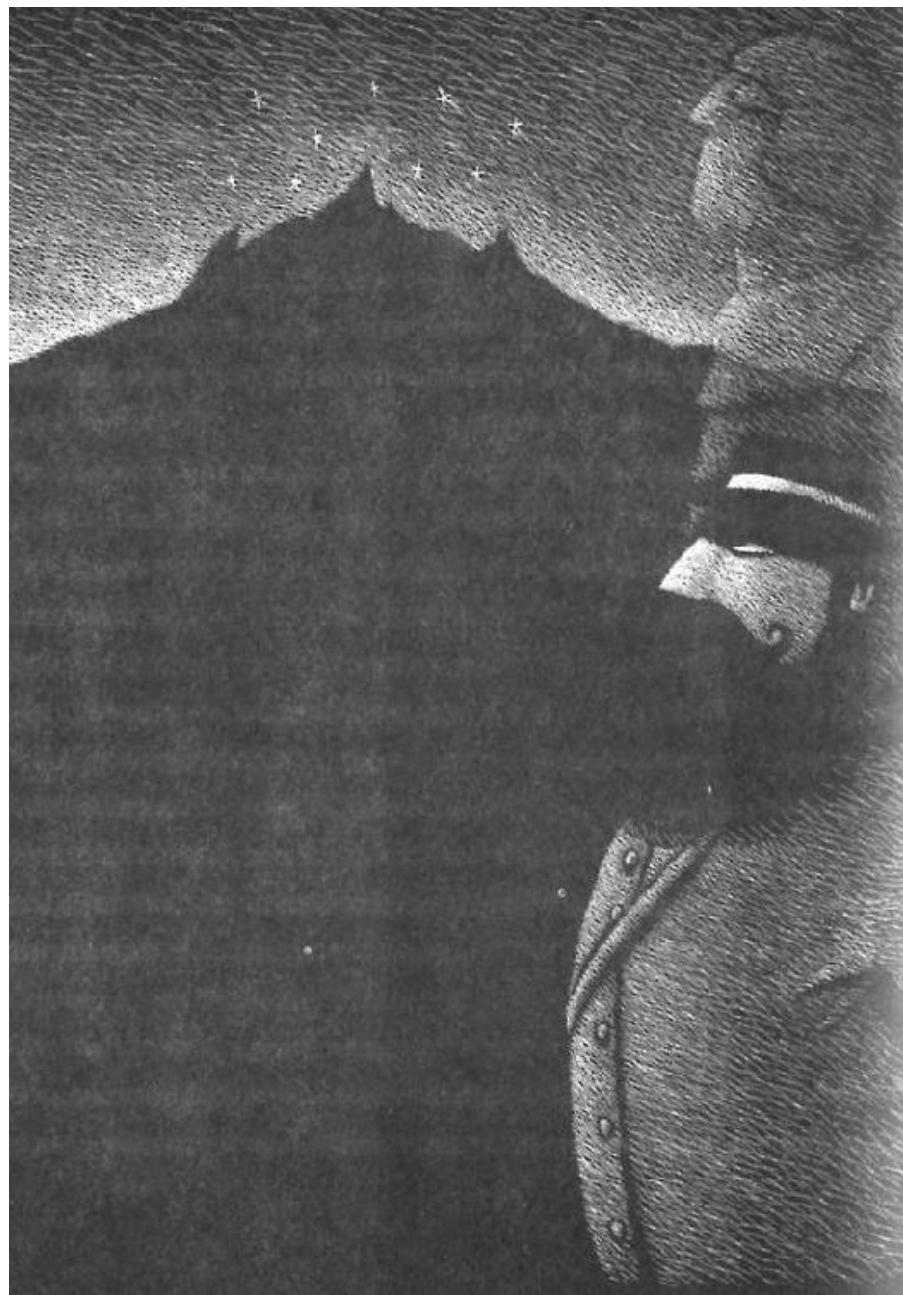
— Fallait-il qu'il ait l'âme chevillée au corps ! constate Rowlands.

— Je n'ai jamais vu un type aussi tenace que lui, reconnaît Bonington.

Mais si les hommes savent se montrer opiniâtres, les dieux aussi, qui ne renoncent pas volontiers à leur vengeance. La divinité du Benth Brakk n'en a pas fini avec Doug Scott. Au moment où l'hélicoptère atterrit sur l'aérodrome de Skardu, une bourrasque le retourne et le plaque au sol. L'équipe d'intervention se précipite, sans espoir de retrouver un survivant dans l'amas de ferraille.

Et pourtant... Mais oui ! Quelqu'un a bougé !

Et voilà que de l'épave surgit la grande carcasse d'un Anglais chevelu, barbu, qui se traîne sur les genoux.



XIV

RETOUR DU FUGITIF

C'EST TOUJOURS avec joie et fierté que Markus Pirpamer, gardien du refuge du Similaun, accueille le célèbre Reinhold Messner, le premier homme à avoir gravi les quatorze sommets de plus de 8 000 mètres.

Mais, en cette matinée du 21 septembre 1991, son excitation a une autre cause que cette visite.

À peine Messner et son ami Hans Kammerlander ont-ils franchi le seuil du refuge, que Markus se précipite sur eux pour leur annoncer la nouvelle :

— Ah, Monsieur Messner, s'écrie-t-il, on a fait une drôle de découverte avant-hier, vers le col du Hauslab ! Figurez-vous qu'un couple de touristes allemands qui avaient passé la nuit dans mon refuge sont montés jusqu'au sommet du Similaun.

— Quelle nouvelle, en effet ! se moque gentiment Messner.

Le Similaun, avec ses 3 017 mètres, est un sommet facile, accessible à n'importe quel randonneur. Et si lui-même aime à se promener dans cette région du Tyrol qui l'a vu naître, ce n'est certes pas pour y accomplir de nouveaux exploits.

Markus, tout à son récit, ignore l'interruption.

— En redescendant, ils décident d'abandonner le chemin pour prendre un raccourci. Et dans un névé, qu'est-ce qu'ils trouvent ? Hein ? Qu'est-ce qu'ils trouvent ?

— Ne nous faites donc pas languir.

— Un cadavre !

— Vraiment ?

— Ah ça ! pour être mort, il est mort ! Et pas depuis hier. J'y suis allé moi-même voir. Au début, à ce qu'ils m'ont dit, en voyant une tête dépasser de la neige, ils ont cru qu'il s'agissait d'une vieille poupée qu'on aurait jetée.

— À 3 000 mètres ?

— Oh ! Si vous saviez tout ce que je ramasse ! Autrefois, les gens respectaient la montagne, ils descendaient leurs ordures dans la vallée. Mais aujourd'hui... Dans l'Himalaya, ce n'est peut-être pas pareil !

— Ne croyez pas cela. Les expéditions laissent derrière elles des tonnes de déchets. Mais votre cadavre ? Vous avez prévenu la police, je suppose.

— Dès que les Allemands m'ont averti. Comme ils ne savaient pas bien de quel côté de la frontière se situait le névé, j'ai téléphoné aux carabiniers italiens et à la police autrichienne. J'ai appelé le secours en montagne, aussi, pour voir s'il n'avait pas enregistré une disparition dans le secteur. Mais, de vous à moi, je ne crois pas à un simple accident. Il a le crâne esquinté, et puis aussi des traces dans le dos, comme des coups de fouet. Près de lui, j'ai trouvé cela.

Il montre une sorte de seau en écorce, tout écrasé.

— Pas de matériel ?

— D'escalade, vous voulez dire ? Non. Juste une sorte de hache. Le policier autrichien venu établir le constat l'a emportée. Pour lui, cet outil montre que le cadavre est là-haut depuis le siècle dernier.

— Impossible, tranche Kammerlander. Un corps ne résiste pas plus de vingt ou trente ans dans la glace. Elle l'aplatit en bougeant, aussi bien qu'un rouleau compresseur.

À ce moment, un homme qui était assis près de la fenêtre s'approche du gardien.

— Vous pourriez me dessiner cette hache ?

Celui qui intervient ainsi dans la conversation est le docteur Haid. Lui et sa femme Gerlinde sont ethnographes. Bien que leur spécialité soit la musique folklorique, ils ont quelques connaissances en matière d'outillage traditionnel.

Le croquis que trace le guide ne ressemble à rien de connu. Du moins dans un passé récent.

— En tout cas, les glaces n'ont pas rendu cet outil méconnaissable : ce que vous dessinez ressemble à une hache préhistorique.

Un silence incrédule accueille cette affirmation. Bien sûr, on sait que les hautes vallées de la région ont été habitées depuis des temps très anciens. Mais de là à imaginer que les montagnes elles-mêmes étaient fréquentées !

— Et si nous y allions voir ? suggère Messner.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Tout en cheminant, Messner observe les sommets alentour :

— Comme la roche est sèche, commente-t-il. De vrais tas de cailloux !

— Cela fait trois ans de suite qu'il ne neige pas assez l'hiver, explique Markus. Et qu'il fait chaud l'été. Tous les glaciers reculent, les névés diminuent. Cette année, en particulier. Il paraît qu'un coup de vent a emporté du sable du Sahara jusqu'ici, et que la couche de poussière sur la neige la fait fondre encore plus vite. Ah ! Nous arrivons.

Au fond d'un petit entonnoir un névé est coincé. Une feuille de plastique le recouvre en partie.

— La police l'a posée pour protéger le cadavre, explique Markus en la retirant.

Le bas du corps est encore pris par la glace, tandis que la tête et le buste pataugent dans la neige fondue. La peau est brune, parcheminée.

— Cet homme est sans doute mort depuis des siècles, assure le docteur Haid.

Avec un bâton de ski, Messner essaie de casser la glace autour du corps. Kammerlander utilise dans le même but un morceau de bois, trouvé un peu plus loin dans l'eau.

— Attendez, qu'est-ce que vous avez là ? demande Gerlinde Haid, qui vient juste d'arriver.

Elle examine le morceau de bois et constate qu'il a été travaillé.

— On dirait... une armature. Celle d'un sac à dos ou d'un carquois.

— Justement, dit Markus, un peu plus loin, il y avait des sortes de tiges. Peut-être des flèches...

— Vous croyez vraiment qu'il s'agit d'un homme préhistorique ? demande Messner.

— Il faudrait une expertise, bien sûr, estime Gerlinde. Mais... Oui, je pense que cet homme est là depuis quatre ou cinq mille ans. Coincé comme il l'est, le névé n'a pas bougé depuis cette époque : cela explique le bon état du corps.

— Si tu as raison, intervient son mari, nous sommes en présence de la plus ancienne momie naturelle jamais trouvée. Quelle chance que ces touristes aient eu l'idée de passer par le pierrier, car maintenant que le corps n'est plus protégé par la glace, il aurait disparu en quelques jours. À ce propos, poursuit-il à l'intention de Messner, sans doute vaudrait-il mieux laisser aux spécialistes le soin de le dégager complètement.

Messner s'arrête de creuser la glace. Il contemple l'homme, tombé il y a bien longtemps, la face contre la neige. Puis ses yeux se lèvent sur le paysage – le même, à peu de choses près, que l'inconnu a vu à l'instant de sa mort, car si les montagnes changent de visage, cela leur prend des millions d'années. Aucune commune mesure avec l'éphémère passage de l'homme sur Terre.

Qu'est-ce qui a bien pu le pousser à s'aventurer si haut ? se demande-t-il. Chassait-il le chamois ? Fuyait-il un danger ? Ou répondait-il tout simplement à la curiosité qui le poussait à aller voir ce qu'il y avait de l'autre côté de la crête ? On ne le saura jamais, bien sûr. Messner sait-il lui-même pourquoi, dès l'enfance, il a ressenti l'appel de la montagne ? Pourquoi il était devenu si important pour lui d'aller plus haut, toujours plus haut ? Pourquoi, même après la mort

de son frère, son compagnon de cordée, il n'a jamais pu renoncer ? Pourquoi il a voulu être le premier à escalader l'Everest en solitaire ?

Markus interrompt sa rêverie.

— Monsieur Messner, la nuit ne tardera plus, il vaut mieux rentrer.

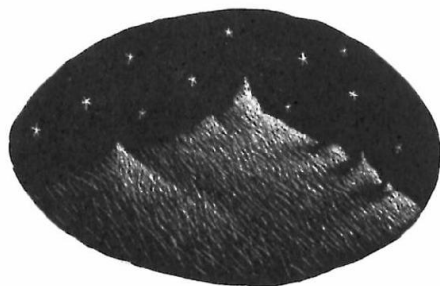
En recouvrant la momie avec son plastique, il annonce :

— Demain, un hélicoptère viendra le chercher.

Un hélicoptère ? Comment l'homme qui repose à leurs pieds aurait-il pu s'imaginer qu'un jour il traverserait les airs tel un oiseau ? Pour lui, seul un dieu en aurait eu le pouvoir.

Messner regarde de nouveau le paysage. L'horizon s'habille de pourpre et d'or. Les sommets étincellent, immuables, indifférents aux questions des humains. Pourquoi grimpe-t-on sur ces hauteurs souvent hostiles ?

Et si c'était tout simplement pour savourer l'instant magique où, face à ce paysage grandiose, on peut se donner l'illusion de l'éternité ?



POSTFACE

Lionel Terray les appelle « les conquérants de l'inutile ». La formule est belle, mais elle est doublement fausse.

Qui oserait prétendre, parce qu'il a pris pied au sommet d'une montagne, qu'il en a fait la conquête ? Bientôt, il devra abandonner la cime sur laquelle il s'est hissé, la rendant à sa solitude naturelle. C'est ainsi : la montagne découvre ses trésors, pour quelques instants ou quelques heures. Mais l'alpiniste le mieux aguerri sait qu'il n'est jamais que l'invité d'une hôtesse souvent capricieuse, devant laquelle il lui faut rester modeste et discret.

Quant à l'inutilité... De tout temps les hommes ont cherché à gravir les montagnes. Et ils avaient de bonnes raisons pour cela. Certains y furent poussés par la ferveur religieuse, tels Moïse partant à la rencontre de son Dieu sur le mont Sinaï ou le moine En no Chokaku, qui le premier gravit le Fuji-Yama.

Au XVIII^e siècle, on répondait plutôt à l'attrait scientifique, comme La Condamine se hissant au sommet du Chimborazo, au Pérou, pour mesurer le méridien terrestre, ou le Genevois de Saussure qui, des années durant, s'évertua à comprendre l'architecture du massif du Mont-Blanc.

D'aucuns, en accomplissant un exploit sportif, cherchent la gloire, d'autres le simple plaisir du geste parfait. Certains l'abordent comme une place forte ; ils emploient pour décrire leur cheminement un vocabulaire militaire : ils investissent un sommet, définissent une stratégie, partent à l'assaut... D'autres, comme Gaston Rébuffat, sont en quête d'une communion avec cette nature dont nous faisons partie, mais dont nous nous protégeons depuis trop de siècles pour ne pas l'avoir oublié – au point de s'étonner aujourd'hui quand elle se révèle dangereuse ou tout simplement indifférente à nos fantaisies.

C'est de cette variété de motivations dont j'ai voulu rendre compte, à travers les aventures de quelques acteurs du roman de la montagne.

Glossaire

Aiguille : pointe rocheuse effilée.

Arête : ligne d'intersection entre deux versants d'une montagne ou deux parois rocheuses.

Assurance : 1) point auquel est rattachée, par l'intermédiaire d'une sangle ou d'un mousqueton, une corde permettant de retenir la chute éventuelle du grimpeur. Ce peut être un rocher, un piton, etc. 2) action de s'assurer.

Assurer : 1) s'assurer consiste à s'attacher à un point fixe au moyen d'une corde ou d'une sangle pour éviter la chute. 2) assurer un compagnon de cordée consiste, pour le grimpeur arrêté, à garantir la sécurité de celui qui progresse en empêchant sa chute grâce à la corde qui les relie.

Bivouac : camp temporaire, plus ou moins précaire, avec ou sans tente.

Brèche : entaille profonde coupant le fil d'une arête.

Cheminée : large fente, plus ou moins verticale, dans la roche ou la glace, dans laquelle le grimpeur peut s'engager.

Couloir : large fente ou ravin à flanc de montagne.

Corde fixe : corde laissée en place sur de fortes pentes de neige ou des parois rocheuses en vue de préparer la poursuite de l'ascension ou de faciliter la descente.

Corniche : surplomb de neige formé par le vent sur une arête.

Course : parcours en montagne, et plus spécialement ascension.

Crampons : cadre muni de pointes se fixant sous les chaussures

pour progresser sans glisser sur la neige durcie ou la glace.

Crevasse : fente ou cassure plus ou moins large et profonde, se formant dans un glacier en raison de l'écoulement de celui-ci.

Dénivelé : différence d'altitude entre deux points.

Écaille : lame de rocher légèrement écartée de la paroi.

Éperon : avancée en pointe d'une paroi.

Équiper une voie : installer le matériel (pitons, cordes fixes) qui facilitera l'ascension.

Étriers : échelle courte qu'on suspend à un piton pour créer une prise de pied ; ils sont en particulier utilisés pour franchir les surplombs importants.

Fissure : étroite fente dans le rocher, utilisée comme prise ou pour planter un piton.

Gendarme : pilier ou bloc isolé sur une arête.

Longueur : section d'une ascension comprise entre deux relais, et correspondant à peu près à une longueur de corde (habituellement 40 m).

Moraine : accumulation de rochers et de débris déposés par un glacier.

Mousqueton : anneau métallique, pourvu d'un doigt mobile, pouvant se fixer sur un piton et dans lequel coulissent les cordes.

Névé : amas de neige durcie par le gel, mais non encore transformée en glace.

Pendule : technique qui consiste à franchir transversalement un passage dénué de prises en se balançant au bout d'une corde.

Pierrier : terrain couvert d'éboulis, souvent instables, qui rend la marche difficile.

Pilier : proéminence d'une paroi.

Piolet : petite pioche dont le fer présente un côté pointu pour se planter dans la glace et un côté aplati pour la tailler. Le manche, muni

d'une pointe, sert de canne. Planté dans la neige, il sert de point d'assurance.

Piton : pointe métallique munie d'un anneau ou d'un œillette où l'on fixe un mousqueton, qu'on enfonce au marteau dans une fissure mince pour créer un point d'assurance.

Pont de neige : amas de neige bouchant une crevasse ; s'ils permettent de franchir les crevasses, les ponts de neige, fragilisés par la fonte sous-jacente, peuvent s'écrouler sous le poids d'un homme.

Rappel : procédé de descente des passages abrupts le long d'une corde posée en double sur un piton ou un accrochage naturel. La descente est freinée par le frottement de la corde sur le corps du grimpeur, ou sur un accessoire, le descendeur, accroché au baudrier (harnais). À la fin de la descente, on récupère la corde en tirant sur un des brins.

Sérac : bloc de glace souvent instable dans une cascade de glace.

Surplomb : saillie rocheuse qui dépasse d'une paroi qu'on escalade.

Trace : faire la trace consiste à tasser la neige fraîche sous ses pieds pour faciliter la progression des suivants.

Traverser : se déplacer le long d'une paroi selon une direction plus ou moins horizontale (pour atteindre une fissure par exemple) ; traverser un sommet consiste à monter par une arête et descendre par une autre.

Vire : terrasse, parfois très étroite, traversant une paroi.

BIOGRAPHIE

DES HÉROS DE LA MONTAGNE

Ang tharkey (1909-1981) Sherpa népalais qui participa à quatre expéditions à l'Everest en 1933, 1936, 1938 et 1951. En 1950, il est le sirdar (chef) de l'expédition française à l'Annapurna.

Balmat Jacques (1762-1834) Après avoir ouvert la voie qui mène au mont Blanc en compagnie du docteur Paccard, en 1786, ce cristallier conduisit Horace Bénédict de Saussure au sommet l'année suivante. Il continua ensuite à guider les voyageurs, effectuant notamment cinq autres ascensions au mont Blanc. Il introduisit l'élevage du mouton mérinos dans la vallée de Chamonix. Il trouva la mort à l'âge de 72 ans, en cherchant de l'or dans le massif des Aiguilles Rouges.

Benuzzi Felice (né en 1910) Champion d'Italie de natation en 1933 et 1935, alpiniste amateur, il tenta l'ascension du mont Kenya dans des conditions rocambolesques. Il fit après la guerre une carrière diplomatique et milita pour la préservation des espaces sauvages, en particulier les montagnes.

Boileau de Castelnau Emmanuel (1857-1923) Ayant découvert les Pyrénées à 13 ans en gravissant la Maladeta et l'Aneto, il en conçut un goût très vif pour la montagne. En 1875, il fait une première tentative d'ascension de la Meije en compagnie d'Henri Duhamel. En 1877, après quelques premières dans le massif des Ecrins, il accomplit celle de la Meije en compagnie de Pierre Gaspard. Après quoi il abandonne l'alpinisme pour se consacrer au vélo.

Bonatti Walter (né en 1930) À 24 ans, ce guide a démontré suffisamment ses qualités pour faire partie de l'expédition italienne au K2, deuxième sommet du monde. L'année suivante, en 1955, il accomplit l'un des plus grands exploits de l'alpinisme, l'ascension en solitaire du pilier sud-ouest des Drus. Il participe à la conquête du Gasherbrum IV, dans l'Himalaya, signe en 1963 la première hivernale

de l'éperon Walker des Grandes Jorasses, et sur cette même montagne, la directe de la pointe Whymper. À 35 ans, il met fin à sa carrière d'alpiniste en ouvrant une voie directe dans la face nord du Cervin en hiver. Par la suite, il se consacre au journalisme et à l'exploration.

Bonington Christian (né en 1934) Après s'être distingué par quelques prestigieuses premières dans les Alpes (pilier du Frêney, pilier droit du Brouillard), cet alpiniste britannique se tourne vers l'Himalaya et devient chef d'expédition : Nuptse (1961), face sud de l'Annapurna (1970), face sud-ouest de l'Everest (1975), Benthia Brakk (1977), Kongur (1981), etc.

Brevoort Margaret Claudia, dite Meta (1825-1876) Chargée d'accompagner son neveu, William Coolidge, en Europe pour rétablir sa santé, cette Américaine s'enthousiasme pour les Alpes et entreprend une série d'ascensions avec son protégé et sa chienne Tschingel, qui lui valent de signer quelques grandes premières : le Râteau, l'hivernale du Wetterhorn, etc.

Burgener Alexandre (1945-1910) Guide suisse de Saas. Parmi ses nombreuses réussites, on citera les Drus (avec Dent), le Grépon (avec Mummery), le Cervin par l'arête de Zmutt (avec Mummery) et l'arête Küffner (avec Küffner). Il a également exercé dans les Pyrénées, les Andes et le Caucase. Une avalanche l'a emporté à l'âge de 66 ans.

Charlet Jean Estérel, dit Charlet-Stratton (1840-1925) Guide d'Argentière, il devient celui de miss Stratton en 1871, pour la première ascension de l'aiguille du Moine et celle de la Pointe Isabelle du Triolet. Il l'accompagne dans la première hivernale du mont Blanc en 1876 et l'épouse l'année suivante. En 1881, il réalise avec elle la première de l'aiguille de la Persévérance. Premier guide à tenter des escalades innovantes pour son propre compte, n'hésitant pas pour cela à recruter d'autres guides, il passe pour avoir inventé le rappel lors de la première ascension du Petit Dru.

Couzy Jean (1923-1958) Ingénieur aéronautique et alpiniste amateur, il participe à l'expédition française de l'Annapurna (1950). Avec le guide René Desmaison, il entreprend de nombreuses ascensions de haut niveau : arête nord de la Noire de Peuterey (1956), hivernale de la face ouest du Dru (1957), face nord de la Pointe Margherita dans les Grandes Jorasses (1958). Il fut tué par une chute de pierres dans le Dévoluy.

Duhamel Henri (1853-1917) Cet alpiniste grenoblois, cofondateur du Club alpin français, s'attaqua en vain à la conquête de la Meije,

mais traça la première voie du versant sud des Écrins (1880). Il joua un rôle fondamental dans l'introduction en France du ski, qu'il avait découvert en 1878 à l'Exposition universelle de Paris.

Gaspard Pierre (1834-1915) Fils de berger du massif de l'Oisans, il ne commença sa carrière de guide qu'à l'âge de 40 ans. Son succès dans la conquête de la Meije lui valut une nombreuse clientèle, ce qui lui donna l'occasion d'accomplir d'autres premières : pic Gaspard de la Meije, face sud des Écrins, Aile-froide... Cinq de ses quinze enfants embrassèrent la carrière de guide, que lui-même mena jusqu'à un âge avancé.

Herzog Maurice (né en 1919) Industriel et alpiniste amateur, il fut chargé en 1950 par la Fédération française de montagne de diriger l'expédition française à l'Annapurna. Parvenu au sommet en compagnie de Louis Lachenal, il subit de graves gelures. Il entreprit par la suite une carrière politique et fut notamment ministre de la Jeunesse et des Sports, maire de Chamonix, député et membre du Comité international olympique.

Hokusai Iitsu Hisu (1760-1849) Peintre et graveur japonais, célèbre dans le monde entier notamment pour sa série d'estampes, *Trente-Six Vues du mont Fuji*.

Lachenal Louis (1921-1955) Membre de la Compagnie des guides de Chamonix, il forme avec Lionel Terray une cordée qui se distingue par sa rapidité d'exécution. L'amputation de ses orteils après sa victoire sur l'Annapurna ne l'empêche pas de reprendre le chemin des sommets, mais son moral est très affecté par la diminution de ses moyens. Il trouve la mort en tombant dans une crevasse au cours de la descente à skis de la Vallée blanche.

Messner Reinhold (né en 1944) Alpiniste italien. Remarqué pour la première en solitaire du dièdre Philipp Hamm à la Civetta, dans les Dolomites, et la face nord des Droites en 1968, il devient par la suite le plus grand himalayiste, réalisant le premier 8 000 en style alpin, le premier 8 000 en solitaire, l'Everest en solitaire, l'Everest sans oxygène. Il est le premier homme à avoir escaladé tous les sommets de plus de 8 000 mètres.

Mummery Albert Frederick, dit Alfred (1855-1895) Industriel, économiste et alpiniste anglais, il accomplit en compagnie du guide Burgener de nombreuses premières : arête de Zmutt au Cervin, couloir en Y de l'aiguille Verte, arête du Diable au Taschhorn, Grépon... En 1888, il réalise la première du Dych-Tau (5 203 m), dans le Caucase. Il

s'oriente ensuite vers des ascensions de plus en plus aventureuses, sans guide. En 1895, il organise une expédition au Naga Parbat, dans l'Himalaya, où il est emporté par une chute de séracs.

Ötzi L'homme dont le cadavre momifié fut découvert le 19 septembre 1991 par Helmutt et Erika Simon dans l'Ötztal, à la frontière italo-autrichienne, fut surnommé Ötzi. Mort il y a quelque cinq mille ans, il était dans un remarquable état de conservation. Son équipement et ses vêtements constituent une source de renseignements précieux sur la vie des hommes de l'âge du cuivre.

Paccard Michel Gabriel (1753-1827) Médecin chamoniard, naturaliste, il ouvrit avec Jacques Balmat la voie du mont Blanc en 1786.

Rébuffat Gaston (1921-1985) Né à Marseille, il s'initia à l'escalade dans les calanques avant d'être admis au sein de la Compagnie des guides de Chamonix. Spécialiste des faces nord, il a également signé quelques premières prestigieuses, dont la plus célèbre est la face sud de l'aiguille du Midi. Ses livres et ses films ont popularisé une conception de la montagne où l'esthétique se mêle à l'humanisme. La photo de sa silhouette dressée au sommet des lames de Planpraz figure parmi celles que la sonde *Voyager* emporte dans l'espace pour caractériser l'espèce humaine.

Scott Douglas (né en 1941) Alpiniste britannique, partisan des expéditions légères, il a signé des premières dans le monde entier, principalement dans l'Himalaya. Son exploit le plus connu demeure la lutte pour la survie qu'il mena sur les pentes du Bentha Brakk en 1977, après s'être brisé les chevilles à plus de 7 000 m d'altitude.

Stratton Isabella Cette Anglaise inaugura sa carrière d'alpiniste par la première ascension de l'aiguille du Moine en 1871, en compagnie de Jean Charlet, qui devint son guide attitré. En 1876, elle accomplit la première hivernale du mont Blanc et épousa Jean Charlet l'année suivante.

Terray Lionel (1921-1965) Membre de la Compagnie des guides de Chamonix, il forma avec Louis Lachenal une cordée célèbre par sa rapidité. Après l'expédition de l'Annapurna (1950) et la mort de Lachenal (1955), il entreprit des expéditions lointaines, en particulier dans les Rocheuses et les Andes, où il signa de nombreuses premières. Il a trouvé la mort en chutant au cours d'une ascension dans le Vercors. *Il est l'auteur d'un des plus grands livres de montagne, Les Conquérants de l'inutile.*

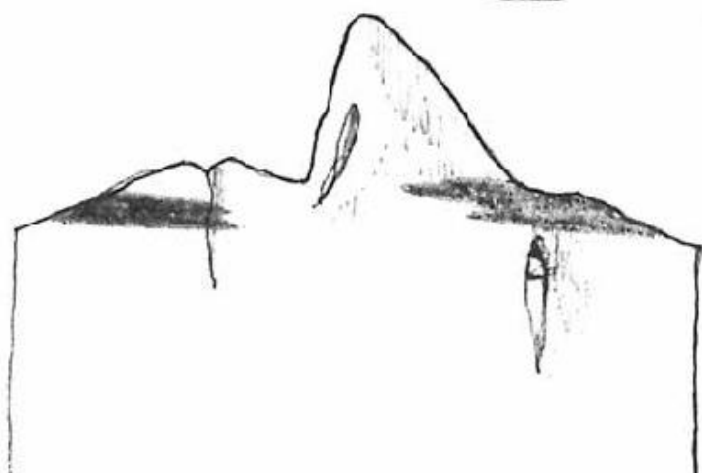
Ville Antoine de, seigneur de Dompjullien, capitaine de Montélimar. Ce capitaine de Charles VIII est connu pour être le premier à avoir entrepris, sur ordre du roi, la conquête répertoriée d'un sommet alpin, le mont Aiguille, en 1492. Il faudra attendre trois cent quarante-deux ans pour qu'un original, Jean Liotard de Tréanne, ait l'idée saugrenue de renouveler l'escalade.

CHRISTIAN LÉOURIER

Si je suis né loin de la montagne – mais tout de même sur le point culminant de Paris –, cela fait maintenant pas mal de temps que je passe une partie de l'été dans la vallée de Chamonix.

Au début, je regardais avec envie ceux qui franchissaient les limites pour s'aventurer sur les chemins « réservés aux alpinistes ». Et puis, un pas après l'autre, j'ai fini moi aussi par évoluer dans ce monde de lumière, de roc et de glace, toujours un peu plus loin, toujours un peu plus haut, en me souvenant de ce mot de Jean Giono : « Je ne vais pas au dépassement de moi-même, je vais au bonheur ; c'est souvent la meilleure façon de se dépasser. »

Hippolyte



né dans la superbe vallée
de Chamonix, j'y puise
encore mon inspiration
tant les changements
d'humeur de la montagne
savent nous surprendre
et nous émerveiller...

pour mon papy.

-
- 1 Environ 1 kilomètre.
 - 2 Au XVIII^e siècle, ce mot désignait les glaciers.
 - 3 Aujourd'hui appelés « gîte à Balmat », ils sont encore visibles en haut de la montagne de la Côte, un peu avant la Jonction.
 - 4 Edo : ancien nom de Tokyo.
 - 5 Le calendrier japonais classique partage le temps en ères (*nengo*) correspondant chacune au règne d'un empereur. L'ère Tempo débute en 1830.
 - 6 100 km.
 - 7 Aujourd'hui appelée Couloir Duhamel.
 - 8 Ce passage-clé de l'ascension a été baptisé Mur Castelnau, selon une injustice fréquente qui veut que l'on donne à une difficulté résolue par un guide le nom de son client.
 - 9 Mummery ne se trompait pas : la pointe sud culmine à 3478 m, soit 4 m de plus que le sommet nord.
 - 10 Ce chemin est depuis appelé « la vire à bicyclette ».
 - 11 Gave : torrent, dans les Pyrénées.
 - 12 S.T.O. (Service du travail obligatoire) : à partir de février 1943, des contingents de Français étaient envoyés en Allemagne pour y travailler.
 - 13 Isard : nom pyrénéen du chamois.
 - 14 Les Kikuyus et les Masaïs sont deux peuples, l'un d'agriculteurs, l'autre de pasteurs, établis au pied du mont Kenya.
 - 15 *Alpino* : chasseur alpin de l'armée italienne.
 - 16 Sherpas : peuple du Népal au sein duquel se recrutent les meilleurs guides et porteurs himalayens.
 - 17 Sahib : nom donné aux Européens par les Sherpas.
 - 18 Les gelures sont dues moins au froid qu'au manque d'oxygénation, qui provoque un épaississement du sang ; celui-ci bouche les étroits vaisseaux des extrémités des membres qui, n'étant plus alimentées, se gangrènent.
 - 19 C'est le surnom de Lachenal.
 - 20 On considère aujourd'hui que ce traitement est inefficace, voire nuisible, et qu'il vaut mieux se contenter de frictions.
 - 21 Baltis : peuple du Pakistan.